Nouveau Monde

Hors-Série N° 1

Septembre 2014

4e Tournoi des Nouvellistes

Édito

Le Tournoi des Nouvellistes, une arène dans laquelle seize auteurs s'affrontent à l'aide d'une nouvelle SFFF, un Colisée d'où seul l'un d'entre eux sortira vainqueur. Le hors-série n°1 de la revue *Nouveau Monde* compile les seize nouvelles de la quatrième édition du tournoi qu'*Éradication*, de Tiphaine Levillain, a remportée. Seize textes de valeur qu'il aurait été dommage de laisser dormir sur un blog. Laissons-les vivre leur vie dans ces pages illustrées par Sabine Rogard et souhaitons-leur le succès qu'ils méritent ! Et tant qu'on parle du tournoi, pensez à aller faire un tour sur le site, le cinquième opus du concours a ouvert ses portes depuis peu. Le règlement a d'ailleurs été modifié. D'autre part, le premier Tournoi des illustrateurs a débuté également, allez contempler les œuvres des participants, vous ne serez pas déçus ! Et bien sûr, VOTEZ et COMMENTEZ ! ☺

J'en profite également pour vous signaler qu'avant de s'occuper du numéro 5 de la revue, « Histoires à faire peur », l'équipe de *Nouveau Monde* va changer de navire un court moment pour apporter la touche finale au Chapitre 3 d'*YmaginèreS*, l'épilogue d'une bien belle aventure. Car oui, il s'agira du dernier numéro du Webzine venu d'Ailleurs. Le temps nous manque, les projets se multiplient et nos quatre bras greffés ne nous suffisent plus. Le moment est donc venu de rentrer au port, le cœur lourd et des rêves par milliers dans la tête !

Pour conclure, et avant de vous laisser parcourir les vastes contrées de ce hors-série, nous vous rappelons que les appels à textes n°9 (« Histoires à faire peur 2 » et 10 (« Voyage au cœur des Mythes ») sont toujours ouverts.

Bonne lecture !

Aramis Mousquetayre
Fondateur des revues
YmaginèreS et Nouveau Monde

« Si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. »
Camille SAINT-SAËNS

nos blogs :
http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/
http://kingdomofepicmusic.blogspot.fr/
nos forums :
http://ascadys.fantasyboard.net/c12-nouveau-monde
http://ascadys.fantasyboard.net/c7-kingdom-of-epic-music
nos pages Facebook :
https://www.facebook.com/pages/Nouveau-Monde/238679202907763
https://www.facebook.com/pages/Kingdom-of-Epic-Music/160959787432701
notre groupe Facebook : *https://www.facebook.com/groups/281386688557276*
Twitter : *http://www.twitter.com/Ascadys*
Contact : *ymagineres@gmail.com*

Nouveau Monde
Hors Série 1
– 4e Tournoi des Nouvellistes –
septembre 2014

Nouveau Monde est un webzine gratuit édité par
www.ascadys.net

Directeur de publication :
Aramis Mousquetayre

Rédacteurs en chef :
Laurent Dragon
Aramis Mousquetayre

Maquette :
Laurent Royer

Auteurs
Tiphaine Levillain
Loïc Mauran
Mormir
Geoffroy Gauthier
Mémoire DuTemps
Françoise Grenier Droesch
Anne Muller
Julien Noël
Jérôme Touzalin
Richard Mesplède
Gatien Lecualerc
Éric Colson
Olivier Jarrige
Hugo Dorgere
Jane Griffin
Emmanuel Delporte

Correcteurs
Mémoire DuTemps
Emmanuelle Teste
Françoise Boutet
Hélène
Rachel Rostalski
Sophie Schoenhoefer

Illustratrice
Sabine Rogard

Logo Nouveau Monde :
Pascal Vitte

Couverture :
Sabine Rogard
Fierce (couleurs)

© Tous les textes et toutes les illustrations utilisés dans ce numéro de *Nouveau Monde* sont la propriété de leurs auteurs respectifs

Sommaire

6 **Éradication**
Une nouvelle de Tiphaine Levillain
Illustrée par Sabine Rogard

24 **La nouvelle frontière**
Une nouvelle de Loïc Mauran
Illustrée par Sabine Rogard

46 **Trottoir**
Une nouvelle de Renaud Bernard
Illustrée par Sabine Rogard

54 **60 minutes**
Une nouvelle de Geoffroy Gauthier
Illustrée par Sabine Rogard

74 **Conte rendu**
Une nouvelle de Mémoire DuTemps
Illustrée par Sabine Rogard

80 **Boomerang**
Une nouvelle de Françoise Grenier Droesch
Illustrée par Sabine Rogard

98 **Dernier soupir**
Une nouvelle d'Anne Muller
Illustrée par Sabine Rogard

112 **Les Neuf-Doigts**
Une nouvelle de Julien Noël
Illustrée par Sabine Rogard

120 Grands travaux
Une nouvelle de Jérôme Touzalin
Illustrée par Sabine Rogard

126 Faim
Une nouvelle de Richard Mesplède
Illustrée par Sabine Rogard

132 La bête du monastère
Une nouvelle de Gatien Lecualerc
Illustrée par Sabine Rogard

150 Le dernier combat
Une nouvelle d'Éric Colson
Illustrée par Sabine Rogard

172 L'Hydre du Lerne
Une nouvelle d'Olivier Jarrige
Illustrée par Sabine Rogard

188 En haut comme en bas
Une nouvelle d'Hugo Dorgere
Illustrée par Sabine Rogard

208 Mélanie's hope
Une nouvelle de Jane Griffin
Illustrée par Sabine Rogard

220 La légende du loup rouge
Une nouvelle d'Emmanuel Delporte
Illustrée par Sabine Rogard

Pour revenir ici, au sommaire, cliquez sur le lien « Sommaire » qui se trouve en bord de page de chaque récit.

Sommaire

Éradication

Tiphaine Levillain

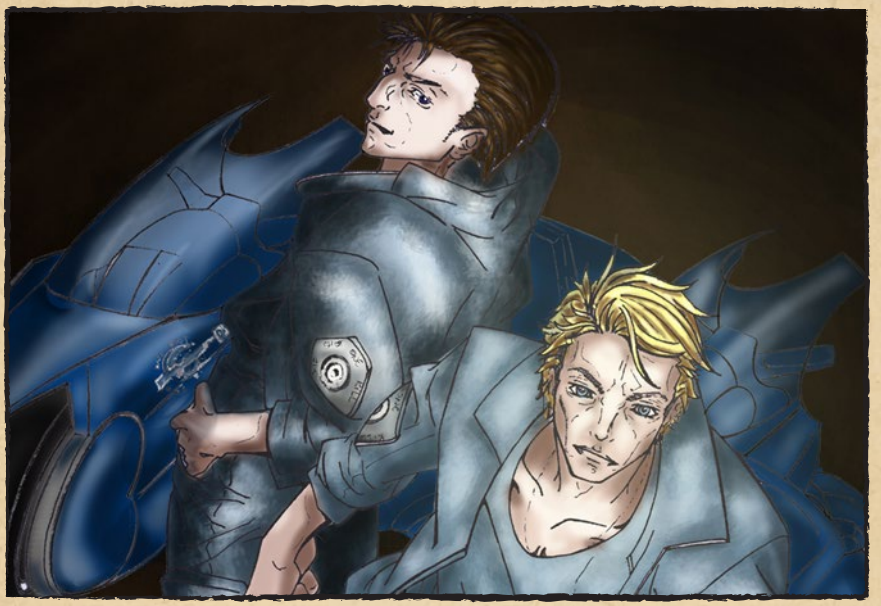
http://kirkimalatross.wordpress.com/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



Le monde des Anciens n'était plus. Les immenses bâtiments qui se plaisaient à venir chatouiller doucement les nuages et le ciel étaient devenus depuis longtemps des tas de ruines abandonnées à la végétation, servant de nid, d'abri ou de refuge aux animaux qui peuplaient encore la surface. Des vents puissants balayaient sans aucune lassitude les terres, et des vagues immenses venaient régulièrement s'abattre avec cruauté le long des côtes. Pourtant malgré la violence des éléments, le calme régnait. L'agitation des véhicules de transport parcourant la terre, le ciel et l'océan, le fourmillement des milliards d'êtres humains, les informations et les communications véhiculées le long des ondes ou par d'immenses satellites... Plus rien de tout cela n'existait. Si quelqu'un avait pu poser le regard sur la planète Terre, il n'y aurait rien vu d'autre que les décombres d'une civilisation depuis longtemps disparue à cause de sa propre bêtise.

Sommaire

Pourtant, l'espèce humaine ne s'était pas éteinte. Elle avait déserté la surface dévastée et avait patiemment creusé le sol pour y fonder de nouvelles civilisations et recommencer à vivre. Au début, les méthodes avaient été rudimentaires et les travaux laborieux. Une découverte miraculeuse avait permis de remettre les vieilles machines en marche, malgré la perte de l'électricité et du pétrole : au plus profond des entrailles rocheuses, glissant et se faufilant au milieu d'une infinité de minces sinuosités, les hommes avaient redécouvert l'existence de la magie qui s'écoulait à l'état brut en de longs filets chatoyants. Les nouveaux experts l'appelèrent Maïjika, Keirya, Fluide Magique… La récolter et apprendre à s'en servir fut un jeu d'enfant, comme si cette connaissance avait été inscrite depuis toujours quelque part aux tréfonds de l'âme et de l'esprit.

Avec l'aide de la Keirya, les hommes purent creuser de plus en plus loin et commencèrent ainsi à bâtir des cités immenses, à l'image de celles des Anciens. Quatre grandes métropoles concentrèrent peu à peu la presque totalité de la population grandissante, rivalisant d'ingéniosité et de travail acharné pour avancer toujours plus loin dans la maîtrise de cette nouvelle ressource et la conquête des profondeurs. Puis arriva ce qui devait arriver : la guerre. Les quatre métropoles ne s'affrontèrent pas entre elles pour le contrôle des filons de Keirya. Pour la toute première fois dans sa longue et sanglante histoire, l'humanité était unie contre un ennemi commun.

Au sein des cavernes et des gouffres, sur des îles au milieu de lacs immenses comme des océans, dissimulés parmi des forêts enchanteresses d'étranges arbres aux formes lugubres… se trouvaient les anciens peuples

Sommaire

magiques, ceux qui avaient fui la surface de nombreux siècles avant que l'homme n'y songe lui-même. Fées, Lutins, Trolls, Gnomes, Gobelins, Ogres… tels étaient les noms les plus connus et les plus utilisés dans la métropole de Saneeth. Ailleurs, ils avaient d'autres noms : Oni, Pixies, Odqan, Kinnaras…

Loin des méfaits et de l'influence néfaste de l'espèce humaine, ces peuples enchanteurs avaient peu à peu refaçonné le monde sous-terrain à leur image. Mystérieux, dangereux, majestueux… De nombreux hauts faits, des légendes et des traditions étaient nés pendant ces longues années, et aucune de ces populations ne vit l'arrivée de l'homme d'un bon œil, surtout quand ce dernier commença à aspirer la moindre goutte de fluide magique pour son propre usage, sans se soucier une fois de plus des conséquences que cela pourrait avoir sur le reste de son environnement.

La réponse de l'humanité face à l'hostilité ouverte de ces anciens peuples ne fut pas surprenante, et les premiers corps armés de puissants matériels de combat fonctionnant à la Keirya firent leur apparition, perpétuant de nombreux massacres. Des lignes de front surgirent, zigzaguant entre les immenses piliers en roche polie par les années, et des tranchées furent creusées alors que des forêts entières disparaissaient. Les paysages furent à jamais changés.

Il ne faut cependant pas croire que tout le monde se ralliait à cette façon de concevoir les relations avec les antiques créatures magiques. Dans les rues des métropoles, des manifestations éclatèrent et des voix s'élevèrent pour essayer de faire entendre raison. Chacune d'entre elles fut réduite au silence le plus simple et le plus total : l'exé-

cution sommaire. Dans les petits villages avancés, les fermes éparses ou les hameaux isolés, des amitiés se formèrent ; il y en eut même qui s'aimèrent malgré toutes les différences, et de ces unions naquirent de petits êtres hybrides. Le verdict des hautes instances trancha dans le vif : de telles atrocités ne pouvaient exister en ce monde. Une milice spéciale fut mise en place afin de pourchasser et faire disparaître chacune de ces immondes créatures. Partout apparurent de nombreuses affiches et messages dépeignant ces enfants tels des monstres difformes, assoiffés de sang et de destruction, et parce qu'il est toujours plus facile de craindre l'inconnu plutôt que d'essayer de le comprendre, cette propagande grossière n'avait aucun mal à manipuler les foules.

Malgré tout, le centre des métropoles restait bien à l'abri et vivait tout cela de loin, comme à travers le prisme déformant du confort et de la routine. Ces événements n'avaient aucun impact sur leur vie, sauf quand il arrivait que les usines qui traitaient et distribuaient la Keirya se trouvent en rupture le temps de quelques heures à cause d'une frappe ennemie.

Pourtant, Tzein avait choisi de s'engager.

Admis à l'âge de quinze ans dans la prestigieuse école militaire de Saneeth, le jeune garçon avait suivi un parcours sans faute, bien que banal, et avait intégré l'avant-poste nord de Duntaq en tant que tireur d'élite plusieurs années plus tard. Située à trois jours de marche du centre, cette base militaire était entourée de plusieurs petites fermes et jouait un rôle clé dans la guerre contre les peuples magiques. Les métropoles en avaient le contrôle depuis presque une décennie, mais l'équilibre était fragile et il aurait suffi d'un rien pour que la tendance s'inverse.

Sommaire

Sommaire

Tzein n'avait pas d'histoire qui le rendit unique ou différent. Il n'avait perdu aucun proche sur les champs de bataille et sa volonté de s'engager n'avait pas été motivée par un esprit de vengeance ou un amour quelconque de la guerre. Ne combattant pas non plus au nom de quelque conviction, il voulait juste se rendre utile de la manière dont il serait le plus efficace ; ses professeurs l'avaient orienté vers l'école militaire. Pour toutes ces raisons, Tzein était finalement un soldat un peu particulier, même si personne ne voyait les choses de cette façon à part les quelques fermiers avec qui il avait fait connaissance, et elle.

Ce jour-là, Tzein était de patrouille. Il s'était levé avant que les premiers rayons lumineux des soleils artificiels ne viennent frapper à la fenêtre de la chambre qu'il partageait avec trois autres recrues et il avait retrouvé le reste de son groupe au hangar. Pour une patrouille de routine comme celle-ci, les soldats partaient deux par deux, juchés sur des véhicules à deux roues fonctionnant à la Keirya. Souvent, Tzein patrouillait avec celui qui était devenu son meilleur ami par la force des choses, un autre tireur d'élite nommé Brem.

D'un caractère fort différent, Brem s'était engagé à un âge plus avancé et avait rejoint directement l'avant-poste de Duntaq cinq ans auparavant. Les relations avaient d'abord été tendues entre les deux hommes qui avaient chacun leur vision des choses quant à la manière de mener les opérations. Tzein avait eu beaucoup de mal à s'adapter à ses méthodes et à accepter toute la violence mal contenue que reflétait la personnalité changeante et fragile de Brem. Ce dernier abordait la guerre dans une optique bien différente. Avide de faire ses preuves et de progresser toujours plus, Tzein avait malgré tout fini par lui trouver

un bon fond et une certaine sensibilité, et c'était lui qui était allé vers Brem, permettant ainsi la naissance de leur amitié. Après tout, sur la ligne de front, il était plus sage de pouvoir compter sur son principal coéquipier.

— Il ne reste plus que la ferme du vieux Dyrel, dit Brem alors qu'ils rejoignaient la grande route qui faisait le tour de la base.

— Je peux m'en occuper seul, ça ne me prendra pas plus d'une heure.

Brem jeta un regard suspicieux à son coéquipier, mais il ne dit finalement rien et hocha la tête avant de bifurquer pour emprunter le chemin du retour. Tzein ralentit un peu pour le regarder disparaître au loin, puis il reprit de la vitesse. La ferme se trouvait à l'extrême périphérie de l'immense caverne qui avait été creusée pour accueillir Saneeth et ses alentours. La hauteur des parois diminuait à vue d'œil alors qu'on s'en approchait, et ses troupeaux paissaient dans une partie du réseau de petites grottes et de boyaux qui s'étendaient au-delà. Dyrel quant à lui était sans aucun doute l'un des habitants les plus âgés de la périphérie urbaine, et il avait toujours nombre d'histoires à raconter, ce qui mettait la plupart des soldats mal à l'aise. Avec le vieil homme, les anciens peuples magiques redevenaient les étranges créatures oniriques et majestueuses des contes de leurs ancêtres. Cela n'avait jamais posé aucun problème à Tzein, et il avait parfois accepté d'assister à quelques veillées à la ferme les soirs où il était en permission. C'était un soir comme celui-là qu'il l'avait rencontrée.

— Je ne peux pas rester Dyrel, je dois être rentré à temps pour le dîner ou je risque une sanction.

Sommaire

Sommaire

Tzein avait garé son véhicule dans la cours de la ferme et marchait à présent le long d'une pâture d'un pas vif.

— Elle attendait tellement ton retour, tu es sûr de ne pas pouvoir rester ?

— Pas ce soir. J'aurai une permission dans une semaine.

— Mais l'enfant sera là d'un jour à l'autre !

Ils arrivèrent au détour d'un minuscule boyau dans une petite grotte où une chambre avait été aménagée, et Tzein alla s'agenouiller près du lit. Il retira les gants qu'il portait pour doucement caresser les cheveux de la femme qui se trouvait allongée là.

— Elle a l'air si paisible... murmura-t-il.

Il laissa ses doigts glisser dans la longue chevelure blonde et dévoila une oreille pointue dont il traça délicatement le contour. La créature se réveilla en douceur et sourit doucement en posant sur lui un regard aimant. Tzein se perdit un long moment dans la contemplation de ses yeux bleutés. Pour lui, c'était l'azur que devait avoir le ciel tout là-haut à la surface, quand le soleil brillait et que le vent jouait avec les feuilles des arbres.

— Je t'aime.

Ces simples mots provoquèrent une explosion d'émotions incontrôlables dans son cœur et il se pencha pour l'embrasser doucement.

— Comment te sens-tu ?

La créature ne répondit pas et esquissa un geste pour se redresser. Dyrel se précipita à ses côtés et les deux hommes l'aidèrent à s'asseoir complètement. Le regard de Tzein s'attarda sur son ventre joliment rebondi puis

glissa sur les deux paires d'ailes irisées qui s'agitaient dans son dos.

— Tu ne peux pas rester…

Tzein secoua la tête.

— Je reviendrai te voir dans une semaine, je pourrai passer la nuit avec toi.

— L'enfant naîtra bientôt.

— Et je serai là.

Le soldat se pencha pour l'embrasser de nouveau, puis il l'aida à se rallonger. Une fois de retour dans la caverne principale, il prit une profonde inspiration. Dyrel l'observa pendant un moment mais les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Les mots étaient inutiles, ils savaient très bien ce que l'autre ressentait et pensait en cet instant. Tzein finit d'inspecter la ferme, puis il enfourcha son véhicule de patrouille et prit la direction de l'avant-poste après avoir jeté un dernier regard en direction de la petite grotte.

Azelaïs était une fée. Tzein en avait déjà vu plusieurs fois sur le champ de bataille avant de la rencontrer. Passé le choc de la première vision, il les avait par la suite considérées comme des ennemies à vaincre, tout comme il l'avait fait pour les trolls, lutins et autres créatures qu'ils devaient affronter. Mais l'apparition d'Azelaïs avait été différente, comme une tendre berceuse chantée à l'ombre d'un arbre ou la douceur des embruns un soir en bord de mer. Du moins était-ce ce qu'il avait ressenti en n'ayant connu ces choses-là que dans les récits de ses aïeux. Ainsi, malgré la guerre et malgré l'engagement qu'il avait pris, Tzein était irrémédiablement tombé amoureux de la fée, qui attendait désormais leur enfant.

Sommaire

Sommaire

Cela n'avait pas simplifié les choses à l'avant-poste, mais Brem semblait s'être rendu compte de quelque chose et il avait toujours couvert son ami sans poser de questions quand celui-ci en avait eu besoin. Avec l'arrivée de l'enfant, les choses risquaient de se compliquer encore, mais il s'était depuis longtemps préparé à toutes les éventualités. Même la fuite.

Tzein arriva juste à temps pour pouvoir se rafraîchir et enfiler un uniforme propre avant de rejoindre tout le monde à la cantine. Brem était déjà attablé seul à une petite table, occupé à siroter tranquillement son verre d'eau.

— Tout pile. Le discours du Commandant va commencer, se contenta-t-il de dire de son ton détaché alors que Tzein s'installait à ses côtés.

Le soldat tourna la tête vers la petite estrade qui occupait l'une des extrémités de la salle et vit le vieil homme s'avancer. Le bruit courait depuis quelques mois qu'il allait se retirer pour laisser sa place, et le moment semblait être venu de l'officialiser.

Tzein n'écouta que d'une oreille. Le Commandant rappela brièvement l'historique de l'avant-poste ainsi que la situation actuelle. La guerre était en bonne voie, les créatures magiques perdaient sans cesse du terrain et paraissaient se raréfier. Les trois autres métropoles partageaient le même sentiment, et cela ne faisait aucun doute que les hommes sortiraient victorieux de ces affrontements. Ils auraient ensuite tout le loisir de puiser autant qu'il leur plairait dans les sources de Keirya et de bâtir un empire encore plus grandiose et puissant.

— Son départ va entraîner pas mal de changement dans la constitution des équipes et des compagnies.

Brem avait émis cette remarque de sa voix froide et posée, et Tzein hocha lentement la tête, ses pensées tournées vers Azelaïs. Pour l'heure, il ne craignait pas grand chose des dirigeants de l'avant-poste. Il connaissait leurs priorités, et débusquer une fée cachée au fin fond d'une grotte près d'une ferme de la métropole n'était pas sur la liste. Mais si les commandements changeaient, il aurait peut-être du souci à se faire. Il lui faudrait être particulièrement vigilant.

— Je vais peut-être avoir une promotion.

— C'est fantastique ! Toutes mes félicitations !

Les quelques secondes que Tzein mit à réagir à l'annonce de son ami trahirent le trouble qui agitait ses pensées et ce dernier l'observa en plissant les yeux.

— Bah ! Nous en reparlerons quand je l'aurai. Il sera toujours temps de la fêter à ce moment-là !

— C'est vrai…

Tzein se força à afficher un sourire sincère, mais l'inquiétude avait déjà commencé à ronger son cœur. La fuite représentait à présent la seule option valable, mais avec l'enfant qui devait arriver d'un jour à l'autre, ce n'était pas encore envisageable. Il pourrait sans doute veiller à ce que tout se passe bien pendant quelques semaines supplémentaires en redoublant d'effort, et alors…

— Comment se portait le vieux Dyrel ?

Brem porta un fruit à sa bouche alors qu'il observait son ami avec attention. Tzein se força à sourire une nouvelle fois et attaqua à son tour son repas. Il tenta de reléguer ses sombres pensées dans un coin de son esprit et prit un ton enjoué.

Sommaire

Sommaire

— Comme toujours. Bien, mais trop bavard, j'ai encore eu droit à des histoires pas possibles.

— Cette sale manie le perdra un jour. Je ne suis pas sûr que le nouveau commandement appréciera d'avoir sur son secteur un illuminé comme Dyrel.

Tzein jeta un rapide regard à son ami puis observa le Commandant qui se tenait encore sur l'estrade, donnant des poignées de main à tous ceux qui avaient tenu à le saluer officiellement une dernière fois. Il connaissait trop bien l'avis de Brem. Pour lui, la politique de l'avant-poste s'avérait trop douce et souple. Trop permissive. Selon lui, il n'était pas possible de gagner la guerre avec une telle discipline, et Brem était de ces soldats qui se tuaient à essayer de redresser la barre sans vraiment avoir le pouvoir de le faire. La situation convenait à Tzein pourtant. Il avait apprécié de servir un commandement modéré pendant toutes ces années, et il n'avait jamais pensé que cela entravât l'efficacité militaire de Duntaq.

Trois jours s'écoulèrent encore avant que Tzein ne prenne pleinement conscience du danger dans lequel Azelaïs et lui se trouvaient. Le nouveau Commandant avait été présenté et son premier discours lui avait glacé le sang. Il avait réussi à s'habituer à la froideur et à la violence latente de Brem, mais la cruauté était inscrite dans chaque trait du visage de cet homme, et les réformes qu'il annonçait ne promettaient rien de bon.

— Pour finir, j'ai eu beaucoup trop de retours négatifs sur les habitudes des habitants de la zone. Je vous annonce donc officiellement la mise en place d'une Milice d'éradication. Le recrutement sera effectué sous dix jours, et elle sera aussitôt intégrée à l'avant-poste et déployée.

Milice d'éradication. L'un des nombreux noms qui étaient donnés à ces groupes chargés de traquer et de supprimer toutes les abominations. Avec l'enfant qui allait naître d'un moment à l'autre, Azelaïs était directement menacée, et Tzein comprit qu'il ne lui restait qu'une seule issue : la fuite. Il avait dix jours pour soigneusement se préparer, le temps que la milice soit constituée. Après cela, il était presque sûr que Dyrel serait le premier concerné par les contrôles.

— Tu vas postuler ?

Tzein tourna la tête vers son ami, qui l'observait avec insistance.

— Postuler ? répéta-t-il d'un air distrait.

— À la Milice. C'est une belle occasion, les soldats de ces groupes ont un statut à part.

— Oh je ne pense pas. Ce n'est pas pour moi, tu sais, je suis trop…

— Tendre. Je sais.

Brem lui jeta un dernier regard scrutateur, puis il finit par lui offrir l'un de ces pâles sourires, les plus sincères dont il fut capable, et Tzein posa une main sur son épaule.

— On est bien aussi dans notre section de tireurs d'élite non ?

— On est bien, confirma son ami.

Tzein sourit à son tour. Il était peut-être temps de mettre Brem dans la confidence… Il aurait besoin de son aide précieuse. Mais quelque chose le retint, et il décida qu'il demanderait l'aide de son ami le soir de sa fuite pour couvrir ses arrières. Pour le moment, il voulait gar-

Sommaire

Sommaire

der ce secret merveilleux encore un peu pour lui. Dans quelques jours, il pourrait la serrer dans ses bras, et leur enfant serait peut-être né. Il l'espérait même. Jusqu'alors il avait désiré pouvoir assister à la naissance ; désormais, il souhaitait qu'elle eût lieu au plus vite afin qu'Azelaïs se remette rapidement. Leur fuite serait longue et difficile, sans certitude de trouver un abri sûr avant des semaines.

Les jours passèrent avec une lenteur incroyable tandis que les remaniements commençaient. Tzein sentait son cœur se serrer d'angoisse lorsqu'il voyait ses compagnons d'arme essayer de postuler pour intégrer la nouvelle milice d'éradication. Jusqu'alors, il avait cru qu'il n'était pas un cas isolé, que d'autres pensaient comme lui, de façon modérée, ne combattant que pour la sauvegarde de la métropole ; il semblait hélas que presque tous les hommes présents dans l'avant-poste fussent convaincus que seule une victoire totale et absolue pourrait leur apporter la paix.

Sa loyauté et ses idéaux furent mis à rude épreuve. Il souhaitait continuer à se battre tant que cela serait nécessaire pour la survie des habitants de Saneeth, mais son cœur se refusait à participer aux massacres qui étaient en train de se planifier ; il préconisait la défense et non l'attaque. Brem paraissait satisfait de la tournure que prenaient les choses, cependant il essayait d'épargner son ami en abordant d'autres sujets moins épineux chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble.

Enfin, le jour de sa permission arriva, et Tzein effectua sa patrouille habituelle le cœur battant, avec le sentiment que les heures s'étiraient infiniment pour l'empêcher de rejoindre Azelaïs. Azelaïs et leur enfant. Dyrel avait réussi à lui faire passer la nouvelle, leur fille avait vu le jour dans

Sommaire

la nuit. D'après le message du vieil homme, la petite avait tout de sa mère, sauf son regard aussi sombre et profond que celui de son père. Alors qu'il avançait le long de la grande route, le cerveau de Tzein tournait à plein régime. La naissance de l'enfant changeait beaucoup de choses, et il savait au fond de lui-même qu'ils ne pourraient pas rester plus longtemps sur le territoire de la métropole. Leur fuite était donc pour ce soir-là.

Brem était absent quand Tzein rentra à l'avant-poste, et le soldat dut se faire violence pour partir tout de même sans adresser une dernière fois la parole à son meilleur ami. Il savait qu'il comprendrait, peut-être même qu'il réussirait à lui envoyer une lettre par l'intermédiaire de Dyrel. Pour l'heure, il lui fallait rassembler le plus d'affaires possible sans être suspect. Il était censé partir en permission chez ses parents pour un soir seulement, et personne ne comprendrait qu'il emportât tout avec lui.

Dès le moment où il posa un pied dans les couloirs de la base, les minutes s'étaient écoulées les unes à la suite des autres, comme si après s'être étiré jusqu'à atteindre une infinie lenteur, le temps changeait d'humeur et se contractait subitement. Tzein avait la désagréable sensation que quelque chose lui filait entre les doigts, et tout son corps semblait s'engourdir tandis qu'il enfourchait son véhicule de patrouille. Il lui restait quelques heures devant lui avant que cela ne soit signalé, et ils seraient tous les trois déjà bien loin, Azelaïs, lui, et leur petite fille.

Jamais il n'avait trouvé le haut plafond de la caverne et les lumières phosphorescentes et crues de la nuit aussi lugubres que cette fois-ci, alors qu'il se dirigeait à toute allure vers la ferme de Dyrel. Les volets clos et l'absence de lumière dans les bâtiments éveillèrent quelque chose

Sommaire

en lui, mais son cœur inquiet l'empêcha de le comprendre et il déboucha en trombe dans la petite grotte. Vide.

— Elles ne sont plus là.

Tzein se retourna pour croiser le regard de Brem qui se tenait dans l'entrée. Plus loin derrière lui, le soldat crut apercevoir à la lueur d'une torche l'éclat doré des cheveux d'Azelaïs et il fit un pas en avant.

— Je te déconseille de sortir pour le moment. D'autres vont arriver.

— D'autres ?

Il ne comprenait pas. Son esprit se refusait à analyser la situation, et tout ce à quoi il pouvait penser était la disparition de sa bien-aimée et de sa fille. Brem soupira et appuya une épaule contre la paroi.

— Je t'ai dit, que j'allais avoir une promotion. C'est chose faite, grâce à toi mon ami.

Aucun mot ne franchit les lèvres de Tzein. Ils s'étaient perdus quelque part entre son cœur et son esprit, à mi-chemin entre la lucidité et le désespoir le plus total.

— La Milice d'éradication… souffla-t-il finalement, sa lucidité prenant le dessus.

— J'ai entendu dire qu'ils ne souffraient presque pas, dit Brem de sa voix froide et indifférente.

— Tu m'as… trahi ? Si facilement ?

— Oh, ce n'était pas si facile…

Brem s'avança dans la petite grotte et son regard se promena le long des parois, s'accrochant un instant aux draps encore froissés.

— J'aurais pensé que tu ferais moins de secret à ton meilleur ami.

La réalité cruelle et violente frappa Tzein de plein fouet et il esquissa un geste pour se jeter sur Brem. Celui-ci sortit rapidement son arme de sa ceinture et la pointa sur son ancien acolyte.

— Ne me regarde pas de cette façon, dit-il alors que Tzein le dévisageait, le regard plein de haine et de rancœur. Je n'avais pas le choix tu sais ? J'étais soupçonné de complicité. Et j'avais besoin de cette promotion.

Des voix résonnèrent dans le boyau, et les lueurs de torches dansaient sur les parois de pierre. Tzein soutint le regard de Brem jusqu'à ce que les autres soldats arrivent, puis il se laissa tomber à genoux. Il fut traîné de force jusque dans la cour de la ferme, où il vit avec horreur Dyrel et sa famille alignés face aux soldats en joue, les yeux soigneusement bandés, alors que les bâtiments brûlaient. Dans ce monde que les hommes créaient chaque jour, il n'y avait plus de place pour l'espoir et la paix. Tout était fini.

Sommaire

Sommaire

La nouvelle frontière

Loïc Mauran

http://short-edition.com/auteur/loic-avana

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

1.

Déjà dix-neuf heures. Le soleil de cette fin d'été me fait perdre la notion du temps. J'insère une pièce dans le distributeur de la salle d'attente et récupère la canette recrachée par la machine. Il ne me reste plus qu'un patient et je retrouverai mon foyer, ma femme et mon fils. L'avenir de mon fils me préoccupe. Je suis certain que ma femme et moi trouverons une solution, une structure d'aide ou des subventions régionales. Enfin, ce n'est pas le moment de penser à ça.

Je suis revenu dans mon cabinet et j'écoute mon patient. Le Van Damme est assis, les yeux légèrement tombants. Des rides aux coins des lèvres, les cheveux ras, sa puissante morphologie d'Universal Soldier tassée sur elle-même. Il a les muscles des mâchoires saillants, comme

ceux qui ont trop souvent serré les dents, ou qui mâchent nerveusement des chewing-gums. Lorsqu'il parle, il a le regard fuyant.

— J'avais connu des hauts et des bas, eu ma part de chemins de traverse et de vents violents. C'est ce qui avait forgé mon caractère. Et je me suis retrouvé là-bas. Un corps sculpté à la perfection, des membres conçus pour défier les lois de la physique et un état d'esprit capable de maîtriser les grands écarts les plus époustouflants. Je méditais dans ma cellule, les jambes tendues l'une en face de l'autre selon un axe parallèle à celui de mon tronc. J'écoutais les bombardements. Aujourd'hui encore, docteur, je peux me rappeler l'odeur moite des murs, l'écho des explosions dans les couloirs… Le colonel est arrivé avec deux soldats. Il m'a dit : « Une cour de justice discutera plus tard de votre culpabilité », et j'ai répondu : « Il n'y a rien à discuter, je l'ai tué. » Le colonel a soupiré, puis il a conclu : « Alors, soyez certain que vous finirez pendu. Mais pour l'instant, on a besoin de vous ».

Le Van Damme se tait un moment, recommence à mâcher son chewing-gum. Je prends une gorgée de coca et le relance.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Ensuite ? interroge-t-il avec ironie. Il m'a donné une arme et m'a envoyé combattre. Ce fut un massacre. On nous avait raconté qu'un seul Universal Soldier valait dix Coréens au corps à corps. Mais sous le feu, les maths c'est des cacahuètes. Avec trois cents bridés qui encerclaient une base de trente-cinq Van Dammes, c'était perdu d'avance… Nous fûmes cinq soldats à être capturés. Tous les autres périrent, même le colonel. Puis j'ai croupi deux

Sommaire

Sommaire

ans dans un camp de travail. J'ai vu mourir mes quatre copains ; le dernier, à peine un mois avant la libération.

Il fait une pause, finit par jeter son chewing-gum dans la corbeille.

— Finalement, je ne suis jamais passé en cour martiale pour le meurtre que j'ai commis. C'est fou ! Il ne restait aucune trace administrative, aucun témoin. Je n'ai confié cette histoire à personne avant ce soir, mais elle n'a jamais quitté mon esprit.

J'essaye de capter son regard, mais ses yeux continuent de fixer le sol. La gêne et l'émotion le submergent. Ce n'est pas le premier patient qui se confie à moi. Je sais qu'il faut surtout écouter, et ne pas juger.

— Je suis heureux que vous ayez réussi à m'en parler, Christophe. C'est une étape importante que vous venez de franchir. Et au-delà du secret professionnel, je vous assure que cette conversation ne sortira pas d'ici.

J'observe le sergent Christophe Leterrier, un soldat augmenté, vétéran abîmé de la guerre de Corée du Nord. Quand l'armée a rendu publiques les premières augmentations, il y a dix ans, ces types étaient vus comme des surhommes, avec leurs muscles gonflés par les drogues et leurs réflexes de droïde. Les journaux titraient « Les Universal Soldiers sont réalités ». Mais lorsqu'ils revinrent du front, la technologie des implants s'était démocratisée, tous les enfants de familles aisées se connectaient aux réseaux en clignant trois fois des paupières. Ces fantassins du futur se virent relégués au rang de citoyens dépassés.

Christophe est un alcoolique bagarreur. Il vient souvent pour des points de suture, lors des consultations gratuites

pour les militaires. Renfermé, agressif, sans illusion, et pourtant, derrière cette carapace se cache une personne dévouée et blessée. Peu à peu, il s'ouvre, m'explique ses problèmes, ses troubles du sommeil, ses dettes de jeux, son couple qui s'étiole.

— C'est très bien que vous me parliez, reprends-je, vraiment très bien. Mais le groupe de soutien du Coudon pourrait vous apporter beaucoup plus que moi. Vous voudrez bien y réfléchir ?

— Je ne sais pas, docteur, les réunions genre alcooliques anonymes, ça ne me dit rien.

— Vous devriez aussi aller aux alcooliques anonymes, ajouté-je en souriant. Et avez-vous contacté les organismes que je vous ai indiqués, pour les aides financières ?

— Oui. Mais je ne rentre pas souvent dans les cases, souffle-t-il.

— Soyez persévérant. Vous avez des droits. Ça demande juste un peu de temps.

— Vous êtes un optimiste, docteur. Malheureusement il manque toujours une pièce dans mes dossiers. On attend des semaines pour obtenir le moindre document, plus encore pour rencontrer une assistante. Pendant ce temps, les factures s'accumulent comme les feuilles en automne. Vous savez, il m'a fallu neuf mois pour faire revaloriser ma pension d'invalidité d'une centaine de billets de plus. Je ne crache pas dessus, non, mais tant d'efforts pour ça ? C'est ridicule. Ce pays fait plus honneur à ses morts qu'à ses blessés.

Sommaire

Sommaire

2.

Le matin, j'aime prendre mon petit-déjeuner *Chez Fanny*, en face du centre médical. Je me lève tôt et j'attrape le bus de 7h qui me dépose devant la brasserie. Là-bas, je commande un allongé, un jus de mangue et deux croissants, tout en lisant mes mails sur ma tablette souple. Ce qui me plaît ici, c'est la gentillesse de Fanny, l'odeur du café, l'absence de publicités projetées sur ma rétine à chaque objet que je regarde. Mais aujourd'hui, une nouvelle gâche ma demi-heure de détente : Lucas ne pourra pas bénéficier des subventions régionales pour avoir un assistant scolaire.

Je ferme les yeux et me masse les tempes. Lucas souffre de déficience intellectuelle. Il y a eu des complications lors de l'accouchement, Lucas a manqué d'oxygène, et son cerveau a subi des lésions qui entrainent aujourd'hui un dysfonctionnement cognitif. Ma femme et moi avons longtemps espéré que tout s'arrange. Mais lorsqu'à l'âge de treize mois, Lucas ne parlait toujours pas, on a compris. Mon fils est un adorable petit garçon. Il s'émerveille devant la pluie, les colonnes de fourmis ou le mouvement des feuilles dans les arbres. Dans ces moments-là, il a le plus beau regard de l'humanité. Mais il faut lui répéter calmement et plusieurs fois les choses. Il a besoin de plus d'attention que les autres enfants. Et sans la présence d'un assistant scolaire au quotidien, il est impossible de l'envoyer dans une école publique.

Je suis terriblement déçu. J'aurais voulu éviter que Lucas aille dans une école spécialisée, coupé de la diversité du monde. Mais le Conseil régional trouve que je gagne trop d'argent. Et mon augmentation ne joue pas en ma

faveur. D'après le document en pièce jointe, qui donne le détail des bons et des mauvais points de mon dossier, mon œil androïdique et ma prothèse sont des éléments quasi rédhibitoires. Ils font de moi un ironique privilégié, non éligible aux aides sociales. Ma main droite s'est vue dotée d'un système de stabilité assistée et d'une extra finesse de mouvement, merci le service militaire. Mais elle rouille littéralement depuis que je ne fais plus de chirurgie. Mon globe oculaire gauche, lui, m'est encore utile avec sa vision infrarouge et son affichage en réalité augmentée du monitoring des patients.

J'éteins ma tablette et retourne à mes croissants. Un officier-marinier dans sa veste à double rangées de boutons d'or passe à côté de moi. Je repense à ma discussion d'hier. De toutes les vies que le Van Damme a ôtées, il n'y en a qu'une qui le hante : celle qu'on ne lui a pas demandé de prendre, celle pour laquelle il n'a pas été puni. Je ne veux pas formuler d'avis sur ses actes, cette guerre fut horrible pour tous ses participants. Mais j'aimerais savoir ce qui l'a poussé à tuer cet homme. J'en suis là de mes réflexions quand ma chevalière vibre pour m'indiquer un appel entrant. C'est l'une des cliniques privées où j'ai postulé : pour payer un institut à Lucas, je vais devoir trouver une place où je gagnerai plus d'argent.

— Bonjour docteur Crouzet, carillonne une voix aigüe directement dans ma tête. C'est Nathalie Clark du service RH de la clinique Sainte Marguerite. Je vous recontacte suite à l'entretien que vous avez passé dans nos locaux, la semaine dernière. Tout d'abord, je tiens à vous remercier de l'intérêt que vous avez montré pour notre établissement.

— Aïe, lâché-je en sentant la suite arriver.

Sommaire

Sommaire

— … Malheureusement, reprend Mlle Clark après mon interruption, nous n'avons pas dans nos équipes de poste qui correspond à votre profil.

— Hum, je vois, soupiré-je. Puis-je savoir quel est le point le plus critique pour vous, dans mon « profil » ?

— Et bien… pour être honnête, votre expérience et vos formations sont irréprochables, mais nous sommes actuellement à la recherche de personnes dotées d'augmentations plus significatives.

Mlle Clark continue de parler, mais je ne l'écoute plus. C'est le troisième retour négatif que je reçois, et les raisons sont toujours les mêmes. J'aurai beau arguer que l'augmentation ne fait pas de meilleurs médecins, elle me répondra que ça fait partie de leur process qualité et de leur politique de communication client. Et mon savoir-faire, mon potentiel, ma capacité d'investissement ? Ne valent-elles rien ? Je suis de nature optimiste, je crois que les possibilités d'évolution dans ce pays sont supérieures à celles de nos voisins. Mais ces mauvaises nouvelles, qui n'illustrent pas mes convictions, m'irritent profondément. Je fais un effort pour rester poli et finis par raccrocher.

Les yeux rivés sur ma tasse, je ne vois pas tout de suite la femme qui s'assoit à ma table. Un tailleur bleu-marine, des cheveux châtains qui lui arrivent jusqu'aux épaules. Son visage est illuminé par deux perles roses à ses oreilles. Elle m'est bizarrement désagréable, alors même que je ressens une attirance physique pour son corps.

— Bonjour docteur Crouzet, je suis Lucie Lemoine, entame-t-elle en me tendant une main parfaitement manucurée.

— Bonjour. Excusez-moi, mais je ne pense pas vous connaître.

— C'est un de vos patients qui m'a parlé de vous : le sergent Christophe Leterrier. Il a beaucoup de respect pour vous, vous le savez ?

Je n'aime pas du tout l'assurance de cette femme.

— Comment en êtes-vous arrivé à discuter de moi ?

— Je vais y venir. M. Leterrier a des soucis d'argent, vous ne l'ignorez pas. Il en est au point où il souhaite renoncer à son augmentation militaire. Et je peux lui racheter ses implants.

— Vous plaisantez, j'espère ?

— Et pourquoi donc ? répond-elle d'un ton désinvolte.

— Parce que M. Leterrier risque la cour martiale pour ce genre de choses ! Parce que les personnes qui vendent des implants au marché noir sont des charlatans qui exploitent la misère humaine et que, quels que soient ses problèmes, l'illégalité n'est pas la bonne solution.

C'est une idée absurde. Je sens à la chaleur de mes joues que mon visage a pris des couleurs. Je n'ai pas fini mon déjeuner, mais je suis trop énervé, j'attrape ma veste et commence à l'enfiler.

— Je vois, réplique-t-elle sans que sa voix ne trahisse la moindre gêne. Accordez-moi une minute pour vous répondre, docteur. Il y a des charlatans, c'est vrai. Mais seulement parce que le système ne peut pas satisfaire aux besoins qui existent. Tous les Van Damme qui rentrent de Corée, qui ne seront plus jamais appelés au front, réformés pour troubles psychologiques, qu'est-ce que l'augmentation peut aujourd'hui leur apporter ? Revendre

Sommaire

Sommaire

ce qui n'est au final qu'un outil de travail non utilisé est tout à fait légitime. Et les acheteurs : des immigrés qui cherchent à s'intégrer par l'emploi, quelles opportunités s'offrent à eux ? Des postes laborieux, dans le bâtiment ou la manutention, où la concurrence à l'embauche est phénoménale. Bénéficier d'un implant devient alors un atout considérable. L'augmentation est la nouvelle frontière.

— Et vous allez me dire que vous êtes les nouveaux passeurs, c'est ça ?

— Si vous voulez. Mais en ce qui me concerne, je rends abordables des produits de qualité militaire, je n'écoule pas de la camelote chinoise. Et pensez à ça : les non augmentés ne peuvent pas profiter des séances cinéma 4D sensitives ; sur l'autoroute, ils ne perçoivent pas les messages d'infotrafic en vision superposée. Ils sont exclus de la communauté, et les gens comme moi se proposent de leur ouvrir une porte.

— Mais bien sûr ! Quoi qu'il en soit, le donneur et le receveur ont plus de chance de mourir sur la table d'opération que de voir un jour se réaliser vos belles promesses.

— Je dispose du matériel médical adéquat. Et si le médecin est bon, il n'y a aucun risque.

Elle plante son regard dans le mien et sourit.

— Quoi ? C'est donc ça ! éclaté-je. Vous voulez que ce soit moi qui fasse l'intervention ? Des chirurgiens véreux vous en trouverez ailleurs. Ne comptez pas sur moi pour aider de pauvres bougres à s'endetter pour des équipements bientôt obsolètes, et qu'ils devront mettre à jour chez vous dans trois ans. Mais vous me direz que votre programme de fidélité est très avantageux, n'est-ce pas ?

Je suis excédé. Je me lève et vais régler ma note au comptoir. Cependant, Fanny m'annonce que « la dame » a payé pour moi. Je me retourne pour foudroyer Lucie Lemoine du regard, mais elle est déjà partie. Elle m'a juste laissé sa carte, à côté de ma tasse à moitié pleine.

3.

Le *Number One* est un pub décrépi près de la rade, surtout fréquenté par d'anciens militaires. C'est ma meilleure chance de trouver le sergent Leterrier. J'entre, une musique trop forte m'agresse les oreilles, une odeur d'alcool et de transpiration me pique le nez. Je déambule quelques minutes, entre les alcôves aux tapisseries pourpre fatiguées, jusqu'à ce qu'un type, visiblement pas à son premier verre, m'interpelle.

— Hey, t'es pas soldat, toi !

J'ignore le soulard et continue mon chemin, mais il se lève et m'agrippe la manche.

— Hey, je t'ai posé une question, t'as pas fait la guerre, toi ?

— Si monsieur, j'étais sur un navire-hôpital en mer du Japon, pendant trois ans. Maintenant, lâchez-moi s'il vous plait.

— Bâtiment médical, hein ? C'est un truc de planqué, ça !

Et sans plus de justification, l'homme m'envoie une droite qui me fait basculer par-dessus une table. Je me relève comme je peux, les vêtements couverts de bière. Mon assaillant revient vers moi. Cette fois, j'ai le temps

Sommaire

Sommaire

d'esquiver son coup, et même de lui en rendre un, dans les côtes. Sans effet sur lui, comme si je frappais un tronc d'arbre. Le type saisit alors une bouteille, la brise à moitié contre un mur, s'avance vers moi. Ça dégénère, ce n'est pas du tout ce que j'espérais en venant ici. Je tourne la tête, cherche de l'aide du regard, quand j'entends le bruit sourd d'un corps qui s'effondre.

— Eh bien, docteur, qu'est-ce que vous faites là ?

Le Van Damme se tient debout au-dessus de mon agresseur, inerte. Avant que je ne sache quoi dire, Christophe Leterrier m'attrape le bras, balance un dernier coup de pied dans le ventre du soulard, et m'entraine sur la terrasse du pub. L'Universal Soldier me propose une cigarette que je refuse, et s'en allume une le temps que je me remette de mes émotions. La nuit est encore jeune, mais la circulation est déjà calme sur le grand boulevard. On distingue le bruit du ressac, la mer n'est qu'à une rue d'ici.

— Ce n'est pas le genre de bar qui vous convient, docteur.

— Je pense que ce genre de bar ne convient à personne. Si vous traînez souvent ici, je comprends mieux pourquoi je dois vous recoudre tous les mois.

Christophe rigole, cendre sa clope et me regarde.

— Une certaine Lucie Lemoine est venue me parler, annoncé-je. C'est quoi cette histoire de vendre votre implant ?

— Ça pourrait être la solution, docteur, me répond-il, l'air grave.

— Vous vous rendez compte de ce que vous risquez ? C'est une opération dangereuse, on ne désynchronise pas

une vertèbre électronique en claquant des doigts ! Et si l'armée l'apprend ? Et quelles sont les garanties de paiement ? Écoutez-moi : c'est une très mauvaise idée.

— Mais qu'est-ce que vous me proposez d'autre, docteur ? J'ai des dettes tout le tour de la ceinture. Et en plus de la banque, je dois de l'argent à des types qui n'aiment pas attendre.

— Pour ces gens-là, je ne sais pas, mais pour le reste, vous pouvez monter un dossier de surendettement.

— Monter un dossier, encore ? Non, docteur. L'aide ne viendra pas du système.

— Moi, il m'a toujours aidé. L'État m'a accordé des bourses tout au long de mon enfance. L'administration est lente, mais juste. Par contre, si vous mourez sur la table d'opération, ça ne réglera rien. Pensez à votre femme.

— Je pense à elle justement.

Le Van Damme jette sa cigarette par terre, réfléchit un instant et en allume une autre. Il attrape une canette de soda posée sur une table, la place entre son pouce et son annulaire, puis dans une grimace de colère la compresse jusqu'à n'en faire qu'un disque ratatiné.

— Pourquoi on se fait augmenter ? Parce que c'est la mode, parce que c'est mieux pour notre carrière ? Nous, on s'est fait augmenter par devoir ! Mais la guerre est finie, on ne doit plus rien... Il a y cinquante ans, les gens avaient peur d'être remplacés par des machines plus performantes qu'eux. Aujourd'hui, pour ne pas disparaitre, les gens deviennent des machines, c'est simple. Mais si on refuse ? Moi encore, je n'ai jamais combattu avec un exo squelette, mais j'ai vu les dégâts que ça provoquait. Quand j'étais au centre de décompression, à Chypre, j'ai rencon-

Sommaire

Sommaire

tré plein de gars. Yannick, un type petit avec de grandes oreilles — on l'appelait Atchoum… Il faisait partie d'une section de Robocops attaquée pendant une manœuvre. Il fut séparé de son groupe et il dut survivre seul dans la forêt pendant trente jours, en portant l'exo squelette jour et nuit. Lorsqu'on le lui a finalement retiré, il n'était plus capable de marcher, une vraie limace. Les toubibs du centre disaient que son corps allait bien, mais que son cerveau ne savait plus comment actionner ses muscles.

Une pinte de bière attend son propriétaire sur le rebord d'une fenêtre, Christophe la regarde un instant, puis la saisit et la vide.

— Le centre de décompression interarmées, c'est supposé être un endroit où l'on nous remet d'aplomb pour la vie civile, lorsqu'on revient du front. Mais Yannick n'y est resté que deux mois. En fait, il n'y a que ceux pas trop abîmés, dont l'armée peut encore avoir besoin, qui profitent vraiment du séjour. À ce niveau-là, les Universal Soldiers de l'armée s'en sont mieux tirés que les Robocops de la marine. Ce que je veux dire avec cette histoire, c'est que l'augmentation ne rend pas heureux, elle nous coupe de l'humanité.

Le regard du sergent Leterrier s'assombrit. Je me sens bête, je n'arrive pas à trouver une chose sensée à lui répondre.

— Je fais des cauchemars, reprend-il. Le capitaine que j'ai assassiné, je me revois au-dessus de son corps. J'étais rempli d'une haine, d'une rage animale. Ce salaud… il avait violé une villageoise, une gamine d'à peine seize ans. On pourchassait des insurgés dans un bled paumé. Je suis entré dans une baraque et j'ai vu la petite par terre, à poil, en pleurs. Et lui qui se rhabillait en rigolant. Je n'ai pas pu

me retenir, je l'ai tabassé, j'ai cogné sa figure, encore et encore, jusqu'à ce que ça ne devienne qu'une boue rougeâtre. Mais j'avais toujours l'impression qu'il souriait. Il a fallu une dizaine de copains pour m'arrêter… J'ai fait une chose horrible, d'une cruauté bestiale, et je n'aurais jamais été capable de faire ça sans l'augmentation.

— Vous ne l'auriez pas tué ?

— Peut-être pas. Mais je ne l'aurais sûrement pas massacré de cette façon. Docteur, je veux me débarrasser de ces implants. Si c'est vous qui faites l'opération, je suis certain que ça se passera bien.

— Je ne peux pas le faire, Christophe.

— Docteur, si une aide arrive pour moi, elle viendra de vous.

4.

L'air filtré est froid, désagréable. La pièce est surpressurisée pour éviter que la poussière n'y entre. C'est une tente-bulle de l'armée, acquise je-ne-sais-comment. Un droïde d'anesthésie-réanimation m'assiste, ainsi que deux infirmiers peu loquaces. Avec leurs charlottes et leurs masques, pas sûr que je les reconnaisse dans la rue. Les graphiques des fonctions vitales de Christophe Leterrier flottent au-dessus de son corps, allongé sur la table d'opération. Il y a une heure à peine, je savais très bien pourquoi j'allais pratiquer cette intervention. Christophe veut que je le fasse. Ma femme aussi. Pourtant, là, je doute. Mais ce n'est plus le moment. Je saisis le scalpel laser.

Sommaire

Sommaire

5.

Le lundi, je ne commence mes consultations qu'à 9h30, ça me permet d'accompagner Lucas à l'école. Ma femme s'en occupe les autres jours, mais le lundi matin c'est mon instant privilégié avec lui. La rentrée a eu lieu il y a déjà un mois. Lucas s'est bien adapté à sa nouvelle classe. L'institut Magalie Rose est un établissement admirable, les éducateurs sont prévenants, attentionnés, efficaces. J'ai pu payer les droits d'inscription grâce au règlement de l'opération sur le sergent Leterrier. C'est la détresse de Christophe qui m'a finalement convaincu de le faire. Pas l'argent. Pourtant, j'en ai longtemps eu honte. Ma volonté d'être un bon médecin, qui vient en aide à ses patients, s'était heurtée à mon désir d'être un honnête citoyen. Un moment, j'ai même pensé à me débarrasser des billets. J'en ai parlé à ma femme. Elle m'a traité d'idiot, d'imbécile. Pour elle, le bien-être de notre enfant passe avant toute considération morale ou de principe. J'avoue avoir été déçu de sa réaction, qu'elle ne comprenne pas mon dilemme. Mais aujourd'hui, quand je vois le sourire de Lucas, les progrès si rapides qu'il a faits depuis son arrivée à l'école, la manière dont il s'épanouit, eh bien, je ne regrette rien. J'ai répondu à l'appel d'un patient et mon fils est heureux, tant pis si je n'ai pas respecté les règles du système. Toutefois, plus jamais je n'agirai en dehors de la loi, car il n'y a plus d'obstacle pour m'y obliger.

La main de Lucas dans la mienne, marcher ensemble vers sa classe. Repenser à ce matin m'a fourni l'énergie de toute ma journée. Je sors du cabinet, mes lèvres gardent le même sourire que dix heures plus tôt, lorsque j'ai quitté mon fils. Puis mon visage s'assombrit : Lucie

Lemoine m'attend sur le parking client. Elle porte un blouson de cuir brun sur un chemisier blanc et s'adosse à une vieille voiture de sport noire. Elle me rappelle la Pontiac Firebird de mon oncle : large, basse, racée. Mais celle-ci arbore une rampe de diodes rouges au milieu de sa calandre. Mon regard revient sur Lucie.

— Désolé de venir vous déranger ici, sans avoir téléphoné avant, lance-t-elle avec un sourire que je ne lui rends pas, mais ce que j'ai à vous annoncer doit être dit de vive voix.

— Je ne pratiquerai pas d'autre intervention, je vous avais prévenue.

— Je ne suis pas là pour ça, docteur Crouzet. Mais parlons pendant le trajet, si vous permettez que je vous dépose en voiture.

Je n'ai aucune envie d'avoir un tête-à-tête avec cette femme. Elle est dangereuse. Mais je sens que je ne pourrai pas l'éviter. Autant mettre les choses au clair rapidement.

Pendant que Lucie s'installe dans le siège conducteur, la portière passager s'ouvre toute seule. J'hésite un instant, puis rentre finalement dans l'habitacle, lourdement encombré de consoles et de boutons lumineux.

— *Chevaliers solitaires, héros des temps modernes, bienvenus,* annonce soudain une voix électronique qui me fait sursauter.

— C'est votre navigateur qui vient de dire ça ? m'exclamé-je.

— Oh, KITT est bien plus qu'un simple GPS.

— KITT ? répété-je bêtement.

Sommaire

Sommaire

— L'intelligence de bord, c'est comme ça qu'il s'appelle.

Sur ce, Lucie démarre en trombe sa réplique de K2000, fait demi-tour, saute un trottoir et s'engage à vive allure sur le boulevard. Dans quoi me suis-je embarqué ?

— Bon, vous pouvez m'expliquer de quoi il s'agit maintenant ? interrogé-je.

— Je perçois de la tension et de l'agressivité dans la voix du passager.

— Je suis désolée, docteur Crouzet. Je dois vous apprendre que le sergent Leterrier est décédé.

Oh mon Dieu ! La voiture accélère violemment pour doubler une camionnette. L'inertie et le coup de la nouvelle me compressent la poitrine, comme une main experte smashe un ballon de volley.

— C'est terrible… Il y a eu des complications après l'opération ? J'ai fait une erreur?

— Non, vous n'y êtes pour rien, docteur. C'est une bagarre dans un bar qui a mal tourné…

Une autre satanée bagarre. C'est ridicule. C'est triste. Ses vieux démons l'ont finalement tué. J'avais espéré qu'une fois l'augmentation retirée, le Van Damme aurait trouvé la paix, arrêté de boire, de se battre, contre tous et contre lui-même. Je me frotte le visage pour dissiper mon trouble.

— Je pensais l'avoir aidé, murmuré-je.

— Vous l'avez fait. Mais l'aide ne suffit pas toujours.

— C'est lui qui a déclenché cette bagarre ?

— Je ne sais pas, répond Lucie. Qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'il ait cherché la merde ou non, il avait décidé d'aller dans ce bar, il savait que ça pouvait arriver.

— ***Les bars de la rade sont des endroits dangereux.***

La voiture fait un violent écart pour éviter un scooter et mon épaule cogne la portière. Je risque de mourir dans cette voiture, pas dans un bar.

— Je m'excuse de vous demander ça, docteur, mais il y a encore une chose que vous pouvez faire pour lui.

— Quoi donc ?

— Son corps sera incinéré jeudi. Et sa veuve aura besoin d'une attestation médico-légale certifiant que ses implants militaires auront bien été détruits avec lui.

Un coup de frein sec stoppe le véhicule à un feu rouge, la ceinture de sécurité me scie le ventre.

— Je rêve ! Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Falsifier un document officiel ! C'est complètement illégal ! Plus que mon titre de médecin, je risque la prison pour ça !

— ***Je perçois de nouveau de la tension dans la voix du passager.***

— Il n'y a pas de crainte à avoir, répond Lucie. La cause du décès était évidente : fracture du crâne lors d'une chute après un coup au visage. Et le faux dossier médical qu'on a monté a fait illusion. Le légiste de la police n'a pas poussé les investigations, il a avalé l'histoire de la hernie discale pour justifier les cicatrices récentes dans le dos.

Lucie Lemoine se penche vers moi et sourit de toutes ses dents. Elle est belle, charmeuse et nuisible.

— Personne en dehors de nous et Mme Leterrier ne sait que ses implants ne sont pas là où ils devraient être. L'embaumeur du crématorium est une de mes connais-

Sommaire

Sommaire

sances, il ne dira rien. Par contre, si vous ne signez pas cette attestation, l'armée ne versera jamais sa pension à la veuve du sergent.

La K2000 repart brutalement et je suis plaqué contre mon siège.

— D'autre part, si vous acceptez, j'ai un cadeau de la part de Mme Leterrier, pour vous remercier.

— Je pense que vous parlez de ça.

La boite à gants s'ouvre et dévoile un sachet plastique transparent contenant une nappe électronique. Je reconnais tout de suite l'objet : un implant neuronal, pour l'accélération des capacités cognitives.

— Comment avez-vous eu ça ? m'écrié-je.

— C'est, enfin c'était, celui du sergent Leterrier. Comme je vous l'ai dit, l'embaumeur du crématorium est une de mes connaissances. Cet implant n'est qu'une partie du système d'augmentation cérébral des Universal Soldiers. Je garde le reste pour le revendre. L'embaumeur et Mme Leterrier toucheront leurs parts. Et plutôt que vous rétribuer avec de l'argent, j'ai pensé que cet équipement vous intéresserait.

Maintenant, j'y vois plus clair dans le jeu de Mlle Lemoine.

— Vous n'avez rien à foutre que Mme Leterrier touche ou non sa pension, craché-je. Vous lui avez juste promis que si elle acceptait de faire charcuter la dépouille de son mari par votre « connaissance », vous obtiendrez une attestation médico-légale, je me trompe ?

La voiture fait une nouvelle embardée qui me prend au dépourvu, ma tête frappe le montant de la portière.

— Votre enfant souffre de retard mental, n'est-ce pas ?

Je tourne ma tête endolorie vers elle et écarquille les yeux.

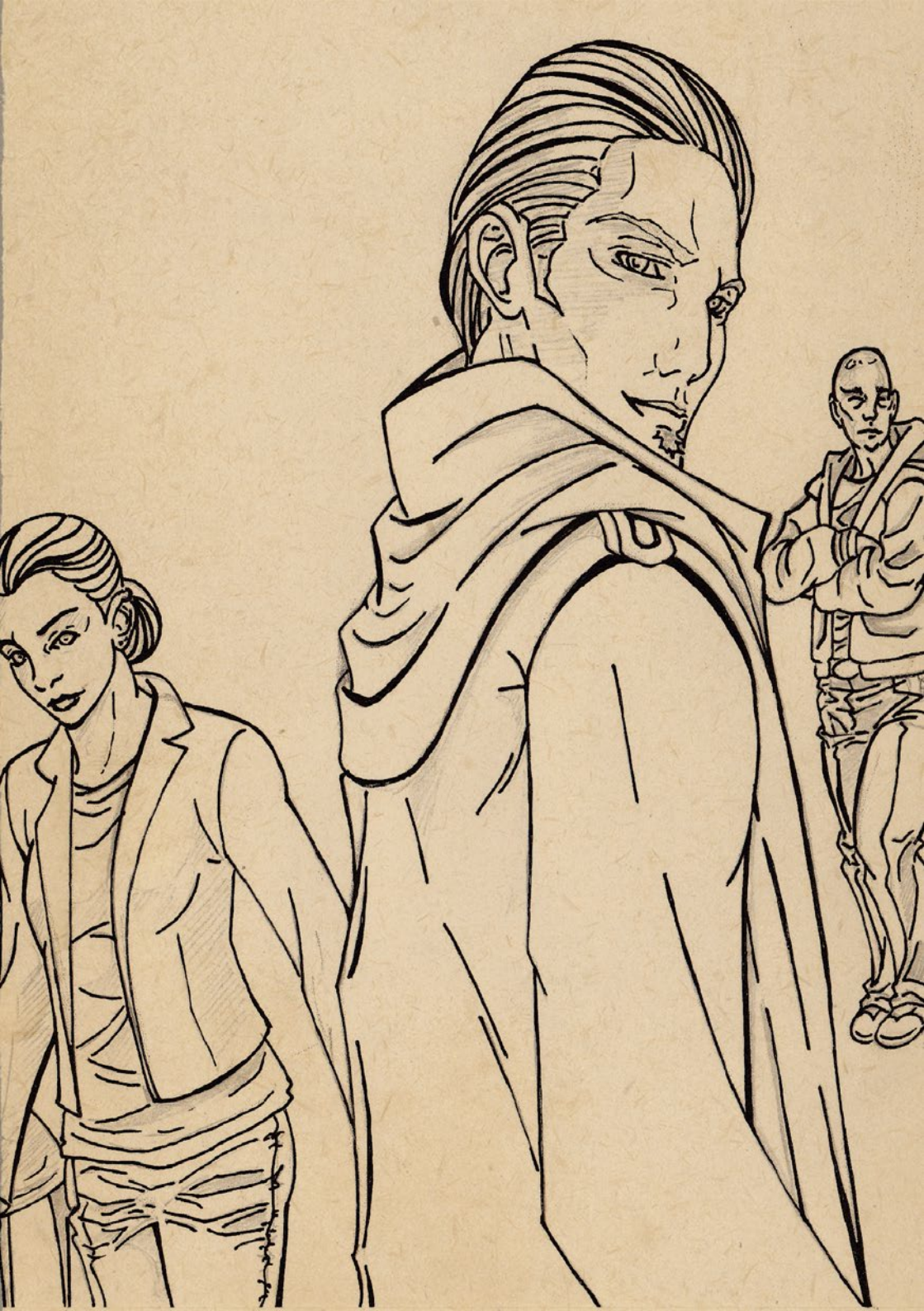
— Comment le savez-vous ?

— Ça n'a pas d'importance. Écoutez, je ne vais pas vous forcer la main, mais réfléchissez : aujourd'hui l'augmentation s'est démocratisée, le handicap n'est plus une fatalité. Ce qui, ironiquement, a rendu le handicap encore moins accepté par la société. C'est comme pour les obèses : certains les méprisent car ils pensent que ces personnes ont choisi, en ne faisant pas d'effort, de ne pas être « normal ». N'avez-vous pas envie d'offrir à votre fils une chance d'être normal ? Vous pouvez décider de l'aider.

Je ne dis rien. Nous ne sommes plus très loin de chez moi à présent. Lucie finit par ralentir une fois entrée dans les quartiers résidentiels. Je regarde les pavillons défiler derrière la vitre. La K2000 s'arrête à une trentaine de mètres de mon domicile, en douceur cette fois. Est-ce que je peux encore rendre service au Van Damme ? Est-ce juste de le faire ? J'ai la bouche sèche et les épaules nouées. Dans la cour de ma maison, je vois Lucas qui joue au vélo. Il sourit. J'ai envie de le rendre heureux.

Je prends l'implant neuronal dans la boite à gants et sors de la voiture, sans un mot, sans me retourner. Mon fils m'attend.

Sommaire



Sommaire

Trottoir

Renaud Bernard

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Saluant l'hôtesse à l'accueil, Michel se dirigea vers la sortie. Un soleil tiède le reçut à l'extérieur, comme une promesse d'été. Quelques oiseaux pépiaient dans les arbres le long de la rue. Il prit à droite en direction de la gare, sans se presser. Son train partait dans vingt-cinq minutes et le parcours n'en nécessitait que dix.

Le large trottoir accueillait la faune habituelle de fin d'après-midi : travailleurs regagnant leur domicile après une journée de labeur, quelques promeneurs, ainsi que les voyageurs pressés en provenance ou à destination de la gare routière voisine.

Devant Michel marchait une femme dont la silhouette attira son attention. Brune avec des reflets roux, des cheveux mi-longs, un tailleur marron clair et des chaussures à talons assorties. Sa démarche chaloupée dégageait une sensualité de bon aloi. Il se prit quelques secondes à rêver au rythme des hanches féminines.

La rue de son bureau rejoignit celle menant à la gare, que le « rêve » de Michel traversa pour disparaître dans son oubli. Il poursuivit son avance tranquille en regardant de-ci de-là : une vitrine, un homme en costume noir un peu trop chaud pour la saison, le « chien-chien à sa mémère » tiré par la laisse de ladite mémère, un gamin ployant sous le poids de son cartable au dos, une voiture luxueuse passant dans la rue. Ses yeux rencontrèrent ceux d'un jeune homme au moment où il le croisait : le regard de celui-ci lui sembla assez agressif. Michel détourna les yeux et avança de quelques mètres avant de se retourner. Le jeune homme s'éloignait régulièrement. Une dame qui suivait Michel lui jeta un regard mauvais. Il s'écarta poliment pour la laisser passer. Peut-être était-elle en retard pour son train. Elle le dépassa sans le moindre sourire, le visage figé dans une claire animosité. Il se dit que la tension imposée par la société devenait si forte que l'agressivité moyenne était en train d'augmenter. Il avait d'ailleurs remarqué depuis quelques temps des signes d'irritabilité croissante chez ses clients et même certains de ses collègues étaient récemment devenus particulièrement désagréables.

Il continua à avancer d'un pas lent et vit venir face à lui deux jeunes femmes en pleine discussion joyeuse. « Plutôt mignonnes ! » se dit-il. Trois mètres avant d'arriver à sa hauteur, l'échange s'interrompit brutalement et leurs regards convergèrent vers Michel. Celui-ci vit leurs traits se déformer comme sous le coup d'une colère subite. Elles le croisèrent les lèvres serrées sans le quitter des yeux. Puis ce fut le tour de l'homme qui les suivait – un ouvrier du chantier voisin d'après son bleu de travail et le casque protecteur qu'il tenait en main.

Sommaire

Sommaire

« Mais qu'est-ce qui se passe ? » se demanda Michel, qui s'écarta de la partie la plus passante du trottoir. S'arrêtant, il passa en revue ses habits, non sans remarquer un autre regard désagréable du jeune cadre en costume trois pièces qui marchait derrière lui à ce moment. Vaguement inquiet, il inspecta consciencieusement tout ce qu'il pouvait voir de sa personne. Rien à signaler. Peut-être avait-il quelque chose sur le visage, mais dans ce cas pourquoi Corinne, l'hôtesse de sa société, ne le lui avait-elle pas signalé ? Il releva la tête pour s'apercevoir que tous les passants dans les deux sens sur le trottoir le fixaient en parvenant à sa hauteur. Et dans leurs yeux, il lisait du dégoût, peut-être même de la haine.

Michel envisagea d'arrêter quelqu'un pour savoir ce qui clochait, mais y renonça en s'apercevant qu'il ne saurait même pas quoi demander. Il reprit son chemin à une allure plus vive, pressé de monter dans son train. Le trottoir s'était un peu rempli. Tout en avançant, il jetait des regards en coin aux personnes qu'il croisait. Toutes avaient ce même visage haineux. Un colosse en blouson de cuir se planta soudain devant lui. Comme Michel levait les yeux vers lui, il grogna. Un grognement de bête. Michel frissonna et le contourna, cette fois-ci vraiment inquiet. Tous ces gens devenaient-ils fous ? Il tenta d'accélérer encore l'allure, mais ne put y parvenir car le trottoir semblait se peupler de seconde en seconde. Des groupes de passants compacts se pressaient soudain aussi bien devant que derrière. Michel dut se résoudre à marcher au même rythme que les autres, baissant la tête face aux grognements qui à présent se multipliaient autour de lui. L'allure générale se ralentissant, il commença à jouer des coudes pour dépasser quelques personnes qui le précédaient. Une femme qu'il avait un peu bousculée hurla tel

un fauve. Effrayé, il la regarda et vit sa bouche s'ouvrir sur deux rangées de dents pointues. Il voulut courir pour échapper à cette vision d'horreur. Mais la foule le bloquait. Un homme en face de lui hurla à son tour en dévoilant une large gueule. Ses yeux exorbités prirent une teinte sombre, toujours fixés sur Michel. Celui-ci cria à son tour, appelant au-secours. Mais son appel se perdit parmi la meute qui l'entourait à présent. Ne sachant plus que faire, il s'arrêta et jeta un regard circulaire autour de lui. Des dizaines de faces hideuses l'encerclaient, saturées de haine. Il eut l'impression d'être au centre d'une bulle dont les parois seraient constituées de monstres. Un cri monta de cette assemblée obscène auquel se joignit celui de Michel, lorsqu'ils se jetèrent sur lui, tous ensemble.

Il s'écroula sous le poids de ses assaillants. Un lambeau de chair fut arraché de son épaule droite, avec des morceaux de sa veste et de sa chemise, protections dérisoires contre des canines acérées. Sa main gauche levée en protection fut profondément entaillée. Il ne survécut à cette attaque féroce que grâce au nombre de ses agresseurs qui se gênaient eux-mêmes. Il roula sur lui-même pour s'écarter du centre de la mêlée et parvint à se dresser sur un genou. Il commença à frapper des deux poings au hasard, chaque coup portant dans cette masse grouillante. L'étau se desserra une seconde. Dans un sursaut de courage, il tenta de briser l'anneau de chair qui le submergeait. Il y parvint. Sentant qu'il échappait un peu aux bras et bouches qui se tendaient vers lui, il força sa chance et commença à courir droit devant. Il était trop tard lorsqu'il vit l'asphalte sous ses pieds et le camion qui se précipitait sur lui. Sa dernière image fut le masque de haine et le faciès inhumain du conducteur, qui accéléra.

Sommaire

Sommaire

L'édition du lendemain matin du journal local incluait en page quatre l'article suivant :

Suicide d'un jeune architecte :

Hier après-midi à 17h15, Michel Barnovitz, un architecte prometteur de 31 ans, s'est suicidé en se jetant sous les roues d'un camion benne, devant la gare saint Firmin. Célibataire, sans enfants, monsieur Barnovitz était profondément dépressif, selon ses collègues. L'hôtesse d'accueil de la société pour laquelle il travaillait avait été frappée par son état. « J'ai tenté de le persuader de consulter un médecin, nous a-t-elle confié, mais il ne m'a pas écoutée. »

Quelques heures plus tard, dans le confortable bureau du maire de la ville, plusieurs personnes étaient réunies.

« Combien hier ? demanda le maire.

— Vingt-trois, répondit l'un de ses collaborateurs.

— Et combien en reste-t-il ?

— Environ quatre-cents.

— Parfait, répondit le maire, tout sera fini d'ici trois semaines ! »

Et chacun d'eux, ouvrant une large gueule sur des crocs aiguisés, se mit à hurler de rire…

NOVEMBRE 2013

Chapitre 3

Ymaginères

Les Légendes de l'Histoire

À paraître au deuxième semestre 2014 le numéro 3 du webzine Ymaginères : Les Légendes de l'Histoire

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

GRATUIT

00.18.29
00.35.29
00.52.52

Sommaire

60 minutes

Geoffroy Gauthier

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

La sensation de la lame qui pénètre dans le cœur du défunt, il ne la connaissait que trop bien. Non pas qu'il y avait pris goût, loin de là, disons qu'il s'y était habitué. Une douce chaleur s'échappait de la garde de son arme tandis que l'âme de la victime quittait son enveloppe charnelle. Depuis qu'il accomplissait ce travail, il ne s'était jamais interrogé sur la nature de ses actes. Il ne faisait qu'obéir aux ordres de cet homme étrange qu'il n'avait plus revu depuis leur unique rencontre, cela faisait maintenant deux ans. Il avait ouvert les yeux sur un ciel gris, de grosses gouttes de pluies perlaient le long de ses joues, on aurait pu croire qu'il pleurait, mais il n'avait encore aucune idée de ce qu'était la tristesse et il n'était pas vraiment sur, même aujourd'hui, d'avoir cerné ce concept. Comme tous les concepts humains d'ailleurs.

Le vieil homme, habillé en blanc des pieds à la tête, l'avait aidé à se relever en souriant. Sa voix était réconfor-

tante mais son faciès était déstabilisant. Il sentait que ce beau sourire orné de dents parfaitement blanches cachait quelque chose de bien moins éclatant. Malsain, c'était le mot. « Lorsque le temps sera écoulé, tu devras planter ce couteau dans le cœur des cibles que tu croiseras sur ta route. Si tu ne le fais pas dans les temps, ils connaitront la douleur. » Ce sont les seuls mots que l'homme en blanc partagea avec lui. Avant de partir, le vieillard lui fit don d'un costume noir qui lui permettait de ne pas être vu de la population. Enfin, c'est ce qu'il s'était dit, après tout, peut-être que c'était lui qui était invisible aux yeux des hommes, avec ou sans habits sur le dos. Il n'en savait rien et il s'en moquait. Il n'avait même pas eu le temps -ou l'envie- de demander au vieux quel était son prénom, ou pourquoi il était nu, sans aucun souvenir de ce qu'il aurait pu être -s'il avait été quelqu'un auparavant- et surtout pourquoi une telle tâche lui était demandée. Il se contentait d'agir. Toutes ces questions sans réponses ne le dérangeaient absolument pas. Certes, une petite voix dans son esprit aurait bien aimé savoir, mais cette part de lui-même se faisait facilement étouffer par l'indifférence quasi totale qui l'habitait.

Toujours est-il qu'il comprit très vite en quoi consistait sa mission. Il devait simplement déambuler dans les rues et attendre. Attendre que le petit compte à rebours se déclenche au dessus des têtes de ses futures victimes. Les chiffres apparaissant en bleu indiquaient toujours 60 minutes. Une fois écoulées, il devait s'empresser d'accomplir les consignes du vieux. Il n'était pas du genre docile, mais il savait qu'il ne valait mieux pas jouer avec le feu avec ce personnage des plus troublants. Bien sur, il lui fallut quelques exemples avant de bien comprendre le mécanisme de ce chronomètre. La première fois, il était

Sommaire

Sommaire

balbutiant, il ne voulait pas poignarder cette jolie jeune femme qui n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Le temps s'était écoulé et un chauffeur, qui avait perdu le contrôle de son bus, la percuta violemment. La deuxième fois, il essaya même de sauver un cinquantenaire qui s'apprêtait à traverser la route. Il avait bien anticipé la trajectoire du véhicule qui aurait pu l'écraser et il le poussa, en sécurité, contre un mur. L'homme, poussé par une force invisible, poussa un gros cri de surprise, ce qui fit se retourner précipitamment une dame à son balcon cinq étages plus haut. Dans son brusque élan, elle renversa un pot de fleur qui vint briser le crâne de l'homme qu'il pensait avoir sauvé. Cela ne servait donc à rien, la personne désignée mourrait dans tous les cas, la seule chose qu'il pouvait faire était de lui éviter une mort douloureuse. Il avait remarqué, après plusieurs tentatives, que cela prenait la forme d'un arrêt cardiaque aux yeux des témoins assistant à la scène. La victime s'affaissait, n'ayant pas conscience que la mort venait de frapper à sa porte.

La mort. Etait-il ce que les humains appelaient la Mort ? Etait-il lui-même un humain dont le destin était de ne pas entrer en contact avec ses semblables ? Il doutait. Cela ne l'empêchait pas de dormir mais le fait qu'il ait sommeil, faim ou des instincts à soulager ne l'aidait pas à répondre à ces questions, bien au contraire. Son essence propre était un vrai point d'interrogation à ses yeux. Du moins, les premiers jours. Après quelques semaines, son indifférence -voire son insouciance- reprit vite le dessus et chassait toute trace d'incertitude dans son esprit. A bien y regarder, cette situation lui convenait parfaitement. Il n'aimait pas les autres. Ils avaient tous l'air triste à marcher, visages baissés, pensant à comment ils pouvaient profiter de la faiblesse des uns des autres. Non, vraiment,

il préférait rester seul. Son invisibilité, qui ne l'empêchait pas d'interagir avec ce qui l'entourait, lui procurait un sentiment de bien-être total. Il ne rendait de comptes à personne et il pouvait faire ce qu'il voulait à condition de rester le plus discret possible. Il ne voulait pas éveiller les soupçons car il n'avait pas la moindre envie de voir ce qui lui était réservé par le vieux s'il se faisait repérer. Certes, il n'existait pas pour ces milliards d'individus, mais il les observait. En deux ans, il avait été témoin de tout ce dont l'Homme pouvait être capable. Le « bien » comme le « mal ». Il avait appris ce qu'étaient ces deux notions à force d'écoute et d'analyse. Cela ne l'intéressait en rien mais les discussions faisaient passer le temps.

Son apathie lui facilitait grandement son travail. Il n'avait aucun scrupule à mettre un terme à la vie de quelqu'un. Il comprenait vaguement les principes et les valeurs auxquels les hommes se raccrochaient mais cela lui paraissait d'une telle vanité qu'il choisissait d'ignorer tout cela. Que se passerait-il dans leurs esprits gonflés de surestime s'ils apprenaient qu'un homme invisible, se masturbant sur des vidéos pornographiques tous les dimanches, jouait le rôle de ce qu'ils appelaient la Mort ? Le bouleversement créé par une telle révélation déclencherait sans doute une vague de suicides sans précédent, et ceci ne rentrait pas dans les clauses du contrat. Il avait émis la théorie qu'il devait y avoir un équilibre à respecter et que si la balance penchait plus d'un côté que de l'autre, les conséquences en seraient désastreuses. Car après tout, s'il le décidait, il pouvait très bien massacrer toutes les personnes qu'il croiserait durant cet après-midi hivernal.

« Bonzour ! » lança une voix aigue dans son dos. Il ne se retourna pas, il savait pertinemment qu'il ne pouvait pas

Sommaire

Sommaire

être vu. « Bonzour ! » répéta la voix. Il se retourna et vit un petit bout d'homme, emmitouflé dans une grosse doudoune rouge trop grande pour lui, avec une cagoule qui ne laissait voir que deux gros yeux marron, un petit nez plein de morve et un sourire auquel il manquait une dent devant. Impossible, ce gamin devait être fou ou il parlait à un ami imaginaire, mais surement pas à lui, il était invisible nom de Dieu ! « Tu es muet ? » dit le garçonnet avec un grand regard interrogateur. Il resta silencieux puis reprit sa route en ignorant cette rencontre irréelle. Il allait rentrer dans son hangar aménagé et oublier tout ceci en lisant un bouquin qu'il avait volé la veille au soir.

« Attends-moi ! » dit le petit garçon d'une voix claire et assurée. Cet enfant ne doutait pas une seule seconde que ce grand monsieur puisse le laisser ici, seul. Cela coulait de source dans son jeune esprit qui s'émerveillait devant la valse qu'offrait les premiers flocons semés par les nuages gris d'un ciel de décembre. Et pourtant, l'adulte pressait le pas, se disant que le petit ne pourra jamais suivre son rythme. Les halètements du jeune garçon vinrent le prévenir qu'il le suivait. Il fit volte face pour assister à la scène : son poursuivant dépensait toute son énergie pour tenter de courir le plus vite possible, ses petites jambes donnant l'impression qu'elles allaient se faire emporter par leur propre élan. Ses halètements se firent de plus en plus fort, ses frêles poumons n'arrivant pas à fournir une quantité d'oxygène propice à un si grand effort. Le garçon ne regardait même pas l'adulte dans les yeux, il ne pensait qu'à couvrir la distance, le visage baissé pour éviter tout obstacle se trouvant sur le trottoir. Il n'avait absolument pas conscience que la grande personne en face de lui voulait se débarrasser de lui, il ne savait pas ce qu'était la méchanceté ou l'asociabilité. Il ne pouvait

pas comprendre qu'il était indésirable, il se montrait poli et souriant, il n'avait rien à se reprocher. Les sentiments étranges que peuvent développer les adultes étaient trop compliqués pour ce petit être qui voyait le monde le plus simplement possible. Le grand monsieur se remit à marcher. L'enfant n'arrivait presque plus à respirer, mais il ne se plaignait pas. C'est alors que l'adulte se surprit à ralentir.

Le garçon se stoppa devant une flaque d'eau qui le séparait de la cible à rattraper. Elle lui paraissait plutôt grande à lui qui était de si petite taille. Une enjambée ne suffirait pas, il fallait sauter. Il regarda l'adulte dans les yeux qui ne sourcilla pas une seconde : ce dernier ne voulait pas l'encourager à le rejoindre. « Fais demi-tour maintenant et rentre chez toi » dit calmement le grand monsieur. Le garçonnet fit un grand sourire, un pas en arrière, puis sauta maladroitement en imitant le bruit d'une bombe. « Boum !» s'écria-t-il en retombant. Il avait presque évité la flaque. Ses talons éclaboussèrent légèrement une voiture garée sur le coté. L'enfant émit un rire d'une telle pureté que l'adulte ne put s'empêcher de sourire. Le petit bonhomme reprit sa course en rigolant, des petites fossettes se dessinant sur ses joues bien potelées et rougies par le froid. Il leva les bras en poussant des petits grognements pour se faire passer pour un animal sauvage, mais son rire cristallin était si franc que même un chaton ne se serait pas enfui devant lui.

« Attrapé ! » dit l'enfant en s'agrippant fermement à la jambe du pantalon de l'adulte qui était immobile, choqué par une telle attitude : en effet, il n'avait jamais fait face à quelqu'un dans sa courte vie, excepté le vieillard patibulaire. Tout ceci était inédit pour lui et lui faisait peur.

Sommaire

Sommaire

« Lâche-moi et va-t-en petit ! » dit-il d'une voix autoritaire. L'enfant se serra contre sa jambe pour seule réponse, puis décolla son visage (laissant un peu de morve sur son genou) puis s'exclama « Tu sais parler monsieur ! C'est quoi ton nom ? ». « Stéphane » dit un client qui sortait du magasin devant lequel ils s'étaient arrêtés. L'enfant se tourna vers l'inconnu : « mais non ! Ze parle à lui ! » répondit-il en pointant le vide. Stéphane fronça les sourcils, ne comprenant pas ce que lui montrait le garçon. Le grand monsieur, lui, se raidit de peur en pensant qu'il allait être découvert. « De qui parles-tu ? » questionna Stéphane. « De mon nouvel ami ! » répliqua le garçonnet. L'interlocuteur était dérouté : il ne savait pas quoi penser, mais il avait autre chose à faire que de s'occuper de ce garçon étrange. « Tu ferais mieux de rentrer chez toi » conseilla Stéphane pour se donner bonne conscience. Il n'attendit pas la réponse de l'enfant et rentra dans sa voiture.

Une fois Stéphane parti, le grand monsieur prit brusquement le garçon par le bras et l'emmena dans une petite ruelle non loin de là. Il s'agenouilla pour lui faire face : « Ne parle plus jamais de moi tu entends ? » siffla-t-il, les dents serrées. La peur se lisait sur le visage de l'enfant qui tentait de réprimer un sanglot. « C'est compris ? » insista l'adulte en cherchant à capter le regard du petit, qui lui, faisait tout pour l'éviter. La petite tête, coincée dans sa cagoule, acquiesça. Soudain, le garçonnet soutint son regard sans vaciller : « Pourquoi t'es triste ? ». Cette question eut l'effet d'un uppercut, si bien que l'adulte manqua de tomber à la renverse. « Je ne suis pas triste » répondit l'homme rapidement. « Alors pourquoi tu pleures ? » s'étonna l'enfant. Le monsieur porta ses mains à ses joues mais ne sentit aucune larme couler, ses yeux n'étaient même pas embués. « Non, pas là » dit

le petit homme en pointant les yeux de l'adulte « Là ! » lança-t-il en baissant son doigt pour montrer le cœur. Le monsieur se tut puis grommela : « Tu dis n'importe quoi ! Et puis où est ta maman ? Ton papa ? ». Il se moquait bien des réponses mais visiblement, il ne voulait pas continuer cette discussion. « C'est quoi maman et papa ? » interrogea le garçon qui semblait ne pas connaitre ces mots.

Très bonne question. Comment lui expliquer cela ? Surtout qu'il n'avait pas d'idée arrêtée sur ce sujet. Il avait compris le concept, mais de quelle manière pouvait-il expliquer les liens qui unissent les être humains alors qu'il n'en avait jamais tissés ? « Une maman, c'est la femme qui te donne la vie et qui s'occupe de toi avec amour » expliqua le grand monsieur maladroitement. L'enfant haussa les épaules. « Un papa, c'est celui qui te donne la vie, mais différemment ! Il s'occupe de toi, te protège quand ça ne va pas » reprit l'adulte. « Oh ! » répondit simplement le garçonnet. Il regardait ses chaussures, essayant vainement de comprendre ce qu'il venait d'entendre : « Je ne crois pas avoir de ça monsieur ! C'est grave ? » s'apeura-t-il. Le monsieur regarda au loin puis expliqua : « Non, ce n'est pas grave, regarde-moi, je n'en ai pas non plus et je me porte très bien ». « C'est pour ça que tu es triste ? » risqua l'enfant. Le silence fut sa seule réponse.

Pendant qu'ils parlaient, l'homme vit filer une lumière bleue bien familière à la sortie de la ruelle. Le travail l'appelait, enfin un peu de normalité dans sa vie qui venait d'être trop chamboulée à son goût. Il partit à la poursuite du condamné mais fut stoppé dans sa course par les sanglots de l'enfant qu'il avait laissé derrière lui : « Pars pas Monsieur Triste ! » hurla-t-il. L'homme revint sur ses pas, à sa grande surprise, pour parler calmement au petit pour

Sommaire

Sommaire

le rassurer : « Attends moi ici, je reviens vite ». Ces mots firent sourire l'enfant qui se tenait droit sans bouger, tel un soldat modèle réduit. Il était tout heureux de savoir que Monsieur Triste reviendrait le chercher. Mais ce dernier planifiait le contraire. Il espérait que l'enfant parte le plus loin possible à force d'attendre dans le froid. Il allait prendre tout son temps pour que le garçon se sente abandonné et finisse par aller embêter quelqu'un d'autre. L'adulte n'avait pas encore tourné le dos à l'enfant qu'il le considérait déjà comme affaire classée. Il ne voulait plus entendre parler de lui, un point c'est tout.

Monsieur Triste partit en courant pour ne pas se laisser distancer par la cible qui n'avait plus qu'une heure maximum à vivre. Lorsqu'il la rejoint quelques rues plus loin, le chronomètre affichait 50 minutes et 32 secondes. Le rituel pouvait commencer. Il appréciait de vivre les derniers instants de sa future victime. Il aimait observer les humains dans leur vie quotidienne alors qu'ils ignoraient que la mort pouvait accomplir son œuvre à chaque instant. En deux ans, tout ce qu'il avait compris de l'Homme était issu de cette heure passée avec ses différentes cibles. En un sens, il devenait proche de la personne, mais pour une durée déterminée. C'était le fait que ces rencontres soient brèves et intenses qui le faisait frissonner durant cette traque anthume. A bien y regarder, il avait été intime avec les dizaines de personnes qu'il avait accompagnées jusqu'à la note finale, la fin de la partition ; il était la dernière mesure, celle suivie d'un silence éternel. Courtes, sans engagement, et par-dessus tout silencieuses : ces relations étaient parfaites pour ce faucheur d'âmes misanthrope.

Le compte à rebours funeste indiquait seize minutes et douze secondes lorsque le condamné se retourna pour

faire face à Monsieur Triste. Ils se trouvaient dans une impasse bordée par des immeubles sales et délabrés. Etait-il démasqué ? Non, aucune réaction ne se lisait sur le visage du grand jeune homme aux épaules carrées qui regardait dans sa direction. « Juste une sensation » pensa Monsieur Triste. Celle d'être suivi par quelqu'un, impression légitime puisque véridique. Puis, le doute vint taquiner ses pensées : était-il toujours invisible ? Un petit garçon l'avait percé à jour plus tôt dans la journée. S'était-il fait repérer ? Il est vrai qu'il n'avait pas arrêté de penser à ce sale gamin énervant durant cette demi-heure de filature. Le garçon avait-il hanté son esprit au point qu'il en oublie d'être discret ? La peur commençait à faire son apparition, elle voulait absolument s'incruster dans son introspection. Elle devenait de plus en plus imposante, si bien que lorsque la future victime fit un pas dans sa direction, Monsieur Triste eut un brusque mouvement de recul qui le fit percuter une énorme poubelle sur sa gauche. Surpris et effrayé, le jeune homme prit la fuite mais le chemin était sans issue, Monsieur Triste allait pouvoir finir son travail tranquillement. Le chronomètre indiquait quatorze minutes.

Mais la cible parvient à atteindre un escalier de secours serpentant entre les étages du bâtiment. Monsieur Triste ne doute pas de sa condition physique, lui aussi est puissant grâce aux exercices de musculation qu'il s'impose drastiquement chaque jour. Il attrape sans grande difficulté le premier barreau de l'escalier puis se hisse à la seule force des bras pour atteindre le deuxième. Il gravit les étages un à un, se rapproche de plus en plus du jeune homme effrayé.

Sommaire

Sommaire

Pourquoi passer au présent dans ce paragraphe ? Effet voulu ou pas : il casse le fil du récit Monsieur Triste arrive finalement sur le toit de l'immeuble. Il aperçoit sa victime penchée au-dessus du vide sur l'autre versant du bâtiment. Sept minutes. La mort s'approche silencieusement. Six minutes. Elle sort son couteau tandis qu'elle couvre la distance. Cinq minutes. Son bras se tend, fend l'air en un éclair. L'image de l'enfant apparait devant ses yeux et lui fait rater son coup. Quatre minutes. Le jeune homme est agenouillé et pleure. Il supplie, dit qu'il va se racheter. Trois minutes. Monsieur Triste s'en fiche. Deux minutes. Animée par le désespoir, la cible frappe dans le vide et parvient à percuter le flanc de son adversaire qui chancèle. Il ramasse une brique et, à tâtons, arrive à deviner le corps de Monsieur Triste. Sa main effleure son visage, le jeune homme assène un coup violent sur la mâchoire du pourfendeur invisible. Une minute. Monsieur Triste se dégage tant bien que mal, la bouche en sang. Il retient sa respiration pour ne pas faire de bruit. Le jeune homme est dérouté, il gesticule au hasard en donnant des coups de brique sans jamais faire mouche. Cinq secondes. Monsieur Triste prend une profonde inspiration et se jette sur sa cible pour lui planter sa lame en pleine poitrine, sèchement, sans un mot. Le travail est accompli.

Monsieur Triste boitait, il souffrait. Pire encore : il saignait ! Il pouvait donc mourir. Tout s'embrouillait dans sa tête, il ne se sentait plus aussi libre et invincible qu'avant. Tout ceci était la faute de ce gamin plein de morve. Il allait se faire un plaisir de lui briser ses espoirs en lui disant qu'il l'abandonnait. Il n'aurait sans doute même pas à le

faire puisque le garçon n'était, espérait-il, pas assez idiot pour être resté dans la petite ruelle.

Le cœur du grand monsieur se serra lorsqu'il vit le petit corps du garçon gisant par terre dans la ruelle. Sa colère s'envola et il se précipita pour prendre l'enfant dans ses bras. Il respirait encore, mais avec difficulté. Son frêle métabolisme n'avait pas supporté la froideur mordante de la nuit tombée. Il le transporta dans son hangar aménagé trois pâtés de maisons plus loin. La décoration était austère (une TV, un canapé, un ordinateur et un lit) mais il y faisait chaud. Il l'enroula dans des couvertures puis patienta. Il avait oublié la douleur de son altercation mais celle-ci, vexée, vint douloureusement lui rappeler son existence. Il souffrait et était fatigué. Il ne put s'empêcher de s'endormir.

Le lendemain, l'enfant n'était toujours pas réveillé et semblait s'affaiblir d'heure en heure. Il devait le nourrir, le laver, faire quelque chose, n'importe quoi pourvu qu'il aille mieux. Il veilla sur lui à longueur de journée. Deux semaines passèrent.

Durant cette quinzaine, Monsieur Triste était sorti de son antre uniquement pour s'approvisionner en nourriture saine et en médicaments. Il ne se préoccupait plus de son travail, il ne se souciait que de la survie de ce petit bonhomme. Mais un jour, une pensée lui vint à l'esprit : et s'il devait respecter un quota ? Deux semaines de vacances étaient sans doute mal vues et il craignait une visite de l'homme en blanc. Crainte renforcée par le fait que maintenant, il savait qu'il pouvait mourir.

La tension était difficile à supporter. Il ne pouvait pas laisser filer une autre semaine sans s'occuper d'une seule âme. D'un autre coté, il ne voulait pas que le petit se retrouve seul, entouré par des chauffages à gaz récupérés

Sommaire

Sommaire

ici et là. Le temps n'était plus aux questions, il devait agir et vite. Tant pis pour le gamin, il était resté deux semaines sans se réveiller, il pouvait bien dormir un jour de plus. L'adulte prit sa veste et se dirigea vers l'unique porte du hangar. Au moment où sa main effleurait la poignée, l'enfant émit une quinte de toux en bougeant. Il se réveillait. Au diable le travail à accomplir, il retournait au chevet du gamin. Et puis de toute façon, il n'avait rien demandé à la base. Si le vieillard bizarre venait pousser sa gueulante, il lui dirait poliment d'aller se faire voir.

En se retournant, Monsieur Triste refusait d'accepter ce qu'il voyait. Ces petits chiffres bleus diaboliques et impénétrables ne pouvaient pas être perchés au-dessus de la tête de l'enfant, non, c'était un cauchemar et il allait se réveiller. « Allez réveille-toi ! C'est pas l'heure de dormir » hurla l'homme en se balançant des gifles. Il tomba à genoux et regarda ses mains. Combien de victimes avait-il poignardées ? Une de plus ne ferait pas la différence, mais en l'occurrence, c'était celle de trop. La réalité, cruelle, était insoutenable. Son seul souhait était de se trouver loin de ce maudit hangar, loin des hommes, loin de tout.

L'enfant gesticulait péniblement sous les épaisses couvertures. Il n'ouvrait toujours pas les yeux, il devait être dans ce pénible état qui nous plonge entre le songe et le monde crédible. Les minutes passaient, prenant leur temps, savourant chaque instant précédant le moment où la vie devenait trépas. Monsieur Triste était désemparé, il rejetait en bloc l'idée de devoir planter cette affreuse lame dans le petit cœur de sa nouvelle cible, mais d'un autre coté, il lui assurait une mort plus que douloureuse s'il ne prenait pas les choses en main. Cruel dilemme qui se présentait devant ce grand monsieur qui n'avait pas

encore fêté ses trois ans. Il rit doucement en pensant que le gamin était plus vieux que lui. Plus vieux et pourtant pur et innocent. Comment la vie pouvait-elle être arrachée à un garçon qui n'avait encore rien vécu ?

Idem : present

Tandis que les minutes passent, Monsieur Triste tente en vain de trouver une solution. Le problème est qu'il en arrive toujours au même constat : abréger les souffrances du petit ou le laisser vivre jusqu'à la dernière seconde avant qu'une mort violente ne l'emporte. Plus il réfléchit, plus le temps s'écoule : il ne reste déjà plus que quinze minutes. C'est décidé, l'adulte préfère achever l'enfant tout de suite, il n'attendra pas la dernière seconde comme à son habitude. Monsieur Triste sort fébrilement le couteau de son étui et le pose sur la frêle poitrine du gamin. « Allez, fais-le, cette mort est préférable, il ne sentira rien » se dit l'homme pour s'encourager. Mais sa main n'est pas sûre. Il ne veut pas commettre le geste fatal, il tremble, il hésite. Alors qu'il serre plus fermement la garde de son arme pour enfin passer à l'action, la petite main de l'enfant vient toucher la sienne. « Tu veux être mon papa ? » murmure le petit d'une voix presque inaudible. Les doigts de Monsieur Triste s'écartent tout seul, l'arme tombe sur le lit. L'adulte reste silencieux et sent un goût salé lui chatouiller le palais lorsqu'il lèche une larme sur le coin de ses lèvres. Il ne peut pas achever cet enfant, cela reviendrait à souiller son propre cœur pour l'éternité. Il pousse un grand cri libérateur qui résonne dans le hangar puis prend le petit dans ses bras pour s'enfuir le plus loin possible. Il prend également son arme qu'il range dans son étui, sachant pertinemment qu'il devra l'utiliser.

Sommaire

Sommaire

À peine l'adulte fait-il deux pas que l'unique porte de sortie du bâtiment vole en éclats et laisse s'engouffrer des énormes flammes qui se propagent à une vitesse effrayante. Monsieur Triste est soufflé par la puissance de la déflagration et s'écroule lourdement au sol, sa colonne vertébrale encaissant les dégâts pour protéger l'enfant qu'il tient résolument dans ses bras. D'où venait cette explosion ? La réponse se tient à l'entrée, les mains dans les poches, affichant ce sourire toujours aussi malsain. Le vieillard en costume blanc se déplace calmement, il ne semble pas souffrir de la chaleur, pire encore, les flammes viennent se lover amoureusement autour de lui. Tandis que le chronomètre du petit affiche dix minutes, Monsieur Triste comprend à qui il a affaire.

« Non ! Vous n'avez pas le droit ! » s'écrie Monsieur Triste. « Tous les humains, y compris les enfants, me sont destinés » dit le vieux, « il me suffit juste de récupérer leurs âmes avant la fin du chronomètre ». « Prenez la mienne à la place » supplie Monsieur Triste. « Mort tu ne me sers à rien, et l'enfant, s'il vit, t'empêchera de faire ton travail, c'est pour ça que je suis venu » reprend le vieux. L'adulte se rue sur son ennemi mais ce dernier fait preuve d'une rapidité et d'une souplesse inhumaine : il lui plante la lame dans le bras gauche. Monsieur Triste serre les dents, l'instinct de survie lui permet de mettre sa douleur en sourdine. Il se retourne vers l'enfant allongé sur le sol, trop faible pour se tenir debout. Le chronomètre indique deux minutes. Il doit tenir bon. Il se retourne et assène un crochet du droit, le plus puissant qu'il ait en stock. Son poing vient s'écraser sur le visage de son adversaire qui ne bouge pas d'un millimètre. « Tu préfères qu'il meure dans la souffrance ? » demande le vieux. « Au moins il n'ira pas en enfer » réplique l'adulte. Le

vieillard, pour seule réponse, sectionne les nerfs et lacère les muscles des cuisses de Monsieur Triste qui s'écroule sur le sol. L'enfant qui assiste à la scène se lève péniblement et vient toucher le visage de son papa avec ses petites mains. L'adulte ne doit pas s'évanouir, il doit résister. Il rouvre les yeux pour voir le démon armer son bras afin d'en finir avec le gamin. Il reste 10 secondes. Le père protège son enfant avec son corps et sent le couteau s'enfoncer dans son dos. La douleur est insoutenable. Sa conscience s'échappe, il voit la dernière seconde du chronomètre s'écouler. Il a réussi.

Le toit du hangar s'écroule.

L'adulte reprend conscience. Il est entouré par des flammes qui agissent comme un bouclier contre les débris venant du toit : le diable avait réussi à les garder sous son emprise. Il voit aussi une série de zéros clignoter au-dessus de la tête du petit. « L'enfant est à moi, Tu ne l'auras pas ! » hurle le vieillard. Ensuite, il se tourne vers Monsieur Triste et dit : « Tu es content de toi ? L'Autre veut récupérer le petit maintenant ! ». Puis il reprend : « Je veux mes âmes ! L'Autre en récupère bien assez comme ça, tant pis pour notre accord ! J'aurai ce gamin et toi tu continueras à travailler pour moi pour toujours ! » Le démon nargue Monsieur Triste qui a du mal à se mouvoir. Ce dernier veut protéger l'enfant jusqu'au bout. Le diable s'approche de sa cible qui se tient debout devant lui, déboussolée. « Tu vas avoir droit à une mort sans douleur mon petit, mais ton âme ira avec moi en enfer ! A moins que tu ne préfères mourir violemment et rejoindre l'Autre ? » siffle haineusement le démon en riant car il sait pertinemment que le garçonnet ne comprend rien à la situation.

Sommaire

Sommaire

Monsieur Triste en a assez entendu. Il se lève, animé par l'amour qu'il éprouve pour le petit qui sanglote, terrorisé par les flammes et l'état de son papa. Personne, que ce soit le vieillard ou l'Autre, ne lui arrachera cet enfant tant qu'il sera en vie. Il sort son couteau de son étui et le pointe vers son ennemi. « Laisse-moi le faire » dit Monsieur Triste. Le démon semble surpris mais finit par hocher la tête pour lui faire part de son accord. L'adulte se retourne vers le petit en larmes. Il le serre dans ses bras : jamais il n'aurait pu penser qu'une étreinte soit si agréable et réconfortante. « Je veillerai sur toi quoi qu'il arrive » murmure l'adulte. Le gamin s'agrippe à son cou : « Meurs pas Mons... euh papa ! » lui répond-il tristement. Le père caresse une dernière fois les cheveux de son protégé. « Pourquoi t'es triste ? » demande-t-il au garçon en souriant. « Ze suis pas triste ! » clame l'enfant en pleurant de plus belle. Il s'essuie maladroitement ses larmes et ajoute : « Regarde, ze pleure pas ! » Sur ce, il cramponne la jambe de son papa en lui laissant de la morve sur le genou. « Tout se passera bien », dit l'adulte pour le rassurer, puis, il ajoute d'une voix forte : « Si l'Autre m'entend, quitte à finir en enfer, j'échange mon âme contre celle du petit ! » Une puissante lumière illumine le hangar. Un rictus horrible vient déformer le visage du vieillard qui hurle de colère et se précipite pour achever l'enfant. Mais il est ébloui et ne distingue qu'une ombre indécise devant lui. C'est l'adulte, à genoux, qu'il poignarde frénétiquement. Monsieur Triste meurt violemment, faisant face au diable fou de rage qui vient de tout perdre. Avant de partir, il jette un dernier coup d'œil vers son fils et sourit en voyant que le chronomètre a disparu.

FIN

Appel à Textes

Numéro 9 — Histoires à faire peur 2

« Vous aimez faire peur dans vos écrits ?

Alors, ne vous en privez pas et faites-nous frémir à nouveau !

Horreur, épouvante, histoires de fantômes ou de Grands Anciens, récits capables de nous donner la chair de poule, de nous coller une peur bleue, voire de tous les diables, ou de nous faire murmurer des prières d'une voix blanche... Laissez votre plume nous guider sur les chemins de l'Indicible ! »

Clôture de l'AT : 05 décembre 2014

Numéro 10 — Voyage au cœur des Mythes

« La Toison d'Or, la Guerre de Troie, le Déluge, les dieux de l'Olympe, le Ragnarök, les cités d'or de l'Eldorado, la Terre creuse, la Pierre Philosophale, l'Atlantide, le Roi Arthur... Emportez-nous sur les terres de légende, revisitez les mythes et faites-nous rêver ! »

Clôture de l'AT : 05 février 2015

Renseignements complémentaires :
http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/2014/06/revue-sfff-nouveau-monde-n9-et-10.html

2014. 8. 29

Sommaire

Conte rendu

Mémoire DuTemps

https://www.facebook.com/memoire.dutemps.7

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Cette nouvelle a obtenu le troisième prix au concours « L'Iroli : quel animal ! » en mai 2011 avec le titre « Odile et le loup » et a donc été éditée dans le recueil des éditions L'Iroli.

Elle a également été publiée sous le titre « le dernier loup » dans Enchantement 3 en décembre 2013.

Sommaire

Ma chère, je l'ai vu…

Ce loup, je l'ai rencontré dans mon autre vie. Son regard m'a fascinée comme tu m'en avais avertie. Mais pourquoi ne pas m'avoir précisé qu'il goûtait les jeunes femmes habillées de rouge ? Je l'étais heureusement, ainsi je ne l'ai pas froissé. Alors que je me rendais chez ma mère-grand, il m'affirma qu'il y parviendrait avant moi.

— Mais vous ne savez même pas où elle habite !

— Le loup sait tout et il a emporté son GPS.

Je pris le chemin des Épinglettes. Hélas, une famille de hérissons somnolait au milieu de la voie et je fus contrainte au détour des Aiguillettes. Dans une clairière, un troupeau de brebis broutait ; je dus sauter par-dessus chacune. Ensuite il me fallut patienter derrière une classe d'adolescentes du collège Chaperon Rouge qui n'avançait guère, chaque élève s'écartant à tour de rôle du sentier.

Je croisai aussi un garde-chasse armé qui accompagnait quelques chétifs muscardins, loirs et lérots partant en courses au sortir de l'hibernation.

J'arrivai enfin et frappai à la porte de la maisonnette. J'entendis un grognement en retour : « Tire la bobinette et la chevillette cherra. »

« Oh ! là là ! Mémé vieillit de plus en plus dans son Alzheimer ! » pensai-je. Je tirai la chevillette et la bobinette de fonte chut sur mes orteils.

« Aïe ! » J'entrai en boitillant et découvris la pièce tachée de sang du sol au plafond. Le cadavre déchiqueté de mon aïeule gisait près du lit. Dans un coin, le loup était assis, prostré. Je m'approchai prudemment : il sanglotait. Je demandai alors dans un murmure :

— Pourquoi pleurez-vous, Monsieur le Loup ?

— Je suis en deuil.

— Moi aussi ! Vous venez de dévorer ma grand-mère, m'offusquai-je.

— Non, je ne l'ai pas mangée, je ne consomme plus de viande.

— En tout cas, vous l'avez égorgée.

— Oui.

— Pourquoi tuer une vieille dame ?

— Je l'aurais jugulée depuis longtemps déjà, mais elle était trop jeune et en bonne santé ; je n'en avais pas le droit.

— Vous l'avez maintenant ? Et pourquoi donc ?

Sommaire

Sommaire

— Un prédateur avisé se porte garant des espèces dont il se nourrit. Il se doit de les chaperonner et ne s'attaque pas à une proie valide apte à engendrer.

— L'homme est un gibier pour votre race ?

— Jamais, vous êtes bien trop malsains.

— Mais alors… Mamie… Que vous avait-elle fait ?

— Tout, mademoiselle, tout ce qu'on peut infliger de pire à un loup.

Je pris une grande inspiration et, lui caressant la tête, je dis d'une voix admirative :

— Que vous avez de grandes oreilles !

— Et vous, débouchez les vôtres, vous ne m'écoutez guère. Elle a assassiné ma louve.

— Je ne vous crois pas, elle ne nuisait à personne.

— À son âge, non, bien sûr. Mais quand elle était bergère.

— Si vous vous repaissiez de ses moutons, elle a eu raison.

— Un de temps en temps. C'était notre dû, nous protégions son troupeau des chiens errants.

— Que vous avez de grands yeux ! m'émerveillai-je en écarquillant les miens.

— Je les fermerai bientôt, je suis très vieux et malade.

— Crevez donc, sale bête.

Il me jeta un regard acerbe et continua :

— Elle a massacré aussi tous mes enfants.

— Qui croquaient ses agneaux noirs…

— Non, mes fils parce qu'ils engrossaient ses chiennes.

— … Ou dégustaient ses blanches agnelles ?

— Non, mes filles parce qu'elles égorgillaient leurs chiots.

— Normal !

D'un geste ferme, je saisis sa patte et l'estimai dans un sourire :

— Que vous avez de grandes griffes !

— C'est pour mieux inhumer ma meute.

— Gardez-en pour vos funérailles… Que vous n'avez plus de dents, vieux loup ! ironisai-je.

— La dernière est restée dans le cou de votre grand-mère. Mais que vous avez de grandes mains ! s'inquiéta-t-il.

— C'est pour mieux t'étrangler, vieille carne !

Ce ne fut pas bien long, il était à bout. Peut-être était-ce le dernier loup ?

Ton amie, Odile.

Sommaire

Sommaire

Boomerang

Françoise Grenier Droesch

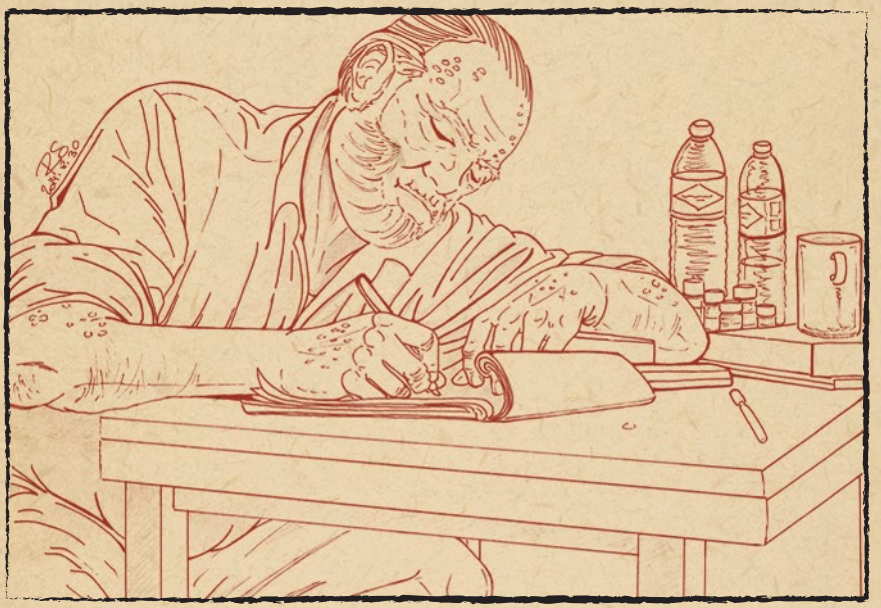
http://francoisegrenierdroesch.over-blog.com/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



Je dois vous raconter ce qui s'est passé il y a de cela quelques années. Je vous écris pendant une brève accalmie. En effet, je souffre de plusieurs maux dont l'arthrose qui m'empêche de dormir. Elle n'est pas la seule cause de mes insomnies. Pour l'instant, mes douleurs et mes problèmes restent supportables lorsque j'ingurgite mes nombreux médicaments. Grâce à eux, mes doigts se dénouent et je peux écrire mes souvenirs d'un temps ancien qui s'éternise. Si vous n'aimez pas les histoires sordides, passez votre chemin.

On peut dire que je porte ma croix, et ce n'est pas près de s'arrêter. Toute cette descente aux enfers à cause d'une banale soirée d'Halloween. Ou bien est-ce autre chose qui m'a mis dans cette sale situation ? À vous de juger. Et de me juger. Je me demande encore si je n'ai pas perdu toute ma raison. Comment ne pas imaginer divaguer lorsque du jour au lendemain, vous vous réveillez

dans la peau de quelqu'un d'autre ? C'est ce que nous avons subi, moi et mes meilleurs copains, et ça, c'est dingue. Venons-en aux faits.

Je me revois, gamin de 11 ans. Comme j'adorais les farces, je ne loupais jamais une occasion de remplir ma boîte à goûter de vers de terre, cafards ou araignées et de vider son contenu dans les vêtements des filles. Elles hurlaient de dégoût, et mes potes se marraient comme des phoques ! Ça a empiré quand le nouveau est arrivé. Bob.

Un jour, il s'en était pris à un gamin plus petit que nous qui jouait avec son vélo. Bob le voulait, mais l'autre refusait de lui prêter. Alors, il lui a pris de force en lui donnant des coups de pieds dans les jambes. Ça me dérangeait quand même qu'il s'acharne à ce point. Lorsque la mère du petiot a voulu intervenir, Bob lui a rigolé au nez et est quand même reparti avec le cycle. Je lui en ai voulu, sur ce coup-là. Faire ça à un bleu.

J'avais du mal à accepter ses nouvelles lubies, comme celle de menacer les gens avec ce qu'il trouvait : bâtons, barres de fer, outils. Nous, on suivait notre chef sans se poser de questions. Je crois qu'il aimait voir les victimes de ses sales blagues se liquéfier devant lui. Qu'ils aient peur, voilà ce qui le réjouissait.

Un jour, il avait décidé de s'en prendre à une fille de la classe. Bien sûr, on a suivi. On l'a poursuivie jusque chez elle. Je me souviens de tous les détails : la grille qu'elle a poussée violemment, et le chien qui aboyait derrière. Un bouledogue moche comme tout. Il me faisait peur, le cabot. Mais Bob, lui s'est approché. Il a sorti des cailloux de la poche de son blouson. Des silex bien tranchants qu'il nous a distribués. Les gars, on ne va pas se laisser faire par ce sale clébard ! Il a commencé à frapper sur le mu-

Sommaire

Sommaire

seau à travers les barreaux. Et nous on l'a imité. La voisine, une femme âgée nous a engueulés. Ça ne nous a pas arrêtés. Le chien saignait et couinait. Il a reculé au fond de la cour, la queue entre les pattes. Ça nous faisait rire. On était les plus forts.

Je crois qu'on admirait Bob pour son audace.

On aurait pu l'éviter, Bob. Mais non, ça nous amusait quand même. Quand il rencontrait une personne âgée qui avait des difficultés pour marcher, il faisait mine de vouloir l'aider. Il lui prenait le bras, et courait à côté, l'entraînant bien malgré elle. Pour finir, une fois sa victime à terre, il la regardait essayer de se relever toute seule. Puis, on se sauvait. J'avoue que c'est très bête et méchant !

Parfois, je riais moins. Surtout le soir où Bob a décidé de s'en prendre à ce pauvre type qui nous reluquait à la sortie de l'école. Une sorte de clochard. Tout le monde disait qu'il fallait s'en méfier. On l'a réveillé en lui lançant des pierres.

Il devait cuver son vin.

Revenons à l'essentiel.

En ce temps-là, j'aimais me déguiser. Maintenant, beaucoup moins. Le soir du 31 octobre, c'était l'occasion rêvée. Avec mes quatre copains, on s'était donné rendez-vous devant l'école. Un peu avant, je m'étais grimé en mort-vivant – j'avais eu beaucoup de mal à faire tenir les cicatrices en plastique –, mis des vêtements noirs et une cape rouge, et j'avais attrapé mon sac à dos, impatient de découvrir quel personnage monstrueux deviendraient Tom, David, Ethan et Bob.

Comme d'habitude, chacun avait repris le costume de l'année dernière, et je fus déçu par leurs accoutrements

de squelette, momie et vampire. Bob, qui nous rejoignait pour la première fois cette année, portait juste un masque de Scream.

J'habite une petite ville, dans un quartier plutôt récent, une zone pavillonnaire pour être exact, mais il y avait quelques maisons anciennes le long d'une voie de chemin de fer. On avait commencé notre tournée par les maisons connues les plus faciles, celles où l'on était sûr de récolter pas mal de friandises. Après avoir sonné toqué à la porte d'entrée, on annonçait bien fort « Des bonbons ou un sort ! » Dans le coin, rares étaient les personnes qui ne nous ouvraient pas, car notre expédition faisait partie des habitudes connues par tous. Nos sacs se remplissaient rapidement mais on se faisait un point d'honneur à attendre la fin de la tournée pour déguster enfin ces merveilles sucrées. Parfois, les négligents remplaçaient les bonbons par quelques euros. On procédait à un vrai partage à chaque fois.

D'habitude, on arrêtait notre collecte aux dernières maisons situées juste avant le terrain de sport, car ensuite il n'y avait plus que des parcelles en friche à vendre pour de nouvelles constructions. L'année dernière, on ne s'y serait pas aventurés. Les parents nous interdisaient d'aller plus loin. Cette année, on se sentait plus fort puisque l'on venait de rentrer au collège. Et puis Bob s'était joint à nous, le casse-cou qui nous faisait bien rire avec ses histoires, rire jaune parfois. Il nous racontait que pendant la nuit d'Halloween des monstres se matérialisaient et envahissaient les endroits les plus tranquilles. Ils étaient certainement à l'affût, là, en ce moment. On avait décidé de poursuivre plus en avant.

Sommaire

Sommaire

La nuit était tombée depuis un moment. On n'y voyait pas grand-chose.

Oui, Bob avait insisté pour que l'on poursuive au-delà de la zone interdite, et l'on s'était retrouvés à marcher dans un endroit déserté et sinistre, suivant la direction d'un pauvre réverbère solitaire. Il éclairait faiblement le trottoir, ou plutôt ce qui s'y apparentait. Les bas-côtés n'étaient pas stables, et j'avais failli me tordre la cheville dans un trou. Bientôt, une bâtisse se profila au fond d'une ruelle.

Le trajet pour atteindre cette forme supposée être une habitation m'a semblé interminable. Heureusement que sur sa façade une ampoule éclairait une partie du perron, sinon, elle était si lugubre qu'on aurait pu penser que personne n'y logeait. On avait longé un mur très haut, en mauvais état : des ronces s'étaient accrochées dans les nombreux interstices sombres. Et d'un coup, on s'est trouvés face à une porte. On s'était regardé furtivement. Tom-squelette tremblait à se broyer les os, David-momie sautillait sur place, Ethan-vampire m'aurait bouffé tout cru. On n'en menait pas large, surtout moi. Le masque de Scream ne s'est pas démonté. Il a tambouriné si fort que j'ai eu peur pour la porte. Elle paraissait si fragile et si vermoulue.

Un bonhomme maigre et vieux nous a ouvert. Sa peau était toute ridée, elle faisait des vagues sous son menton et son front. Je ne sais pas, encore maintenant, si c'était une apparition ou un être réel tellement son allure était surprenante. Ses yeux nous dardaient si intensément, que j'eus l'impression qu'il nous fouillait le cerveau. Il voulait qu'on entre. J'aurais préféré déguerpir vite, car il ne me plaisait pas le vieillard. Bob, le premier s'est dé-

cidé à pénétrer dans le couloir à l'odeur détestable d'encens. J'étais déjà entré dans une église, et j'éprouvais cette même ambiance pesante qui vous plombait comme si quelqu'un de puissant vous observait d'en haut. J'avais ici la même sensation.

Des cierges allumés étaient accrochés sur toute la longueur du corridor qui nous amenait dans une cuisine où trônait une table épaisse. Cette fois, ça sentait l'ail et l'oignon pourri. Aujourd'hui, j'ai un souvenir imparfait de cet homme que l'on suivait bêtement, sauf un détail net. Il boitait. Je garde aussi en mémoire les effluves des pièces de cette maison affreuse, ainsi que le souvenir de rats cloués sur des morceaux de bois, et de chats crucifiés, sanguinolents, miaulant leur dernier souffle, les yeux morts ou les orbites vides. La vision de leurs viscères à l'air ne m'a jamais quitté, et m'empêche encore chaque nuit de dormir. Je me persuade que j'ai dû rêver. Pourtant, l'exactitude des détails morbides ne peut venir que de ma seule imagination.

Dans les coulisses de ces scènes atroces, je devinais la silhouette d'un garçon. Une silhouette juvénile appliquée à provoquer le maximum de souffrance à ces innocents animaux. Celui qui nous recevait n'avait rien d'un jeune morveux.

Enfin, le vieillard nous a tendu un sac en plastique transparent rempli de bonbons à l'air appétissant. On l'a remercié et on a rapidement rebroussé chemin. Moi plus vite que les autres. Je tremblais qu'il ne nous retienne plus longtemps dans cette maison de l'horreur. Non, il nous a laissé filer sans problème.

On a couru jusqu'au boulevard. Ce n'est qu'à l'entrée de notre quartier qu'on s'est arrêté. On s'est regardé et

Sommaire

Sommaire

on a rigolé. C'était nerveux. Pour décompresser, on a sorti toutes les friandises amassées. J'en ai fait cinq tas à peu près égaux.

On s'est jeté dessus, et on a commencé à les engloutir, commençant d'abord par celles du type, car leurs couleurs acidulées et leurs formes rigolotes nous faisaient de l'œil. Je jure qu'elles nous attiraient. On en a quand même laissé pour les jours suivants.

On s'est quitté et chacun d'entre nous est rentré chez lui. Maman m'a rouspété parce qu'il était tard, que le repas était servi depuis une heure et qu'elle devait donc le réchauffer aux micro-ondes. Comme je n'avais plus faim et que je ne me sentais pas bien, un début de nausée qui n'allait plus me lâcher, j'ai prétexté que je préférais monter me coucher. Elle n'a pas insisté. J'ai dormi tout habillé.

Vraiment, la flemme de me laver ou de me mettre en pyjama. Je me suis littéralement écroulé sur mon lit. La tête me tournait .La nuit a été agitée et épuisante. Hantée par ce gosse qui m'était apparu dans la maison du vioc. Ce petit malingre visait un oiseau au lance-pierre. Puis il l'a ramassé par terre, a attrapé sa petite tête dans le creux de sa main, et d'un coup sec, l'a détachée de son corps. Le sang pissait entre ses doigts.

Un sourire mauvais s'afficha sur ses lèvres. Le corps du pigeon, tombé à terre, continuait de gigoter. Le garçon le piétina avec un plaisir sadique. Non, stop, je ne veux pas voir la suite !

À mon réveil, j'ai essayé de m'assoir sur le bord du lit, mais mon corps a refusé de m'obéir. Il m'a fallu du temps pour comprendre que je n'y arriverais jamais en m'y prenant comme d'habitude. Je devais décomposer

tous mes gestes. Me rouler le plus près possible du bord, m'accouder, puis me hisser tout en tournant mes jambes du bon côté jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Enfin, je pouvais me lever, puisant dans mes pauvres forces pour me soulever. Mon dos me lançait. Jamais, je n'avais éprouvé de telles douleurs.

Je n'avais pas fermé mon store avant de me coucher, et la lumière du jour inondait la chambre. C'est là que ma vie a basculé dans l'horreur. J'ai vu mes doigts noueux, déformés, qui me piquaient atrocement. Je dois faire un cauchemar, je vais me pincer et retrouver l'aspect de mes mains. Voilà ce que je pensais, mais j'ai eu beau pincer ma peau flasque, rien n'y a fait. Je me suis traîné jusqu'à la salle de bain, prenant appui contre les murs et je me suis aspergé d'eau froide. J'ai aperçu vaguement mon reflet dans le miroir de l'armoire. Je voyais flou. Une envie d'uriner m'a pris de court. Je n'ai pu contenir le liquide chaud qui s'est écoulé le long de mes cuisses et s'est répandu en une flaque nauséabonde. Je l'ai sentie imbiber mes chaussettes. Elles ont morflé. J'ai attendu là, prostré, que quelqu'un vienne me secourir… ou me réveiller. Maman est montée. En me voyant, elle a eu un mouvement de recul.

Son visage reflétait l'effroi.

— Maman, je dois être très malade. Appelle le médecin ! Ma voix n'avait pas changé, ni ma taille puisque je portais toujours les vêtements de la veille.

— Je ne sais pas, mais je vais te changer. Ma mère a prononcé ces mots d'une voix paniquée que je ne lui connaissais pas et elle est repartie en me jetant des regards affolés.

Sommaire

Sommaire

Ce que j'avais, je l'ai su plus tard. Le médecin a diagnostiqué un vieillissement prématuré. Par la suite, j'ai fait des examens de toutes sortes, et aujourd'hui encore le mystère reste entier. Aucune explication plausible n'a été trouvée concernant les causes exactes de cette sorte de Progéria.

J'ai revu mes copains lors d'un goûter d'anniversaire organisé par ma mère. Eh oui, je devais fêter mes 12 ans ! C'était d'un ridicule, mais elle a tellement insisté que j'ai cédé ! Le choc lorsque Tom a franchi la porte d'entrée ! Puis Ethan, David et Bob : ridés, impotents et séniles. Nous étions tous de vieux croulants. Tous, sans exception !

On aborda la question des bonbons, seule piste possible à notre malheur. Ils ont décrit les mêmes symptômes que les miens lorsqu'ils se sont endormis puis éveillés dans un corps détraqué.

Chacun y allait de son couplet.

Bob en avait donné à son frère et sa sœur en rentrant ce soir-là. Il les a vus en avaler plusieurs dizaines. Ils n'ont pas vieilli, eux.

Par contre, Ethan, qui adore fouiller sur le web avait lu plusieurs articles concernant des cas identiques au nôtre. Ce vieillissement étrange s'était abattu sur d'autres jeunes ayant consommé des bonbons d'Halloween. Cela avait entraîné la fermeture des établissements scolaires des départements concernés.

Des recherches sur les friandises suspectes avaient été effectuées par quelques laboratoires. Elles étaient composées de sucres, d'arômes chimiques et d'une substance inconnue. Après des semaines de vaines tentatives, les scientifiques avaient abandonné. Ils ne trouvaient pas

comment ce mélange sucré pouvait accélérer le vieillissement des cellules humaines. Ça C'en était resté là.

Après quelques minutes de silence glacial, Tom brisa cette fausse tranquillité pour nous révéler ce qu'il avait ressenti dans la mystérieuse maison du vieux donneur de bonbons maudits. Lui aussi s'était senti mal. Il nous raconta qu'il avait failli étouffer tellement l'air était irrespirable. Il avait vu des ombres s'agiter dans une étrange danse sépulcrale. Ballet de squelettes d'animaux démembrés. Le récit de Tom suscita la confession de mes autres amis. Ethan avait entendu des coups martelés derrière les murs. Ce son résonnait dans son crâne. Il aurait voulu que cela s'arrête, mais ça a continué encore et encore, de plus en plus fort jusqu'à ce qu'un violent sifflement lui traverse la tête. Au même moment, David avait cru que ses propres os allaient se briser sous l'effet d'une pression démentielle qui l'avait forcé à s'abaisser sur le sol poisseux.

Même Bob avoua avoir perdu les pédales lorsqu'un molosse, la boîte crânienne défoncée, lui avait foncé dans les jambes. Il s'était rattrapé à la table et s'était écorché les mains sur des planches de clous d'où pendaient des morceaux de chairs visqueuses.

Je leur racontai ce que j'avais vu, les sanglantes tortures, et leur donnai mon impression que c'était un être démoniaque de notre âge qui les accomplissait.

Enfin l'âge qu'on avait lors de notre virée. En y repensant, il s'agissait du parfait reflet de notre monstruosité.

Après ces confidences, on se fixa d'un air soupçonneux. Est-ce qu'on ne cherchait pas à se rendre intéressant ? Au fond, j'étais rassuré de savoir qu'ils avaient eux aussi

Sommaire

Sommaire

senti que ça ne tournait pas rond dans l'antre du vieux. En même temps, notre aspect repoussant ne pouvait être que la conséquence de notre infamie.

J'en conclus que l'on méritait notre sort : vivre dans cette enveloppe abjecte.

Être enfermés pour l'éternité dans ce corps raide, aussi sûrement que des morts enterrés sous une pierre tombale tout en étant parfaitement conscients de notre condition. Un vrai supplice ! Tout le monde devait penser ça, car le silence devint insupportable.

Maman amena le gâteau, un sourire forcé sur le visage. Elle me présenta, larmes aux yeux, le moelleux au chocolat sur lequel trônaient une plaque marquée

« Joyeux anniversaire » et douze bougies colorées. Avec beaucoup de mal, je les soufflai toutes. D'habitude, j'aurais pensé à un vœu. Mais lequel ? Redevenir enfant ? Inutile. Je sais que l'innocence m'a quitté pour toujours. Personne ne chanta pour mes douze printemps et les nombreux hivers restant à vivre.

Heureusement. Je ne l'aurais pas supporté. Leurs voix chevrotantes et éraillées auraient anéanti le peu de raison qu'il me restait.

Les parts coupées, on commença à avaler de petits morceaux sans entrain. David ne s'en sortait pas avec son dentier. Ses dents étaient toutes tombées. J'ai encore les miennes mais en piteux état. Nos conversations se focalisaient sur nos problèmes de santé. C'était devenu notre préoccupation première. On ne pouvait plus se déplacer normalement. Tom avait une atrophie musculaire stationnaire, Ethan, du diabète et il souffrait mille morts rien qu'en montant un escalier. Bob en voulait à la Terre en-

tière depuis qu'il avait perdu ses cheveux et sa souplesse légendaire. Impossible pour lui de se séparer de sa canne. Tandis qu'ils se lamentaient tous, je les maudissais. Ils représentaient tout ce que je haïssais le plus, notre déchéance physique irréversible surtout, car je sais maintenant que jamais plus je ne retrouverai ma jeunesse.

Il devait y avoir une raison à mon malheur et au leur. N'y tenant plus, je rouvris une brèche dans nos souvenirs :

— Si on lance une volée de pierres à la tête d'un type, ça doit bien exploser là-dedans, et je montrai du doigt le haut de mon crâne, n'est-ce pas Ethan ?

— Heu… oui, tu as raison. Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que ce que tu as subi chez le vieux me fait penser à…

J'hésitais à approfondir, ne voulant pas réveiller des souvenirs trop douloureux

— Continue, vas-y, tu insinues quoi ? grimaça Tom.

— Il y a aussi que tu manquais d'air… comme quelqu'un en train d'agoniser…

— Tu veux dire que si j'ai suffoqué c'est… commença Tom qui laissa sa phrase en suspens.

— Et David que l'on oblige à toucher terre, et le sang partout ! continuai-je.

— Crache le morceau à la fin ! s'énerva Bob.

— Oui, je veux dire qu'on n'a pas hésité à massacrer un pauvre clodo en lui balançant des pierres. Je le revois baignant dans une mare de sang. C'est à nous de souffrir maintenant…

Sommaire

Sommaire

— Tais-toi ! hurla Bob, hystérique en tapant de grands coups sur le bord de la table. Si ça se trouve, c'était un pédophile. On a eu raison !

— Tu veux dire, Franck qu'on est vieux à cause de cette histoire ? reprit Ethan.

— Je n'en sais rien, mais c'est possible…

—Ils boitaient tous les deux. Je veux dire… le clodo et… le vieux, pas vrai ?

annonça David d'une voix blanche.

— Franck, tu as vu défiler des bestioles dans un sale état. Pourquoi ces visions atroces, alors ? interrogea Tom— On en a martyrisé pas mal. Elles sont venues me hanter pour que je n'oublie jamais. Ces actes qui nous plaisaient tant vont devenir notre pire cauchemar. Je grattai un peu trop profondément mais me sentit délivré d'un gros poids.

— Moi je dis que ce ne serait pas arrivé si tu n'avais pas été là à nous commander, précisa Tom en s'adressant à Bob.

— Quoi ? Tu m'accuses, chiure de mouche ? Bob s'était relevé et menaçait Tom qui se ratatinait au fond de son siège. Il flottait dans son pull gris souris. Ses dents s'entrechoquèrent lorsqu'il reçut un coup sur le crâne.

— Ça va pas les gars, calmez-vous, bredouilla David.

— Bordel, tu fais chier Bob ! gémit Tom qui se tenait la tête.

Maman arriva dès les premiers haussements de tons et se dépêcha de faire un bandage au blessé. Elle chassa Bob qui s'excitait tout seul en agitant sa canne dans tous les sens.

— Bon débarras, approuvai-je.

La tension retomba et des larmes coulèrent sur nos joues flétries.

On se quitta en se promettant de se revoir, mais je n'en avais aucune envie.

Comprenez que je n'éprouvais que du dégoût à me voir à travers eux. Ils étaient comme moi, laids, souffreteux, difformes et débiles. Me retrouver nez à nez avec ce que j'étais devenu, merci bien. Subir ce supplice tous les jours me suffisait amplement, pas besoin qu'il soit multiplié par quatre. Inutile d'avoir sous les yeux les masques de ces vieillards grimaçants qui me rappelaient trop bien mon passé.

Depuis, je me déplace en traînant des pieds, ceux-ci ont enflé et je ne peux me chausser que de pantoufles en attendant mieux. La honte, je remets des couches ! Bien sûr, il n'est plus question que je reprenne les cours. Je n'ai plus besoin de diplômes.

Mes parents étaient paumés. Cette situation illogique s'éternisait sans trouver de solution. À ce moment, ils étaient plus jeunes que moi. Petit à petit, mes parents vieillissaient, leurs rides se calquèrent aux miennes, leurs maux s'intégraient à mes maux rendant notre vie quotidienne plus difficile. Ils paniquèrent. Moi aussi. Puis vint le jour où je les vis décliner, devenir l'ombre d'eux-mêmes. Le sinistre décompte vers leurs derniers instants commençait. Le temps ne leur faisait pas de cadeaux. Et moi, je restai toujours pareil. Ils firent leur testament, me léguant tous leurs biens au cas où ils disparaîtraient

Sommaire

Sommaire

avant moi. Et cela arriva ! Voilà une éternité que ce cauchemar me bouffe.

Post-scriptum :

Je viens de retrouver cette lettre. Mes parents sont morts et enterrés. Heureusement qu'ils m'ont laissé un petit héritage. Je vis dans le pavillon qui est à présent ma propriété. J'évite de recevoir qui que ce soit. J'ai appris qu'Ethan vit dans la rue. Je n'ai plus de nouvelles des trois autres. On se téléphonait de temps en temps et puis c'est terminé.

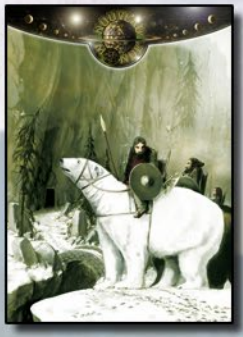
Je n'ai plus qu'une envie, c'est de perdre la mémoire, car cette histoire n'en finit pas.

Mes doigts se sont à nouveau rétractés, alors j'abandonne l'écriture pour avaler ces sales médocs. L'infirmière va passer. Faut que je pense à lui demander de m'acheter des bonbons au réglisse. Je pourrai peut-être en fabriquer et ainsi en distribuer l'an prochain pendant Halloween ?

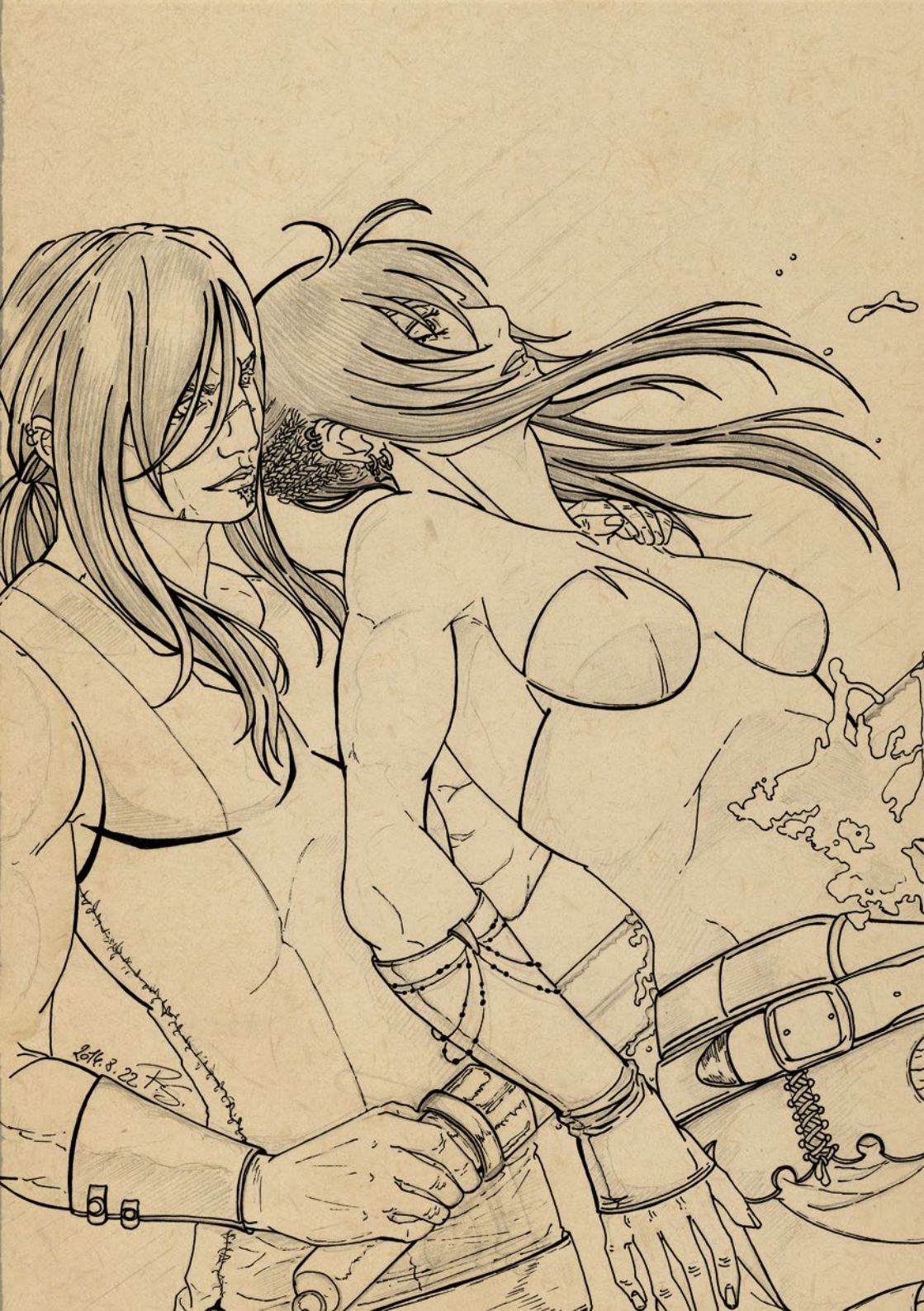
Peut-être seront-ils spéciaux ?

Signé : Franck

Complétez votre collection !



Tous les numéros de Nouveau Monde sont disponibles gratuitement au téléchargement



Sommaire

Dernier soupir

Anne Muller

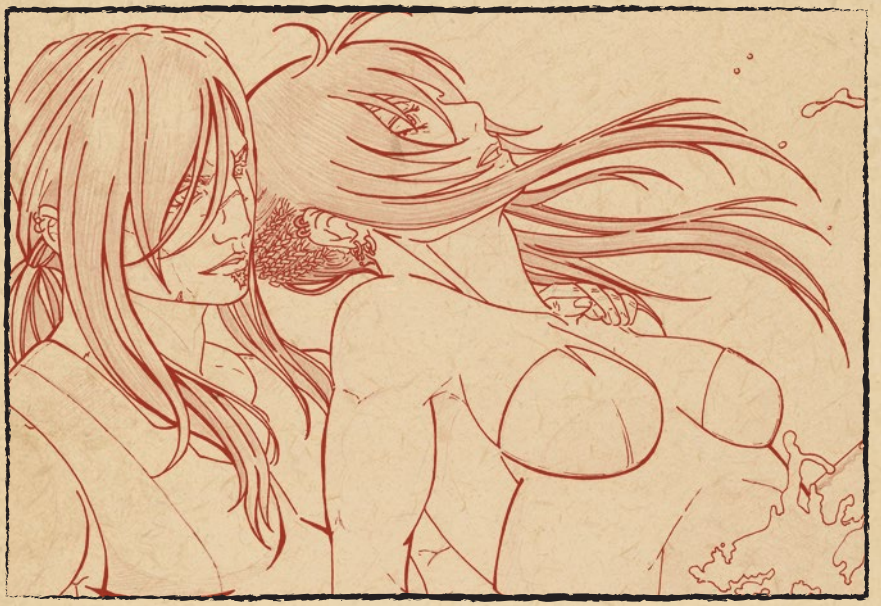
http://reves-d-un-soir.over-blog.com/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



Les herbes ensanglantées ondulaient paresseusement dans la prairie, jadis verdoyante. Les arômes épicés des Mëknyes se déployaient, apaisants. Grisants. Eux qui avaient toujours évoqué l'amour d'une mère et d'un père pour elle, fille d'un clan qui vivait ses dernières heures. Elle huma cet air si familier une dernière fois. Là, solitaire dans ce lourd silence qui venait de tomber après tant de cris de rage et de souffrance, elle laissa défiler les images de ces dernières années passée si loin d'ici. Dans la fraîcheur qui enveloppait ses muscles, sa peau et ses larmes, elle revivait ces moments intenses de doutes et de lutte. D'amour et de chagrin. Juste, sa vie.

Depuis combien de temps s'était-elle éloignée de ce champ qui servait de frontière entre le pays des Arash et le camp Walomboh ? Trop longtemps. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis les jours où la fougue de sa jeunesse l'emportait parmi les jeunes pousses gorgées

Sommaire

des pluies matinales. Elle était heureuse alors. Riant dans les herbes folles qui emmêlaient sa chevelure libre et vigoureuse. Dans cet âge de bonheur, insouciante et naïve comme toute les autres jeunes filles encore libres de son peuple. Ces instants, trop courts et rares lui avaient échappés lorsque les guerriers Arash étaient venus, armés, portant de monstrueux masques de bataille et hurlant une haine enflammée. Elen leva des yeux humides sur la plaine qui se couvrait d'un cotonneux halo de brume et ouvrit la bouche, récitant pour elle-même les paroles sacrées qui savaient réconforter l'âme. Lentement, ses doigts se crispèrent pour sentir le murmure de la terre. Elle saignait, mais ce n'était rien en comparaison du martyre que son cœur devait supporter. Sa famille gisait, autour d'elle, dans une mare de sang et son peuple venait d'être exterminé. Si seulement il l'avait retenue. Si seulement il avait essayé de comprendre lorsqu'elle le poussait vers la raison. Mais il était tellement audacieux. Ses croyances et son amour l'avaient mené à trahir tout ce qu'ils venaient de créer. Tout ce qu'ils avaient rêvé et patiemment tissé. Aujourd'hui que restait il de cette rencontre ? Des larmes, du sang et un goût amer à l'appel du souvenir des jours passés.

Dix ans plus tôt, Elen quittait la hutte familiale, envoyée par le Mayala, chef spirituel du camp des Walomboh. Elle avait traversé les landes de sable rouge jusqu'à la grande cité des Sevinills, porteuse d'un message de paix. C'était pour elle le plus grand des honneurs et une responsabilité de la plus haute importance. En pénétrant dans les rues de la ville, elle s'imaginait déjà de retour dans son camp recevant les félicitations sous le regard bienveillant de son père. Ici, les maisons étaient faites de murs solides et de hautes fenêtres sans rideaux. Par-

Sommaire

fois, les demeures enjambaient les ruelles de leur couloir ajouré et l'on pouvait apercevoir de jeunes nobliaux courtiser ces femmes qui prenaient soins de les ignorer, prétextant un intérêt soudain pour le travail d'un artisan trop occupé pour sentir qu'on l'épiait par pure hypocrisie. Elles mettaient sûrement des heures pour s'affubler de toutes ces « tentures » colorées qui rehaussaient le carmin de leurs joues potelées et plus encore à se déplacer sans risquer de se casser une jambe si par malheur elles avaient à franchir les petites marches qui parsemaient les rues. Mais elles n'allaient jamais dans ces lieux, bien sûr. Ces ponts étaient faits pour elles. Toutes ces poupées charnues empruntaient ces voies privilégiées, loin du bas peuple, de sa frénésie et de son odeur.

Elen sourit devant l'image que son imagination venait d'engendrer. Sa tenue de voyage devenue l'un de ces rideaux à bretelles qu'elle tentait de dompter parmi une population collet monté qui s'exprimait trop fort, trop haut et trop faux. La réalité l'arracha soudain à cette vision grotesque. Une musique entrainante résonnait contre les murs de la ruelle, masquant de ses notes un brouhaha continuel. Elen chercha longuement l'origine de tout ce bruit qui avait l'air de ne perturber personne d'autre qu'elle, puis avança prudemment. La musique n'était pas une découverte pour elle qui aimait entendre les chants sacrés, mais celle-ci était bien différente de ce qu'elle connaissait. Elle souhaitait savoir quel engin provoquait ces grincements contre toute attente assez mélodieux, et acheva sa traque devant les portes ouvertes d'une maison délabrée. Une épaisse fumée malodorante se dégageait des fenêtres. De quelques revers de main, Elen se dégagea de cet étau brumeux en scrutant l'intérieur de la bâtisse.

Alors qu'elle allait s'engager dans cet étrange endroit, un tumulte éclata à l'intérieur. Des hommes s'entassaient sur un seul d'entre eux en vociférant des paroles insultantes. Elle recula d'un pas et empoigna son épée, hésitant à la sortir de son fourreau. Ceci pourrait être perçu comme une menace ou un défi et ses espoirs de rencontrer le chef de cette pathétique tribu seraient réduits à néant. Le paquet se resserrait dans une danse désordonnée. Elle voyait les jambes des lutteurs s'emmêler, piaffer et, parfois, se décoller du sol pour retomber lourdement quelques centimètres plus loin. Si c'est ainsi que ce peuple combat, alors les Walomboh n'avaient pas de soucis à se faire. Amusée, elle attendit avec curiosité la fin des « ébats » avant de reprendre sa route pour le palais. L'instrument avait cessé son office. Soudain, tandis que les pieds des hommes continuaient leurs danse maladroite, le visage de l'un d'eux apparut dans l'entrejambe d'un autre, puis son torse et enfin, tout entier. Sans un regard en arrière, il bondit vers la porte et se précipita, trébuchant sur les tabourets renversés, jusqu'au grand air.

Il n'avait pas aperçu Elen qui hésitait encore à libérer sa lame de son fourreau de cuir sombre. L'homme tourna une dernière fois la tête pour s'assurer que les autres n'avaient pas encore remarqué son absence, et, tout sourire, se jeta dans l'éblouissante clarté de la ruelle. Le choc brutal le renversa violemment en arrière et il tomba lourdement dans la poussière.

Elen avait anticipé l'impact. Elle repoussa le jeune homme aussi brutalement qu'elle le put, puis, surprise, observa sans bouger la chute de son agresseur. Il secoua la tête vivement, une main sur le front, puis se releva comme s'il s'était assis sur une planche de clous.

Sommaire

Sommaire

Elle leva les yeux et comprit qu'il était trop tard. Les hommes s'étaient retournés et avançaient vers elle, se bousculant à celui qui arriverait le premier. Le jeune homme cherchait le meilleur chemin à prendre. Ses yeux balayaient la ruelle, pétillants d'intelligence. Elen sortit sa lame avant que son esprit n'ait eu le temps d'analyser la situation de façon raisonnable. Elle se demanda longtemps pourquoi elle avait prononcé ces paroles.

« — Laissez cet homme tranquille.

— Occupe-toi de tes affaires, l'étrangère. Rétorqua le plus vieux.

— Il est à moi. »

Il est à moi ? Comment avait-elle pu avancer pareille chose ? N'avait-elle rien de plus subtil ou crédible à dire ? Trop tard. Les hommes, interloqués, regardaient Elen et le jeune homme tour à tour. L'un d'eux sourit tandis que les autres éclatèrent d'un rire sonore.

« — Et bien tu croyais t'enfuir et te voilà entre l'enclume et le marteau, Albin. A toi de voir. À ta place, je choisirais le marteau. Nous, on voulait seulement te faire sauter quelques dents, mais… à mon avis celle-là veut ta mort. Et bien meurs à ta guise. J'en ai ma claque. »

Ils firent demi-tour, se donnant quelques tapes sur l'épaule avant de s'enfoncer dans la baraque enfumée, laissant leur victime à son destin. Il observait d'un air interdit la porte se refermer puis regarda pour la première fois celle qui venait de sauver sa dentition. Un instant plus tard, ses esprits revinrent et il tendit une main moite vers Elen en souriant.

« — Grand merci, l'étrangère. Je me nomme Albin. Vous venez de me sortir d'un sacré piège.

— Je n'ai pas fait exprès. Elen. Vous comptez rester là ?

— Non, partons. Je vous dois un fier service. »

Elle se maudissait d'être intervenue. Néanmoins, elle avait besoin d'un guide et celui –ci avait l'air de connaitre la ville d'après l'aisance qu'il montrait à se déplacer dans les ruelles. Lorsqu'il fût satisfait de la distance qu'il avait mise entre la taverne et lui, Albin se risqua à observer la jeune femme de plus près et lui poser quelques questions.

« — Que faites-vous à Sevinills ?

— Je dois me rendre au palais. J'ai un message pour votre chef.

— Le Roi ?

— Si c'est comme ça que vous l'appelez.

— Le Roi Guillem, oui.

— Vous pouvez m'emmener ? interrompit Elen, maintenant pressée d'en finir.

— Non. Si je me présente au palais, je suis mort.

— Mais vous avez dit me devoir un service. »

Albin éclata de rire à son tour. Il ouvrit une porte en bois épais qui donnait sur une cour intérieure pavée de pierres. Une multitude d'objets, tous plus vieux les uns que les autres, des tonneaux, un banc cassé, quelques jarres de terres cuite renversées, des seaux et les restes d'un chariot avaient été déposés sans précaution dans l'un des angles de la placette qu'entouraient quelques petits appartements. Au milieu, recouvert de lierre et de poussière, un puits luttait pour survivre. Elen imaginait que les habitants ne devaient pas se servir de cette réserve depuis longtemps. Mais y avait-il seulement des habitants ?

Sommaire

Sommaire

Ne s'était-elle pas laissée entrainer dans un piège, stupide qu'elle était ? Prise au piège par le premier venu. Elle lui avait épargné une raclée mais que savait-elle de lui. Soudainement consciente des risques qu'elle venait de prendre, elle recula d'un pas, une main sur la garde de son épée, puis se figea au centre de la cours.

« — Où m'emmenez-vous ? »

Albin fit volteface et sourit. D'un large geste de la main, il embrassa la place et s'inclina dans une pause théâtrale.

« Vous êtes... dans mon humble demeure, madame.

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi me conduire ici alors que je souhaite voir votre Roi ?

— Je ne peux vous emmener là-bas, mais je peux demander à un de mes amis de vous y escorter. Je vois que vous n'avez pas confiance. Cependant, c'est pour moi la seule façon de m'acquitter de ma dette. » Dit-il, souriant de plus belle. Son visage avait quelque chose d'enfantin et de candide. En réalité il avait un certain charme à y regarder de plus prés. Elen se détendit. Apres tout il n'avait pas tort.

Elle accepta l'invitation et fut présentée à un groupe de personnes venant de toutes classes sociales de la ville. Des hommes, des femmes, et mêmes des enfants. Elen apprit lors de cette soirée qu'ils étaient membres d'une organisation secrète qui œuvrait contre le pouvoir en place. Sa mission première lui semblait loin ce soir-là. Elle écoutait les revendications musclées, les débats politiques menés avec un entrain redoutable et les spéculations d'un avenir qui tenait du fantasme. Seule encore en vie au milieu de ce champ humide et froid, elle se demandait encore comment elle en était venue à intégrer ce parti politique, elle

qui n'était venue que pour proposer un simple traité de paix au roi Guillem. Les années qui passèrent étaient parsemées de sang, de menaces et de tentatives démentes qui la menèrent, elle et le parti de libération, vers le sentier de la mort. Albin était un homme courageux. Il n'hésita pas à risquer sa vie dans le but de protéger ses idéaux. Elen avait tenté de faire revenir les autres sur un terrain moins dangereux, plus raisonnable. Celui de l'entente et de la négociation. Chacun de ses arguments provoquait plus de déchainement fanatique, au fur et à mesure des années qui s'écoulaient. Ils devenaient impatients et prenaient des risques de plus en plus grands. Albin devint l'amant d'Elen et le couple prit la tête de l'organisation, enchainant des missions à haut risque, ensemble pensaient-ils, pour toujours. Elle ne trouva jamais le moyen de revenir en arrière. Parfois son inquiétude emportait son esprit vers les vallées de son peuple. Elle pleurait longuement, puis retournait au combat espérant oublier d'où elle venait et la trahison dont elle souffrait.

Dix années s'étaient écoulées. Un matin, au retour victorieux d'une nuit de traque, Albin et Elen, pensant gagner une journée de repos furent rejoint par leur agent extérieur. À l'annonce de la nouvelle, la jeune femme pensa mourir avant l'heure. Le Roi Guillem venait d'ordonner la prise du camp Walomboh. Ces sauvages ne cédaient pas face aux Arash et les investisseurs exigeaient qu'une action soit menée. Elle imaginait les camps s'embraser. Les chevaux égorgés et les siens, prisonniers. Esclaves. Brisés a jamais. Elle supplia Albin d'intervenir. L'organisation des libérateurs devait agir et s'interposer. La culpabilité rongeait son corps entier. Si seulement elle s'en était tenue à sa mission première, il était évident que son clan serait hors de danger à présent. Mais elle s'était laissée

Sommaire

Sommaire

entrainer dans un combat qui n'était pas le sien. Elle avait oublié d'où elle venait et combattait depuis dix années entières pour des étrangers.

Tous répondirent à l'appel. Quelques jours après l'annonce de la guerre, la longue colonne des libérateurs traversait les landes rouges en direction des huttes et de la bataille qui faisait rage depuis déjà plusieurs heures. Deux cents hommes et femmes expérimentés, prêts à donner leur vie pour Elen. Une pointe de fierté vint adoucir son angoisse. En une décennie, elle était devenue quelqu'un d'important. Elle avait abandonné les siens pour un destin de chef. Elle espérait parvenir à renverser le cours du combat et sauver les Walomboh. Alors ses parents la verraient à la tête des libérateurs et ils l'embrasseraient, émus et honorés. Enfin, elle leur présenterait Albin. Ils se marieraient dans la tradition, ici même, avec la bénédiction du Mayala. La vie semblait prendre une tournure plaisante finalement. Encore quelques heures et...

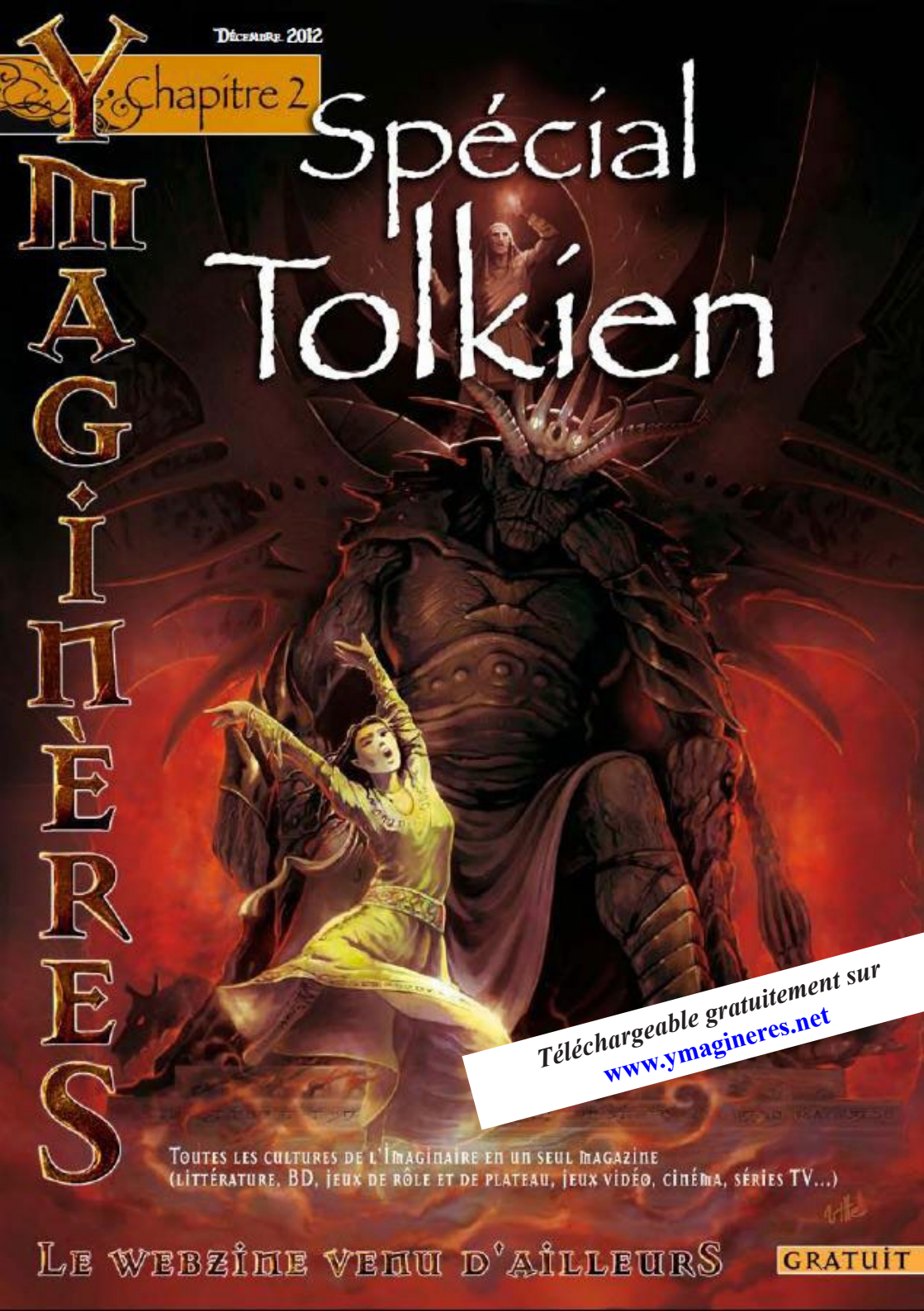
La bataille faisait rage. Déjà les corps jonchaient la prairie, mais ce n'était pas ceux des Arash. Elen sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Elle se figea sur son cheval. Plus aucun son ne parvenait à ses oreilles et ses yeux se couvraient d'un nuage noir. Lorsque les libérateurs lancèrent la charge et se précipitèrent dans la tempête de lames qui s'abattait sur son peuple, elle ne put faire obéir ses muscles. Comme dans un rêve, elle voyait Albin courir à la mort accompagné de ses gens, courageux et ambitieux qu'ils étaient. Ils l'avaient tous suivie jusqu'ici et voilà qu'elle perdait toute volonté. Son regard balayait la plaine à la recherche de son père. Etait-il encore en vie ? Se cachait-il pour protéger sa mère ? Un

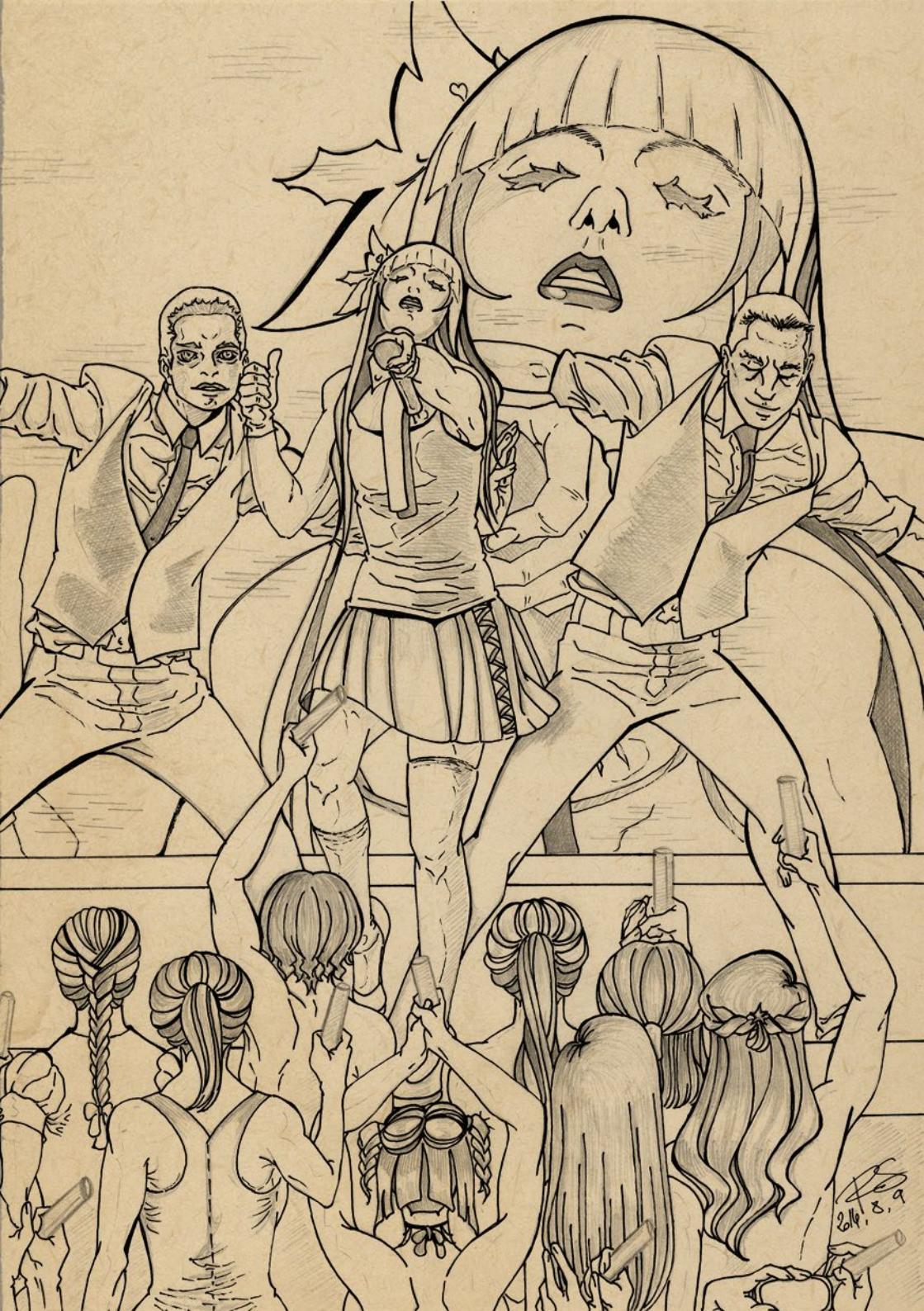
grondement sourd se saisit de ses entrailles, puis un raz de marée vint secouer jusqu'à la plus infime parcelle de son corps. Dans un hurlement de rage, Elen se précipita à son tour vers le mur de bouclier qui attendait le prochain impact. Elle rejoignit son peuple aux abois, désespérés, mais heureux qu'au moins une personne vienne à leur secours. Elle trouva son père aux prises avec deux guerriers Arash et trancha la tête de l'un d'eux avec tant de force, que celle-ci alla rebondir sur la monture d'un cavalier ennemi. Prise d'une frénésie meurtrière, elle se laissa entrainer dans la folie du sang. Combien périrent sous sa lame ? Elle n'aurait pu le dire. Sa vue se brouilla. Elle balaya ses cibles méthodiquement, avançant plus profondément dans les rangs ennemis. Elle n'entendit pas l'avertissement que hurlait Albin. Elle n'aperçut pas la lance qui fonçait sur elle. Elle ne comprit pas de suite que son père venait de perdre la vie à ses pieds, croulant sous le nombre d'adversaire, trop forts, trop entrainés, trop équipés. Albin courrait vers elle. Il suppliait tous les dieux de la création que cette lance soit déviée. Il ne pouvait croire que tout allait se terminer ici. Pas comme ça. Les yeux fixés sur l'arme qui allait s'enfoncer sans le corps de sa bien-aimée, il oublia qu'il était lui aussi la cible d'autres Arash. Sa course s'arrêta net et se termina dans une longue chute. Une flèche venait de traverser son larynx de part en part. Impuissant, figé comme un pantin de chiffon, il ne put que suivre du regard la lourde pointe de métal s'enfoncer dans le ventre d'Elen qui brisait encore les armures de ses adversaires à chaque passage de sa lame devant elle. Les corps de ses victimes s'étaient amoncelés à ses pieds, recouvrant celui de son père. Les guerriers reculaient et la délaissaient. Le cor sonnait le rappel. C'était terminé. Elen baissa les yeux, lâchant son

Sommaire

Sommaire

épée, épuisée. Ses mains enlacèrent le bois de la lance tandis que ses jambes se dérobaient sous le poids de son corps. A genoux, tremblante et suffoquant, elle balaya le champ de bataille des yeux. Albin était là, à quelques mètres d'elle seulement. Ses yeux la fixaient mais plus aucune étincelle n'illuminait ses pupilles si envoutantes, jadis. Tous ceux qu'elle aimait mourraient autour d'elle, exhalant leur dernier souffle. Les libérateurs étaient exterminés. Les Walomboh n'étaient plus qu'un vague souvenir. Personne dans l'avenir ne parlerait d'eux. Les vallées verdoyantes deviendraient de nouveaux champs, de nouvelles villes, routes et carrières pour les puissants de ce monde. Un faible gémissement sortit de sa gorge lorsqu'elle leva les yeux vers le ciel. Alors elle ferma les yeux, écarta les bras et se laissa tomber sur le sol. La mort pouvait enfin arriver...


Décembre 2012
Chapitre 2
Spécial Tolkien
Ymagineres
Téléchargeable gratuitement sur
www.ymagineres.net
Toutes les cultures de l'Imaginaire en un seul magazine
(littérature, BD, jeux de rôle et de plateau, jeux vidéo, cinéma, séries TV...)
Le webzine venu d'ailleurs
Gratuit



Sommaire

Les Neuf-Doigts

Julien Noël

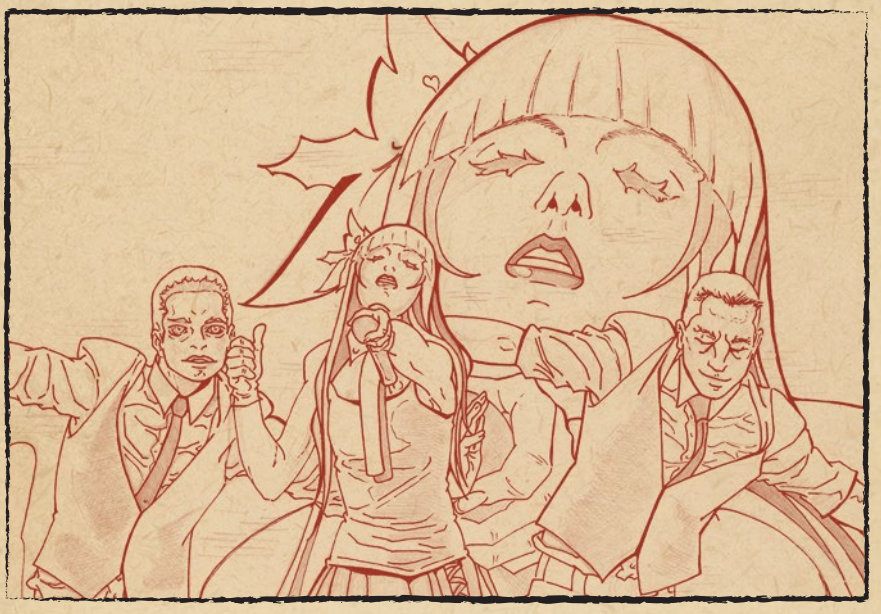
http://noeljulien.blogspot.com/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



Dans sa loge luxueuse, Miley s'ennuie. Elle s'ennuie depuis des années. Elle s'affiche à pleines pages dans les journaux people, mais le regard envieux et lubrique des amateurs de papier glacé ne parvient plus à la réchauffer. La meilleure compagnie — les plus grands clubs, partout les premières classes, tout ce tape-à-l'œil s'ambitionnant élite — ne la divertit plus. Progressivement, Miley s'est accoutumée à tout : l'alcool a dès longtemps cessé d'être un plaisir ; elle fumait Marie-Jeanne à quatorze ans, prenait de la coke à seize et, franchement, n'y voit plus à présent qu'un appas à photographes avides de scandales. Le public n'en a jamais marre ; elle, n'en peut plus depuis longtemps.

Miley a tous les divertissements que des millions peuvent acheter mais ses vrais plaisirs sont rares. Pourtant, elle cherche ; elle essaie de vivre toujours plus fort, de retrouver l'étincelle qui s'est éteinte bien avant les

projecteurs. Elle a tenté de se couper, fut un temps, mais ses agents ont vite mis un terme à cette passade. Sa chair blanche et trémoussante, c'est son talent, à Miley. Alors pas question de la laisser s'abîmer ; ils en perdraient tous leur gagne-pain. La drogue, elle peut ; le sexe, tant qu'elle veut : le scandale ne fait pas peur, mais ses dégâts ne doivent pas être si graves que le public en détournerait son regard. Elle doit faire vendre, Miley. Mais elle trouve son monde bien étroit ; sa vie bien pâlotte, comme déteinte un peu plus par chaque flash de paparazzi.

C'est ainsi qu'elle en est venue à s'intéresser à l'occulte : parce que la pauvrette s'ennuyait.

Au début, c'était surtout une façon de faire la nique à sa trop stricte éducation, parce que balancer son anneau de pureté aux chiottes ne l'avait pas assez défoulée : quelques séances de spiritisme, d'abord assez sauvages puis plus raisonnées lorsqu'elle eut découvert la littérature spécialisée. Ensuite, elle se trouva invitée, au détour d'une lecture, à délaisser cette pratique très « fin-de-siècle » — dont, de toute manière, elle commençait à juger agaçants les accents pseudo-scientifiques — et à la remplacer par une autre qu'elle estima naïvement plus authentique. Aussi ne jura-t-elle, les semaines qui suivirent, que par une poignée de grimoires moyenâgeux — mais peut-on encore nommer ainsi des bouquins dont Wikipédia recense désormais les éditions successives ? Peu importe : le fait est que Miley avait un plaisir immense à compulser de sombres tomes dont les titres invoquaient tour à tour dragons rouges, poules noires, petits Albert ou clavicules de Salomon. Ivre de ce nouveau pouvoir, elle sacrifiait ses nuits à de sinistres invocations…

Sommaire

Sommaire

Cependant, lorsqu'elle eut prononcé au sein du cercle magique l'inquiétant aptonyme de chaque démon référencé dans ces livres, lorsqu'au charbon de bois elle eut maculé le sol de ses loges de tous les sigils découverts au fil de ces pages, lorsque enfin elle eut perdu la peur exquise qu'elle ressentit tout d'abord en appelant la nuit à elle, elle s'en lassa. Ainsi trébuchait-elle d'une phase à une autre ; à celle du voyage astral avait succédé celle des arts divinatoires, après de sombres pratiques sexuelles inspirées du tantrisme, elle chercha à combler son vide par la mystique juive, puis par la gnose chrétienne… Quelques fans s'inquiétaient, son manager haussait les épaules, les amies de sa mère priaient pour son retour au troupeau des élus et pour le salut de son âme. Elle s'en fichait.

Les Neuf-Doigts doivent leur origine à la question d'un journaliste, au lendemain d'un gros succès d'audience. « En vingt-quatre heures, votre dernier vidéo-clip a été visionné plus de dix-neuf millions de fois. Qu'est-ce que cela vous fait, d'être capable de toucher de la sorte autant de gens ? » Miley s'est contentée, en réponse, de réciter la phrase apprise par cœur auprès de son agent — avec l'aisance coutumière de ceux qui n'écrivent jamais leurs propres paroles de chanson — mais, en vérité, la question l'avait troublée.

Le nombre est extraordinaire, en effet, et la foule présente à ses concerts est toujours parvenue à l'éveiller un peu ; assez du moins pour qu'elle paraisse heureuse en se dandinant parmi ses musiciens suant dans leurs costumes d'ours en peluche géants. Mais ce public peut aussi se montrer critique, agressif ou voyeur, et revendique son droit de tout dire, la concernant, car il se sent si proche

d'elle… Elle l'aurait voulu plus docile, à l'image des danseurs nains dont, sur scène, elle s'entoure : incapable de lui faire de l'ombre. Elle aurait voulu qu'il l'aime sans pinailler sur le mauvais goût de sa dernière tenue ou sur le mauvais choix de son dernier amant. Qu'il l'aime tout court et qu'il la ferme car, la star, c'est elle. Eux ne sont personne. Eux ne sont rien du tout, en somme.

Elle aurait voulu en tirer parti pour de vrai, réellement user ces nigauds qui prétendent bien vouloir se damner pour elle mais lui tournent le dos si son nouvel album ne plait pas. Elle aurait voulu les empêcher de jamais partir, de jamais se lasser, de jamais cesser d'acheter ses disques. Leur nombre était extraordinaire, sans aucun doute, mais il restait abstrait aux yeux de Miley tant qu'elle ne savait comment le figer ; tant qu'en elle était présente la peur d'un jour passer de mode…

Longtemps, elle avait pratiqué les sortilèges d'autres, comme un apprenti pâtissier suit des recettes ; il était temps que Miley invente une magie qui s'applique à sa situation unique. Mieux : qui la transcende.

Bien des chansons comportent des messages secrets. *Backmasking*, acrostiche ; les techniques sont nombreuses qui permettent de dissimuler un texte au sein d'un autre. En outre, la musique électronique le permet particulièrement facilement : qui, en effet, remarquerait une séquence en code DTMF perdue dans une chanson ? Mieux encore : la mélodie elle-même pourrait se baser sur une telle combinaison de fréquences. Or, quand on peut dissimuler un message, on peut dissimuler une incantation…

Sommaire

Sommaire

Ce serait ça, sa magie à elle. Pour une fois, elle refusa toute aide et toute collaboration pour son nouveau titre. Elle s'enferma des jours durant à composer l'ingénieux mantra qui scellerait le sort de ses stupides admirateurs. On la crut assagie, ne lisant plus ses frasques dans les magazines ; on la crut dépressive, ne la voyant plus hanter le dancefloor de ses clubs préférés ; Miley se fit discrète pour n'émerger soudain du studio que plus violemment. Sa nouvelle chanson eut un succès retentissant, parvenant même à convaincre quelques critiques qui, jusqu'alors, n'avaient eu que remontrances, mots durs et moqueries paternisantes à son égard.

Nul ne se douta de son secret agenda.

Nous y sommes : Madison Square Garden est bondé. Miley, émue, demande à son public de chanter avec elle. Les bâtonnets luminescents qu'elle lui a fait distribuer sont les cierges de son rituel ; les gigantesques gradins forment la clôture du cercle magique ; l'agneau sacrificiel est venu en masse : tout est prêt. Le regard plus brillant que jamais, la jeune fille — prêtresse à peine pubère qui n'aurait pas fait honte à ses consœurs de la plus lointaine Antiquité — scelle le sort.

Des milliers de voix retentissent, faisant entendre le serment éternel que Miley est la seule à comprendre. Son spectacle habituel aidant, le lieu est saturé d'énergie libidineuse dont elle se sert pour modeler des entraves mentales qu'elle appose à tous ceux présents. Chacun se laisse faire, chacun a juré sans le savoir ; la vedette, seule, dispose désormais de leurs vies d'anonymes. Bien vite, les yeux de tout ce monde s'éteignent un peu et le calme se fait dans la salle. « Mettez votre auriculaire gauche en

bouche », ordonne Miley au micro, qui avait prévu de tester ainsi la réussite de son entreprise. « Mordez ! »

« Bien », murmure-t-elle, fort satisfaite. « Voyons voir quoi d'autre je peux leur faire faire… »

Sommaire

Sommaire

Grands travaux

Jérôme Touzalin

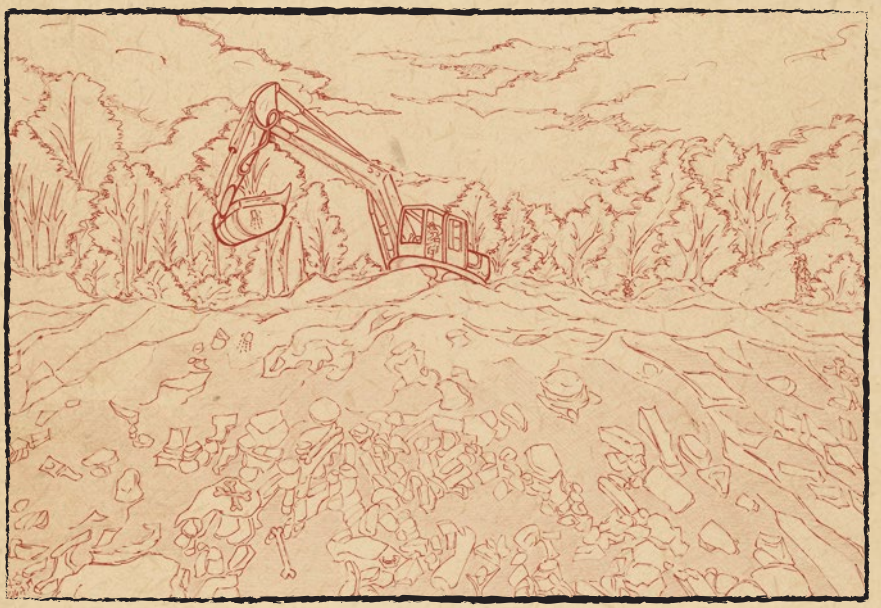
http://www.touzalin.fr/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



L'homme se retourna dans sa tombe ; non qu'en cet instant il fût parlé de lui… qui aurait pu l'évoquer ?… Il avait vécu dans cet anonymat propre à la majorité des êtres humains : si, au fil des siècles, demeure l'empreinte de leur passage collectif, disparaît jusqu'à leur plus infime trace personnelle, et vient alors le moment où plus personne ne peut dire qui a été. Il se retourna parce que, depuis un certain temps, il lui était devenu impossible de reposer en paix dans son abri de terre. Quelque chose, d'inquiétant, se passait qui troublait son infini sommeil.

Voilà trente ans, cent ans, dix mille ans, plus encore, peut-être, comment savoir ? - l'éternité file à une vitesse dont les vivants n'ont pas idée ! - qu'il en avait fini avec son détour sur terre.

Il avait effleuré les jours de la caresse de son corps. Un instant sous le ciel à s'enchanter des couleurs multiples du soleil, à écouter l'intarissable frisson des arbres,

à s'emplir des odeurs lourdes de la terre, à goûter les nourritures délicates, à s'abandonner à la tendresse des femmes passagères… et puis le vide lui avait repris tout ce qui lui servait à percevoir le monde.

Depuis, jamais le moindre trouble ; c'était une mort tranquille, où il ne se passait rien. Vraiment rien.

Cette absence de tout lui convenait ; cette absence de presque tout serait plus juste. D'ailleurs, il se trouvait même assez bien conservé ! Et c'était un peu sa fierté.

Toutes ses dents ! ses cheveux, et ses os ! Ah ses os… Si longs ! ce qui faisait dire, de son vivant, à ses amis : « Quel grand mort tu feras ! »

Eh bien, maintenant qu'il l'était, ce mort, et qu'il n'avait plus que ces beaux restes pour le distinguer, il y tenait !

On avait trouvé l'endroit idéal pour l'ensevelir. Un terrain d'argile douce, au pied d'une ancienne montagne. Non loin de là, une harde de cerfs, quasiment aussi intacts que lui, interrompus dans leur course folle par quelque drame soudain. Et lui, comme un chasseur transi, semblait les attendre dans la scène éternelle d'un affût obstiné.

Et puis, juste au-dessus, une immense forêt. Epaisse, inextricable ; où le vert le dispute à l'ombre, où la fraîcheur l'emporte sur le soleil, où les rais de lumière, échappés de l'enchevêtrement des lianes et du feuillage, réveillent des oiseaux multicolores et bruyants.

Il avait enfin trouvé la paix du monde.

Mais, depuis quelque temps, de lointains grondements faisaient trembler le sol.

Quel événement était donc en gestation ? Quel bouleversement de la terre se convulsant dans le renouveau

Sommaire

Sommaire

incessant de ses transformations géologiques ? Quel troupeau avait élu domicile et se mettait, soudain, en marche ? Ou bien, quelle machine humaine ouvrait et fouillait avidement la terre pour y puiser, et y épuiser, jusqu'à ses ultimes ressources ?

Fallait-il donc, qu'après avoir connu, pendant quelques dérisoires décennies, les peurs de la vie de la chair, les angoisses de la vie de l'esprit, ses reliques ressentissent la frayeur de la profanation ?

Il en était glacé jusqu'à la moëlle absente de ses os.

Le grondement se rapprochait, ne laissant pas la moindre place au répit.

Bientôt, il devint évident qu'il s'agissait du mouvement des hommes : cette constance dans l'accomplissement ne pouvait que trahir une volonté humaine appliquée à contraindre la matière.

Les hommes ! Toujours !

Luttant sans relâche contre cette terre dont ils étaient nés ; fouissant et meurtrissant ce ventre, comme pour se venger, par avance, de devoir y retourner un jour.

Le bruit fut, enfin, juste au-dessus de lui. Le sol était secoué de trépidations se répercutant jusqu'aux couches les plus souterraines.

Il ne pouvait voir les énormes machines, aux couleurs violentes, hérissées de leur haute cabine, pénétrant inexorablement la forêt, prenant appui sur leurs larges chenilles ; non plus que les multiples tentacules métalliques jaillis de leur corps, happant les rochers éboulés, les arbres effondrés ; ramenant leur tribut vers des mandibules actives, broyant tout dans le brassage d'une di-

gestion assourdissante et rejetant derrière elles, un long ruban de déchets aux vagues sombres que le vent faisait tourbillonner.

Plus loin, à leur suite, d'autres engins, enveloppés d'une fumée âcre, répandaient un bitume noir et brûlant, soulignant de cet infini trait de deuil, la blessure indélébile faite à l'immensité verte.

Les hommes, pour fêter symboliquement l'entrée dans le nouveau millénaire, inscrire une fois encore leur supériorité conquérante face aux temps à venir et conjurer la menace de l'inconnu, avaient décidé de tracer une route à travers le Continent, de part en part. Avec détermination.

Soudain, tout autour de lui, des blocs de rochers furent soulevés, roulant et se fracassant les uns contre les autres. La terre s'ouvrit, ses tibias, ses fémurs, furent emportés.

Des fourches étincelantes plongèrent dans l'argile tendre, s'emparèrent de ses côtes, qui disparurent dans les rouages avides.

Que diable allait-il lui rester ?

Son crâne surgit, échappa aux chenilles à la faveur d'une déclivité soudaine et s'arrêta au pied d'un arbre. Mais une nouvelle machine avançait, lançant ses énormes pinces. Les mâchoires se refermèrent sur l'arbre. Le crâne fut entraîné, à son tour, vers la gueule béante. C'en était bien fini de lui.

La pluie, soudain, tomba ; une de ces grosses pluies tropicales qui crépitaient sur le goudron, les bois et les rochers ; une large goutte ruissela au rebord de ses orbites… à moins que ce ne fût une larme qui se mit à rouler.

Sommaire

RS
2014. 7. 28

Sommaire

Faim

Richard Mesplède

http://richard.mesplede.over-blog.com/

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Il se réveilla en sursaut.

Il avait froid.

Des filaments de rêve s'accrochaient encore à sa conscience. Le cauchemar qu'il venait de faire s'effilochait, s'accrochant en mèches oniriques aux frontières de sa mémoire. Il en avait déjà, par chance semblait-il, obscurci la teneur.

Il était allongé sur une surface dure et plane. Le sol d'une cellule, probablement. C'était du moins l'hypothèse la plus probable qu'il pouvait envisager, au vu de ses derniers souvenirs. Mais de souvenirs il ne voulait pas. La lancinante douleur qui enserrait son crâne ne les acceptait pas pour le moment.

Il voulut se redresser, mais ses membres étaient engourdis. Sans doute un effet secondaire de l'expérience.

L'expérience ? Quelle expérience ? La douleur était trop forte, il ne voulait pas se souvenir.

Au bout de quelques instants pendant lesquels il retint sa respiration, il parvint à bouger les doigts de sa main droite. Ses ongles raclèrent la surface sur laquelle il était étendu, et ses terminaisons nerveuses l'analysèrent comme étant du bois. Une planche, donc. Ou une table, ce qui semblait logique, puisque c'était sur une table qu'on l'avait étendu. C'était sur des tables qu'on les avait tous étendus. Pour l'expérience. Le docteur… Non, la souffrance lui interdisait de poursuivre ses investigations mémorielles…

Il attendit un peu que la douleur se calme.

Puis il ouvrit les yeux. Mais il faisait nuit, bien entendu, et les lumières étaient éteintes. Alors il entreprit d'explorer son environnement immédiat du bout des doigts. Dans le but d'évaluer les dimensions de la table.

Sa main s'écarta de son corps sur quelques centimètres avant de parvenir à un obstacle.

Il s'agissait d'un mur, à ce qu'il semblait. La table était donc contre un mur. Et, dans quelques minutes, lorsque les effets secondaires auraient disparu, il pourrait se lever. Alors il appellerait le docteur, ou les gendarmes, ou qui que ce soit qui serait en mesure de l'entendre, puisqu'il ne savait toujours pas avec certitude où il était.

Sa main gauche partit explorer l'autre côté de la table.

À quinze centimètres de son corps, elle rencontra, elle aussi, un mur.

Si son visage n'avait pas été aussi crispé, il aurait sans doute froncé les sourcils. La douleur s'estompait dans son

Sommaire

Sommaire

crâne, mais de viles courbatures partaient à présent à l'assaut de ses membres.

Un mur à droite. Un mur à gauche. Il n'était pas sujet à la claustrophobie, mais n'aimait pas du tout ce genre de situation. Qu'avait donc fait le docteur ? Avait-il mis la table d'opération dans un placard, en attendant que son sujet se réveille ?

Jean – il se souvenait de son prénom, maintenant – tenta de se redresser. Mais sa colonne vertébrale lui hurla aussitôt sa présence, vrillant son dos d'une souffrance incomparable. Un gémissant sourd traversa ses lèvres tandis qu'il essayait de crier.

Il attendit une éternité que la douleur se calme. Puis, retenant encore sa respiration, il leva les bras.

Alors Jean se mit à hurler pour de bon, et son hurlement résonna longtemps dans l'espace confiné dans lequel il était enfermé.

Ses doigts venaient de rencontrer le couvercle du cercueil.

Et puis…

Et puis le sérum de résurrection fut libéré dans son cerveau, et se répandit à travers sa moëlle épinière, et il se mit à gratter la planche de bois. Avec ses ongles d'abord, avec les os de ses phalanges mises à nu par le frottement ensuite, jusqu'à ce que le bois, usé, se fendît.

Creuser les six pieds de terre meuble qui le séparaient de la surface ne serait pas aussi long.

Là-haut l'attendait la liberté.

Autour de lui, il percevait une myriade de raclements. Les autres s'étaient mis au travail. Là-haut les attendait la liberté.

Là-haut les attendait le cimetière.

Et c'était tant mieux, parce qu'ils avaient faim.

Ils avaient tous…

…*FIN*

Sommaire

Sommaire

La bête du monastère

Gatien Lecualerc
http://les2zeppelins.wordpress.com/
https://www.facebook.com/les2zeppelins
https://twitter.com/les2zeppelins

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Le moine se dirigea vers le cloître d'où semblaient provenir les hurlements. Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, ceux-ci paraissaient de plus en plus inhumains. Les cris de souffrance s'étaient mués en hurlements infernaux. La Bête devait de toute évidence avoir pris possession d'un frère hérétique, sans quoi rien ne pourrait expliquer que l'on entendît des cris à tel point démoniaques.

Arrivé à la porte, la distance le séparant de la bâtisse enfin parcourue, frère Stanislas de la Roseraie ne pouvait plus détecter le moindre son. Cette lourde quiétude faisant suite à l'envol des plaintes n'était pas pour le rassurer. Accolant sa joue lisse de jeune moinillon à la porte rugueuse de l'ancestral lieu de repos, il tenta de repérer un signe de vie de l'être qui hantait le lieu. Rien… seul son cœur battait à ses tempes, le cognement sourd du va-et-vient de son sang… le souffle de sa respiration haletante… son souffle ? Non, celui de quelqu'un qui venait

juste de le rejoindre dans sa communion avec la porte, de l'autre côté du battant. Un souffle rauque, d'un rythme irrégulier. Frère Stanislas fit un bond en arrière pour s'arracher à la fascination de cette écoute, quand le bouton de fer forgé tourna.

Les hurlements reprirent alors de plus belle, à cette différence près qu'ils étaient poussés par le moine qui prenait la fuite, faisant claquer les semelles de ses sandales sur le pavé de la cour sans oser se retourner. Lorsqu'il tourna en direction de la chapelle il fut arrêté dans sa course par l'évêque de Courteline qui passait par là. Haletant, il balbutia quelques mots pour tenter d'expliquer son aventure en pointant du doigt le cloître situé de l'autre côté du haut mur de pierre.

Intrigué, l'évêque se déplaça pour observer de plus près et constata, stupéfait, que la porte du cloître habituellement fermée à double tour était béante. Après un bref regard alentour il pénétra dans la pièce livrée aux quatre vents. Au centre de celle-ci trônait une table en bois noir sur laquelle brûlaient encore quatre bougies. L'évêque s'en approcha en guettant le moindre bruit ou la moindre parcelle d'odeur inquiétante, mais seule celle des épices qui se consumaient dans une coupelle embaumait. Des restes rouges étaient encore visibles et l'évêque de Courteline, expert en botanique du couvent, reconnut aisément le piment de Cayenne du père Colomb. Mais pourquoi brûlait-il ?

Tout à ses réflexions il n'entendit pas les pas qui se glissaient furtivement à sa suite et, se retournant, il heurta sans ménagement une forme de grande taille qui alla se répandre sur la dalle. Le frère Stanislas ! Trop apeuré pour retourner seul à la chapelle, il était resté dans

Sommaire

Sommaire

les traces de l'évêque qui l'aida à retrouver une position adéquate. Une fois réprimandé, il jeta un œil à la table et vit ce que l'évêque n'avait pas deviné. Les quatre bougies allumées formaient un pentacle avec une autre de leur consœur éteinte ; et le piment brûlait en son centre ! Quelle magie noire sous-tendait ce mystère ? Quelle créature était apparue alors ?

Seul le frère José, chef inquisiteur rattaché au monastère, pouvait connaître les réponses. Il était celui qui détenait tout le savoir ésotérique nécessaire à l'éradication de l'hérésie, à la découverte des faits de sorcellerie. Le moine cacochyme était coutumier des méthodes employées par les incubes ou les succubes afin de détourner le troupeau de la voie de Dieu. Il pouvait déceler le lieu d'un sabbat en suivant les effluves de parfums diaboliques transportés par le vent, il pouvait débusquer la sorcière qui dormait dans nombre de femmes à l'aide de quelque méthodologie irréfutable de son cru. L'évêque accepta donc sur l'instant de se rendre auprès de frère José lorsque frère Stanislas, remis du choc, le lui proposa.

La porte du cloître soigneusement refermée sur les indices encore brûlants du phénomène diabolique, la compagnie partit s'enquérir du frère José. Ils le trouvèrent comme à l'accoutumée bien arrimé à sa table de travail couverte de vieux parchemins évoquant d'infâmes rites sorcellifères. Les illustrations érotiques accompagnant ces rituels semblaient trouver grâce à ses yeux du fait du tremblement sénile constant animant sa lourde tête et de son sourire figé dans un rictus de crispation. Son ouïe lui faisant défaut, le frère José n'entendit que tardivement l'entrée des compères de fortune et son confrère Stanislas eut le temps de s'empourprer jusqu'aux oreilles avant

que ses chastes yeux puissent se défaire des parchemins vivement rangés dans leur étui.

Une salutation monacale en entraînant une autre, ils se retrouvèrent bientôt tous les trois assis à la table de méditation du frère José, un verre de vin de paroisse à la main. Alors seulement, les faits furent contés. Frère José parut en rester perplexe, mais il dodelinait simplement comme à l'accoutumée ; intérieurement son esprit savait de quoi il retournait. Tout concordait ! Cependant, un point de noirceur perdurait et devait être éclairci : où était partie la Bête et sous quelle forme ?

Cette mission fut appelée par les ancêtres « mission de confiance » et confiée à ce titre à des jeunes plein d'avenir auprès du Seigneur : Stanislas et Sauveur ! On ne pouvait pas dire que Frère Sauveur fût spécialement digne de la confiance que l'évêque de Courteline et frère José avaient décidé de lui accorder. Non pas qu'il manquât de vocation ou de bonne volonté, mais du fait de sa jeunesse, sa foi n'avait encore jamais été mise à rude épreuve, si bien que personne n'aurait misé un sou sur ses capacités inquisitoriales.

Force est d'avouer cependant qu'il avait le mérite de faire montre d'une motivation à toute épreuve pour ce qui avait un quelconque lien avec la chasse aux sorcières. Il était sans nul doute le disciple de José le plus érudit, passant de longues heures à étudier le nez plongé dans les parchemins du vieillard, seul ou en compagnie du vieil homme. Aucun rituel démoniaque n'échappait à sa connaissance ; il avait étudié chacun sous tous les angles, détaillant chaque strophe, chaque gravure afin qu'aucun détail ne lui fût inconnu.

Sommaire

Sommaire

Mais il n'avait encore jamais été confronté à la réalité de la démonologie, aux dangers considérables liés à cette discipline théologique. Son savoir se limitait à la lecture de parchemins, si bien que l'on ne pouvait savoir quelles seraient ses réactions face à l'impiété, ni comment il résisterait à la tentation que risquaient immanquablement de provoquer les créatures sataniques cherchant à égarer les agneaux du Seigneur. C'est la raison pour laquelle on lui avait adjoint le courage de Stanislas, dont les qualités monacales n'étaient plus à démontrer.

La bure ajustée, les sandales aux pieds, le duo clérical partit ainsi d'un pas décidé –quoiqu'il pût paraître hésitant au détour du cloître à des yeux peu amènes – par le chemin de terre qui s'enroulait vers la forêt domaniale de Saint-Saint. Frère Sauveur conversait ardemment des bienfaits de cette quête pour le Salut de l'homme possédé, le nez en l'air à la recherche de tout symbole lui rappelant ses chers parchemins. Sous cette averse verbale, Stanislas restait coi, les yeux rivés au sol, cherchant désespérément l'absence salvatrice de toute marque pouvant un tant soit peu évoquer le passage du démon. Ainsi il ne vit pas l'arrêt brutal de Sauveur et le percuta pour l'envoyer rouler au fond d'une clairière où une flamme embrasait encore des restes végétaux circonscrits d'une marque profonde lacérant la terre.

De nouveau sur ses pieds, Stanislas regardait son camarade se débattre pour arrêter le feu qui mangeait le bas de sa bure. Il était fasciné par les marques sur le sol qu'il espérait tant ne pas voir. Ce qui naguère était une clairière florissante apparut sous un jour nouveau. Tel un champ de bataille foulé par des hordes barbares, le sol portait les stigmates d'une activité pécheresse. Sauveur étant enfin

venu à bout des dernière flammèches qui le dévoraient, il reconnut immédiatement les traces hérétiques qui recouvraient le parterre où la noirceur laissée par le feu infernal se mêlait à l'incarnat du liquide de vie ayant servi à le circonscrire en un pentacle méphistophélique.

Cependant que les deux moines observaient cette scène la peur au ventre, ils ouïrent un bruissement dans leur dos et se retournèrent comme un seul homme. C'est alors qu'ils la virent. La Bête était là, accroupie près d'un bosquet dans toute son exécrable féminité. Instantanément, Sauveur et Stanislas se signèrent et déclamèrent un *pater nostrum* tout en dévisageant la créature. Cette infâme sorcière présentait nombre des critères de sa race. Elle était marquée de cet atavisme infernal qui la dénonçait comme une putain satanique ; un grain de beauté atroce qui trônait sur sa joue d'une manière sordide. Pire encore. Se relevant de la fange dans laquelle elle se prélassait, elle s'avança vers eux et leur adressa des paroles venant du fond des temps. des paroles... d'hérétique ?

Stanislas regardait Sauveur, cherchant auprès de lui l'aide morale et le soutien physique qui l'empêcherait de détaler comme le matin même de cette aventure. D'ailleurs, cette aventure prenait une tournure qui ne lui convenait pas du tout. Et l'instinct lui intimait l'ordre de fuir dans le sens contraire de la traction exercée par Sauveur sur son habit de jute, seule protection encore valable contre le Monstre qui se dressait devant eux.

Mais que disait donc cette noirceur ? Ca...um...is... vac...a...et....us ? Ce langage heurtait les oreilles du petit frère, lui tournait l'âme, le faisait se renfermer sur lui-même, l'emportait dans les enclaves du rêve, tout comme le faisait si bien le père Corentus quand il leur apprenait la

Sommaire

Sommaire

pieuse langue… latine ! Mais oui ! Le Monstre s'exprimait dans un latin parfait. Enfin, Stanislas le pensait puisqu'il n'y entendait absolument rien. Cette pécheresse devait vouloir entrer en contact avec eux. Il se pencha vers Sauveur qui roulait des yeux dans toutes les directions et cherchait à extirper des replis récalcitrants de sa bure sa croix d'argent sanctifiée. Il lui demanda si les cours du père Corentus lui avaient atteint la partie mémorielle de son cervelet. Celui-ci, malgré la confusion, lui marmonna que bien sûr le langage ancien lui était parfaitement connu. Stanislas l'attrapa par la main et le força à se concentrer sur le baragouinage de la… chose qui s'approchait insensiblement de leur retraite.

Malgré leurs efforts conjoints, les moines ne parvinrent à comprendre ce que disait la sorcière. Il leur semblait bien reconnaître quelques mots ici ou là, mais rien qui leur permette d'interpréter ces incantations sataniques. Qu'importe puisque le doute quant à l'identité de cette créature n'était pas permis !

Comme la Bête s'approchait et tendait la main vers eux en souriant, frère Sauveur constata qu'elle était nue, recouverte en tout et pour tout de la crasse accumulée durant l'orgie du sabbat qui avait dû précéder la venue des envoyés du Tout-Puissant. L'image évoqua immanquablement dans son esprit les gravures figurant sur les parchemins de frère José. Apeuré, il brandit son crucifix pendant que Stanislas se blottissait dans son dos puis, prenant un ton messianique grandiloquent, il lâcha son imprécation favorite : « Vade retro demonus ! » et se jeta sur l'être démoniaque.

Frère Stanislas vit ainsi son confrère plaquer la sorcière le dos contre le sol sans qu'elle n'oppose la moindre

résistance, puis la chevaucher tout en lui liant les mains sur le ventre et en plaquant son crucifix entre ses seins couverts de terre et de sueur. La coquine n'usait plus à présent du langage des Saints. Elle s'exprimait avec des accents sourds et traînants. Stanislas se demandait si la hargne que Sauveur mettait à maintenir la femme au sol était vraiment de bon aloi. Ne se trompait-il pas de cible ? Elle n'avait rien du Monstre mythique qu'il s'imaginait ramper aux pieds de Satan parmi les succubes. Mais il en savait si peu. Le père Rastin avait pour ces choses l'art de l'endormir et il ne s'éveillait qu'aux éclats de voix puissants de ses frères aux appels cléricaux du père.

Alors qu'il regardait toujours la sainte scène jouée par les deux protagonistes précédents, un autre spectateur s'était joint à la pièce. Frère Stanislas, sans s'en apercevoir le moins du monde lui gratouillait la tête depuis maintenant cinq bonnes minutes selon le rythme de ses pensées. Seul le grognement de contentement de cet intrus à l'orée de son oreille lui fit prendre conscience de son geste machinal. Il ne le cessa pas pour autant, mais sa main se raidit, son corps trembla de l'axe des épaules au fond de sa culotte monacale et il émit périodiquement un petit « pssssiiittt » convulsif à l'adresse de son collègue à cheval sur sa madone.

Frère Sauveur venait enfin de parvenir à maîtriser la succube qui gémissait, pieds et poings liés et le mouchoir du moine enfoncé profondément dans la bouche, lorsqu'il se retourna pour voir ce que lui voulait le couard qui lui avait été adjoint et qui ne cessait de l'interpeller dans son dos. Il vit un Stanislas livide, cadavérique, au bord de l'évanouissement, mais qui continuait de caresser machinalement le sommet du crâne de Luigi, le Saint-Bernard

Sommaire

Sommaire

du frère bibliothécaire. Le brave chien avait dû suivre ses deux amis comme il le faisait bien souvent lorsqu'un moine sortait de l'enceinte du monastère.

Délaissant pour un instant l'Ève crasseuse, Sauveur s'approcha de Luigi, ignorant les mimiques terrifiées de son compère, se saisit du tonnelet qui pendait au cou du Saint-Bernard et envoya une bonne rasade de calvados trouver le repos au fond de son gosier, amen. Le liquide revigorant passa dans la gorge de Sauveur sans tracas. Voyant que son acolyte était toujours bouche bée, il lui en enfourna également une petite rasade.

Stanislas sembla se ratatiner sous l'effet de la liqueur revigorante, se réveilla de sa catatonie de stress et jeta un regard éperdu autour de lui. Luigi s'affairait à lui lécher la main et Sauveur lui contait les nombreux tests préconisés pour faire parler les sorcières. Ses yeux roulèrent alors sur la jeune femme. Stanislas voulut prendre la parole, mais la pomme fermentée lui avait définitivement figé les cordes vocales. Il releva une manche baveuse au bout de laquelle pointait un doigt dénonciateur et tremblant.

Voyant que les mots ne sortaient pas, Sauveur se retourna et vit la pécheresse ramper rapidement vers le cercle rouge sang tel un infâme serpent. Son corps ondulait de toutes ses formes et semblait glisser sur un sol lubrifié. Elle émettait en même temps de petits bruits sombres qui semblèrent comme gluants aux oreilles pures du frère Sauveur. Il n'y avait pas une minute à perdre. Si la diablesse parvenait à atteindre le pentacle rituel, Dieu seul savait quel sort ignoble elle leur réserverait.

Sauveur l'attrapa donc sans tarder, l'empêchant ainsi de parvenir à ses fins en la maintenant par le cou. D'une voix où perçait la colère, il intima à Stanislas l'ordre de lui

prêter main forte en saisissant la sorcière par les pieds pendant qu'il se chargerait du haut du corps. Son confrère s'efforça de lui obéir sans tarder de peur de quelque représaille divine, et tous deux transportèrent la Bête près de la rivière dont le lit se tortillait à quelques mètres de là, sous le regard inquisiteur de Luigi qui les suivait, les babines écumantes.

Frère Stanislas comprit immédiatement quel était le rituel que son ami avait choisi d'utiliser dans le but de prouver la filiation diabolique de la créature. On lui avait enseigné au monastère que le rituel de l'immersion était parmi les plus efficaces et irréfutables. Il suffisait de plonger la sorcière dans l'eau, pieds et mains liées, et d'attendre de voir si celle-ci remontait à la surface, auquel cas on pouvait sans crainte conclure à la sorcellerie, les eaux pures ayant rejeté son âme impie. Il ne leur fallut que quelques minutes pour atteindre le Pont du Troll qui surplombe l'une des régions les plus profondes du cours d'eau, puis quelques secondes de plus pour que le corps de la Bête plonge dans les flots purificateurs par-dessus la rambarde.

Comme de bien entendu, les missionnaires virent l'infâme visage du succube réapparaître rapidement, profitant de ce que le bâillon était tombé pour hurler à qui voulait l'entendre qu'elle n'était pas une sorcière tout en maudissant les deux hommes d'imprécations sataniques.

Sauveur jeta un œil complice à Stanislas. Cette œillade signifiait bien sûr que l'on avait prévu cette riposte de sorcière : le déni ! Et pourtant ! Elle flotte la bougresse. Sauveur, tout à sa joie, s'entortillait les mains dans la chaîne en argent de son crucifix en ricanant à l'idée du feu de joie qui illuminerait bientôt les cieux de la bourgade. Penché

Sommaire

Sommaire

au-dessus du pont il s'emplissait l'âme du bonheur de voir cette vile âme dans la tourmente de l'eau pure qui hurlait à pleins poumons.

Ainsi, il ne vit pas Luigi qui s'amusait à laisser traîner dans son chemin sa fine laisse. Cette même laisse qui était constamment engluée de la bave filante du monstre poilu et qui était maintenant glissée sous les pieds de Sauveur dans une petite flaque baveuse. Luigi avança, se retrouva bloqué dans son mouvement mais se défit du problème en donnant un coup de collier. Et un nouveau plongeon vint animer la scène. Stanislas ne put que retenir le moine par la vieille bure qui craqua dans le mouvement. Sauveur plongea tête première, les mains entravées par la chaîne en argent et les pieds pris dans la laisse, le peu de bure qui restait autour de ses hanches maigrichonnes.

Stanislas se pencha avec Luigi au-dessus du pont, chacun subitement tenaillé par l'angoisse : l'un de la chute impromptue de son ami, l'autre de la perte de sa chère laisse. Mais cela ne dura pas : Stanislas put voir que Sauveur, malgré ses entraves… flottait… Mais alors, de deux choses l'une, soit Sauveur était une sorcière également, soit la bougresse n'en était pas une et… la Bête s'ébattait encore joyeusement derrière lui en ce moment même. Stanislas prit la seule décision possible aux êtres de son cran : il sauta !

Puis il coula. Pour sûr, il ne passerait jamais pour un sorcier… jamais il n'en avait douté. Il eut beau se débattre dans tous les sens, il ne s'en empêtra que plus dans les pans de la robe. Il sentit le contenu de ses poumons s'amenuiser jusqu'à ce qu'il ne pût plus se contenir et dût ouvrir grand la bouche, pour sentir l'eau s'engouffrer dans sa gorge et l'étouffer alors qu'il continuait de sombrer, in-

lassablement. Il se voyait déjà sur la berge, le corps bouffi et bleui caractéristique des noyés, lorsqu'il sentit que quelque chose le saisit par la manche pour le tirer hors des flots. Il suffoqua et recracha tout le liquide qu'il avait absorbé puis leva les yeux vers celui qui l'avait sorti de là.

Celui-ci haletait, la langue pendante, puis il s'ébroua avant de venir lécher le visage de Stanislas en remuant la queue de fierté. Ce dernier remercia le chien sans l'intervention duquel il aurait probablement rejoint ses ancêtres, et se remit sur les pieds pour observer la rivière. Ce qu'il vit alors le submergea d'horreur. Seule une main de frère Sauveur émergeait des flots, s'agitant convulsivement alors que le pauvre ne parvenait plus à se maintenir à la surface. Le disciple inquisiteur disait adieu au monde des vivants avec finalement l'honneur de mourir en martyre pour ne pas avoir été convaincu d'acte de sorcellerie.

Ce qui n'était pas le cas de l'infâme succube. La vilaine avait réussi à se libérer de ses liens et rejoignait à l'instant la rive à la nage. Elle sortit du lit de la rivière et exposa sa nudité ruisselante aux yeux éberlués du moine. Si les eaux ne l'avaient pas lavée de ses péchés, elles l'avaient nettoyée de la crasse qui la recouvrait pour révéler à Stanislas une physionomie qu'il n'aurait pu imaginer de lui-même. Les gouttes qui fuyaient son corps cheminaient le long de courbes obscènes, se glissant dans chaque interstice, longeant le galbe de parties sordides en provoquant chez le moine d'intolérables picotements dans la nuque. Ou était-ce ailleurs ?? Mais peu importait !

Stanislas réfléchissait à toute vitesse, usant ses sandales en trépignant sur place : il fallait rattraper cette fille du diable avant qu'elle ne s'en aille en volant... en

Sommaire

Sommaire

rampant… en plongeant ! Comment ça en plongeant ? Sous le regard ahuri de Stanislas, le corps impie retourna à l'eau qui l'avait dénoncée comme voué au démon. Elle nagea jusqu'à Sauveur, plongea sous les eaux… Au nom du Seigneur ! se dit Stanislas, elle va achever son œuvre et envoûter le corps juste défunt du frère inquisiteur pour le vouer au démon des profondeurs, de la vase.

Malgré ses peurs, Stanislas vit son confrère remonter des eaux pures, puis être tracté jusqu'à la berge par le dém… la jeune fille. Cette dernière le héla gravement en reprenant son souffle et le pria de faire ce qu'il fallait pour ranimer le moine. Elle n'y tenait pas particulièrement mais elle ne pouvait laisser mourir quelqu'un sous ses yeux, même s'il l'avait jetée à la mort quelques minutes auparavant. La jeune fille était particulièrement en colère et invectivait Stanislas qui en même temps faisait moult manipulations pour faire revenir Sauveur à lui. Elle dit à Stanislas qu'elle en avait assez de cette satanée journée où elle n'avait croisé que des moinillons pressés. Le premier l'avait surprise sur le bord de la rivière en train de faire sa toilette. Il courait comme un fou, la bave aux lèvres, l'œil injecté de sang, poussait des borborygmes infâmes, ce qui l'avait poussée à se cacher dans les bois pour qu'il ne la vît pas. Quand ce moine fou fut suivi par deux autres, elle n'avait pas tenté de se cacher très longtemps. Mais si elle avait su, elle serait partie par le chemin pour se rhabiller prestement, ce qu'elle comptait faire tout de suite si Stanislas n'y voyait pas d'inconvénient, ou même s'il en voyait d'ailleurs.

Stanislas bredouilla des excuses et lui enjoignit de partir alors que Sauveur semblait reprendre ses esprits. Il pensa à la colère de Sauveur s'il apprenait qu'il avait fait

partir la fille… et le père José pourrait le faire chasser du monastère pour cet « acte de couardise ». Trop tard pour la rattraper, et puis elle semblait plutôt coriace. Alors comment faire pour que Sauveur n'en sache rien ; ses yeux croisèrent la carcasse encore baveuse d'un crapaud, mort sur le bord de la rivière et une idée lui vint.

Il regarda s'éloigner la nymphe qui avait sauvé Sauveur jusqu'à ce que ses fesses eurent disparu au loin, puis revint à ses moutons, enfin… son crapaud. Voyant que son confrère semblait sortir de l'inconscience, il improvisa une petite mise en scène. Il saisit le corps de l'animal entre ses deux mains en un geste d'étranglement, puis s'allongea sur le dos, bras tendus au-dessus de la tête, en s'efforçant de faire prendre à son visage l'expression grimaçante d'un effort ultime, figé dans l'achèvement d'un combat sans merci.

Alors il ferma les yeux dans l'attente de la suite des événements. Il entendit Sauveur ramper près de lui, puis un floc-floc quand il toucha le corps sans vie du crapaud. Stanislas se dit qu'il pourrait, là tout de suite, émettre quelques couinements pour faire croire qu'il reprenait ses esprits, ce qu'il fit sans tarder. Sauveur le redressa et lui demanda ce qu'il s'était passé exactement.

Le jeune moine décida alors de ne pas ménager son imagination. Il expliqua comment il avait, au péril de sa vie, sauté dans le bouillonnement de l'eau et arraché à l'emprise de la démone le corps de son ami ; comment une fois hors de l'eau la vile sorcière s'en était prise à lui en se métamorphosant en diverses ignominies : des grandes, des visqueuses, des poilues, des revêches, des piquantes… et comment il avait réussi à braver tous ces monstres avec l'aide de son brave compagnon Luigi. La

Sommaire

Sommaire

Bête, alors exténuée par ces métamorphoses successives, avait essayé de s'échapper sous la forme d'un crapaud sautillant. Il avait d'ailleurs cru son heure arrivée quand la bestiole lui avait sauté au visage avec un sourire sardonique et empoisonné. Il s'était battu de toute son âme et était heureux de voir qu'il avait vaincu la démoniaque sauvageonne. Sauveur confirma ces dires par des « Oh ! » et des « Ah ! » empreints de conviction et exposa à Stanislas le fait que ces métamorphoses mettaient enfin à jour la noirceur de l'âme de cette femme perdue sous la forme d'un batracien putride.

C'est alors que Sauveur décida que leur mission était accomplie, qu'ils étaient venus à bout du mystère du cloître en mettant ainsi en échec la Bête qui s'était enfuie du monastère. Chose que frère Stanislas confirma avec un aplomb incroyable. Le frère inquisiteur décrocha donc le tonnelet du cou de Luigi, vida le reste de Calvados d'une seule gorgée, ainsi soit-il, et y enferma le cadavre suintant du crapaud. Puis il fourra tout ça dans les plis de sa robe et les trois compères se mirent en marche pour rentrer au monastère en vainqueurs, la tête haute.

Frère Constantinus arriva au cloître après une journée d'errance, les papilles toujours enflammées, le fondement à faire fuir Saint Georges sans demander son reste. Il avait sûrement tari plusieurs sources d'eau fraîche et fait prendre feu à maints bosquets sur son chemin mais qu'importe ! le jeu en valait la chandelle. En son for intérieur il maudissait toutefois le père Colomb avec ses sa-

tanés voyages au bout du monde et ses épices infernales. Mais celle-là lui avait fait un effet du feu de Dieu ! Il avait cru brûler en enfer, senti Belzébuth prendre ses quartiers dans ses entrailles… mais mon Dieu ! qu'il était bon de pécher parfois ! De toute façon, personne n'en saurait jamais rien… comme d'habitude.

Sommaire

2014.8.29

Sommaire

Le dernier combat

Éric Colson
https://www.facebook.com/eric.colson.184
http://albator13.over-blog.com/
http://albator04.blogspot.fr/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Katafulchio n'avait pas toujours été un hameau misérable, comptant à peine une vingtaine d'âmes. Du temps de mon père, un ermite s'était installé non loin du village. Il était admiré pour son austérité, sa sainteté et ses pouvoirs contre les dangers surnaturels. Il avait exorcisé avec succès le dragon de Lurs dont on pouvait voir le Rocher à deux pas du village qu'il avait dévasté. Peu à peu, une importante communauté religieuse s'était organisée autour de la cabane de l'ermite. Lors des longs mois d'hiver où les champs ne nous occupaient pas, les moines enseignaient le latin et les philosophes grecs aux enfants du village.

Cette période heureuse avait pris fin il y a vingt-cinq ans lorsqu'une bande sarrasine avait fondu sur nos terres. L'ermite et ses moines n'avaient pas voulu abjurer leur foi et avaient été passés l'un après l'autre au fil de l'épée. Puis la bande s'était tournée vers le village et avait fait

main basse sur nos réserves, nous laissant seulement de quoi survivre jusqu'à la moisson suivante. L'*episcopus*[1] de Dinia ne nous avait pas porté secours, trop occupé à s'assurer que les portes de sa ville fussent bien fermées.

Depuis lors, tous les deux ou trois ans, la bande revenait et nous privait d'une grande partie de nos ressources. Vu la maigreur de leur prise, les Sarrasins pensaient que nous cachions de la nourriture dans les grottes alentour. Sans raison apparente, les récoltes se faisaient plus maigres d'année en année. Plusieurs hommes du village trouvèrent la mort en l'expliquant à nos bourreaux.

Nous approchions de la fin de l'hiver. Celui-ci n'échappait pas à la règle : plus vigoureux que le précédent, il était parti pour finir plus tard.

Nos réserves de nourriture étaient épuisées. Certains jours, quand le temps le permettait, à quelques hommes, nous levions les collets dans les bois. Ces dernières semaines, nos pièges restaient vides. Les lièvres étaient devenus d'autant plus rares que les meutes de loups s'en étaient goinfrées au début de l'hiver. Avec ces bêtes affamées qui rôdaient autour de Katafulchio, se risquer hors du village devenait très dangereux. Les enfants et la Vieille ne quittaient plus les chaumières.

Avec la neige qui tombait dru depuis bientôt trois jours, même les adultes restaient cloîtrés.

Avec le peu de bois sec qui restait, j'entretenais un faible feu. Aelis, ma femme, tremblait de tous ses membres, mais ne s'en souciait guère. Depuis la mort de Brancat, notre dernier né, elle pleurait souvent et répondait à peine à mes questions.

1 désigne l'évêque dans les premiers temps du christianisme.

Sommaire

Sommaire

Je posais une couverture sur les épaules de ma femme quand tout à coup j'entendis crier à l'extérieur.

— Je l'ai vu, il arrive, il arrive, s'égosillait le petit.

Je sortis à sa rencontre. D'autres l'entouraient déjà et l'interrogeaient.

— De qui parles-tu, petit ?

— Laisse le petiot reprendre son souffle. Comment veux-tu qu'il cause, tout essoufflé qu'il est ?

— Bon, moi je retourne chez moi, je suis gelé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'a dit le petit ?

— Tu n'es pas sourde, ma foi. Le petiot n'a encore rien dit.

Comme d'habitude, les caquetages allaient bon train. C'était tout ce qui nous restait. Le reste n'avait plus d'importance depuis longtemps. Je m'approchai du groupe qui s'était formé autour de l'enfant.

— Ah. Tiens. Voilà le Balthasar, dit la Vieille en me désignant du doigt.

— Que se passe-t-il, la Vieille ? Tu sais ce qu'il a vu, le petit ? lui répondis-je.

— Tu en sais autant que nous. Il est arrivé en hurlant et depuis il n'a pipé mot.

Je me tournai vers le gamin. Il paraissait effrayé.

— C'est Riculfe. Je l'ai vu. Il arrive, parvint-il à lâcher.

— Il était seul ? As-tu vu mes filles avec lui ? lui demandai-je.

— Non, le Balthasar, tes jumelles n'étaient pas avec lui. Riculfe est couvert de sang.

Nos vies étaient si pleines d'incertitude. Nous nous y accrochions sans trop savoir pourquoi. Notre seul espoir résidait dans nos enfants. Puissent-ils un jour vivre sans cette boule au ventre. Sans la peur que leurs petits périssent par manque de nourriture. Sans la peur des seigneurs de ce monde, des bandes armées, des maladies. De tout ce qui nous avait fait baisser les bras.

Au début du printemps, Riculfe avait marié Alione, une de mes deux filles. Comme nous l'avions décidé l'été dernier après avoir découvert une source à deux pas de Spinosa, les jeunes époux montèrent s'y installer. Elinore, mon autre fille, les avait accompagnés. Je préférais la savoir en sécurité elle aussi. Une famille s'était jointe à eux.

Nous ne les avions plus revus depuis la fin de l'été. Cela ne nous avait pas alarmés, car nous savions l'accès à Spinosa pénible et dangereux.

— Le voilà, le voilà, s'étrangla le petit en reculant.

Sous un épais rideau de neige, à une centaine de pieds de notre groupe, se dessina une silhouette, les épaules larges, le cou taurin et les cuisses robustes. Cela pouvait être Riculfe, ou tout autre qui partageait des caractéristiques similaires. Je me saisis d'un piquet de bois par mesure de sécurité, puis j'allai à sa rencontre. Virmagne m'emboita le pas, suivi de la Vieille, tandis que les autres restèrent là où ils se tenaient, habitués au pire.

— Riculfe ? Est-ce bien toi ? criai-je.

La silhouette poursuivait sa lente progression sans dire un mot.

Sommaire

Sommaire

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Nous n'avons rien pour vous ici, mis-je en garde l'homme.

À ces mots, il s'effondra. Je courus dans sa direction. Je reconnus mon gendre.

— C'est Riculfe, criai-je aux autres restés en retrait.

Sa robe était en lambeaux, et il n'y avait pas une zone de son corps qui ne fût pas tailladée.

— Il ne veut pas de moi, souffla-t-il en me fixant avec des yeux emplis d'une profonde tristesse.

— Il délire. Amène-le chez moi, il faut le soigner, me dit la Vieille qui arrivait en trottant.

Il eut un spasme et vomit dans la neige un liquide sombre. L'aspect était identique à la sève d'un arbre malade. J'y trempai le bout du doigt. La substance était épaisse et gluante.

Les autres nous entouraient déjà.

— Que lui est-il arrivé ? Il a été attaqué ? demanda la femme de Virmagne, mon frère de lait. Il faut fuir, c'est les sarrasins.

— Tais-toi, bon sang. On ne les a jamais vus en hiver. Retourne chez nous et va t'occuper de notre fils, lui ordonna Virmagne.

Tandis qu'il m'aidait à transporter Riculfe chez la Vieille, les autres nous accompagnaient.

— On doit fuir dans les grottes, c'est les Sarrasins, j'en suis sûre.

— Ou pire. Je vous l'avais dit que Spinosa est maudit. Je les ai entendus les revenants quand j'y suis montée.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce tu racontes ? Quand le mistral ne souffle pas, c'est la tramontane ou le marin qui sévissent là-haut.

— Faites ce que vous voulez. Ma famille et moi, on va se cacher. Elle a raison la femme du Virmagne.

— Il est tard et il fait nuit. C'est dangereux d'aller aux grottes à cette heure-ci.

— J'ai encore de l'étoupe pour faire quelques torches.

— Et tu crois que les Sarrasins y vont pas te voir, bougre d'âne.

Arrivés chez la Vieille, nous déposâmes Riculfe sur la paillasse. Le bavardage parvenait affaibli par l'épaisseur du torchis. Pendant que la Vieille fouillait dans un vieux coffre de bois, seul vestige d'une époque plus riche, Riculfe continuait de délirer.

— Accepte-moi, je t'en prie. Ne me laisse pas seul, répétait-il.

La Vieille trouva le simple qu'elle cherchait, en déposa un peu au fond d'un bol en céramique et y ajouta avec précaution quelques dizaines de gouttes d'un liquide saumâtre contenu dans un carafon de terre cuite. Elle s'agenouilla aux côtés de mon gendre. Ses genoux cagneux craquèrent comme du bois sec.

— Avale ça, le Riculfe. Ça va te faire du bien cette eau de gentiane, lui murmura la Vieille en lui faisant boire un breuvage épais.

— On pourrait demander de l'aide au *masque* de Lagremusa, suggéra Virmagne.

Sommaire

Sommaire

— Pas question. Il est maléfique, tu le sais bien. C'est lui qui a tué le petit Brancat. Paix à son âme, dit-elle en se signant.

Une semaine plus tôt, mon dernier-né était devenu très silencieux et avait refusé de se nourrir. « Le petit est *emmasqué* », avait dit la Vieille. Malgré l'interdiction du *curatus*[2] et les mises en garde des villageois, elle n'en avait fait qu'à sa tête et était allée dans la forêt de Lagremusa trouver le *masque* qui, pensait-elle, avait jeté le sort. Il lui avait dit que l'enfant serait guéri dans la soirée. Il avait ajouté ne guère apprécier les médisances à son sujet. À l'avenir, la mère de l'enfant, mon Aelis, devrait faire attention quand elle parlerait de lui à ceux du village. Lorsque la Vieille retourna à Katafulchio, le petit était déjà mort. La Vieille et les commères avaient conclu que le masque était maléfique et son pouvoir considérable.

Nous veillâmes sur Riculfe la nuit entière. Malgré sa fièvre qui ne descendait pas et le liquide sombre et épais qu'il ne cessait de régurgiter, la Vieille espérait le guérir. S'il pouvait parler, je voulais être là pour entendre ses premiers mots et lui demander si Alione et Elinore allaient bien. Comme toujours, depuis notre enfance, Virmagne se préoccupait de moi et était resté pour me soutenir, devinant combien j'étais inquiet pour mes filles.

Peu avant l'aube, Riculfe mourut dans un silence écrasant. Il cessa simplement de respirer. Il n'y eut ni cris ni pleurs. Il mourut sans rien nous révéler de l'origine de ses blessures. Sans rien nous apprendre de Spinosa et de ce qui s'y était produit.

Je serrais sa main froide et pleurais doucement sur cet homme que j'avais vu grandir. Notre histoire serait bien

2 ce terme désigne un curé de campagne.

différente si chaque mort était ressentie avec une violence égale à celle ressentie au moment où un proche disparaît.

Nous sortîmes de la chaumière de la Vieille pour annoncer la nouvelle aux autres du village. La tempête avait cessé, et une épaisse couche de neige collante recouvrait le village. Derrière les blanches montagnes de Dinia, le soleil se montrait enfin après des jours d'absence. Je me rendis chez moi. Nulle trace d'Aelis. Virmagne et moi fouillâmes une à une les chaumières sans trouver personne. Tous avaient disparu durant la nuit.

— Je vais monter à Spinosa découvrir ce qui s'y passe, déclarai-je.

— Je t'accompagne, me répondit Virmagne.

— Hors de question. Cherche ta femme et ton fils plutôt.

— Ils ont dû filer dans les grottes. À cette heure, ils y sont en sécurité avec les autres.

— Et ils seraient partis sans rien dire ? Sans faire aucun bruit ? objectai-je.

— Je ne m'en fais pas. Mon ange gardien veille sur eux, affirma-t-il.

Je n'avais jamais su si Virmagne était sérieux quand il parlait de son ange gardien. D'ordinaire, ces êtres veillaient sur les grands seigneurs de ce monde. Jamais je n'avais entendu parler d'un ange protégeant un simple paysan. Quoi qu'il en soit, rien ni personne ne pouvait faire changer d'avis Virmagne une fois sa décision prise.

Nous jetâmes rapidement quelques affaires dans nos besaces : de l'étoupe, de l'huile, des serpettes et d'autres

Sommaire

Sommaire

menues bricoles. La Vieille tint à me confier une précieuse sacoche contenant des simples[3] et des préparations de premiers soins.

Sans plus tarder, nous partîmes, car la nuit tombait vite en cette période de l'année. En outre, l'épaisse couche de neige nous ralentirait considérablement. Les congères atteignaient presque deux mètres par endroits. Virmagne semblait rassuré en voyant des traces de pas nous précéder sur le sentier. Le chemin bifurquait à la roche du Diable. D'un côté, vers le levant, il descendait aux grottes. À l'opposé, au ponant, il montait à Spinosa par la maison des Fées. Virmagne ouvrait la marche. Quand il parvint au pied de la Roche, il se figea.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu n'avances plus ? le questionnai-je.

— Les traces vont toutes à Spinosa.

Il se retourna vers moi. Je lus dans ses yeux une vive inquiétude. Je jetai un œil au sol devant lui : aucune trace de pas ne se dirigeait du côté des grottes.

— J'ai un mauvais pressentiment, soufflai-je.

Ces mots quittaient à peine mes lèvres que déjà je les regrettai.

— Je suis désolé, Virmagne, m'excusai-je.

— Ce n'est rien. Dépêchons-nous.

La maison des Fées était une antique *domus*[4] déjà abandonnée au temps du père de mon père. Au village, on racontait qu'elle abritait jadis un *curatus* maudit. Après

3 le terme « simple » désigne les plantes médicinales durant le moyen-âge

4 sous l'Empire romain, ce terme désigne la villa depuis laquelle on administrait une exploitation agricole.

sa mort, un des fils du seigneur de Castrum Beaudunum avait cherché à voir le revenant. Il s'y était rendu un soir. Quand il revint, il avait perdu l'usage de la parole.

Comme l'attestaient les traces dans la neige, au lieu de faire le détour par la crête, ceux du village avaient marché droit vers la maison des Fées. La peur au ventre, nous suivîmes leurs pas.

— Les esprits se couchent au lever du soleil, affirma Virmagne. C'est sans risque.

— Me voilà rassuré, ricanai-je.

Mais le gaillard avait raison, aucun bruit ne se faisait entendre. Peu rassurés, nous dépassâmes rapidement la sinistre masure. Les pas des autres nous précédaient toujours.

Plus loin, le sentier s'enfonçait vers le ravin. La *garriga* cédait sa place à la forêt primaire, protégée des hommes et des bêtes par des pentes particulièrement abruptes. Le lierre rampait au sol et semblait monter jusqu'à la cime de grands chênes noirs. Plus bas, un vif torrent se faisait entendre, dissimulé à notre vue par un dense feuillage.

Des cris résonnèrent devant nous. Je reconnus la voix d'Archinric, le frère de Riculfe. Présent au village la veille au soir quand son frère blessé était apparu, il avait disparu en même temps que les autres. À genoux devant un gigantesque frêne, il se tenait le visage dans les mains. À l'instant où nous arrivâmes à sa hauteur, un Sarrasin surgit comme du néant. À la manière d'un ours, il chargea Virmagne et planta dans son ventre un sabre courbé qu'il remonta jusqu'au plexus. Virmagne expira dans l'instant sans savoir comment ni pourquoi il avait quitté cette terre tant l'assaut avait été brutal et foudroyant. Je sortis la

Sommaire

Sommaire

serpette de ma besace et, fou de rage, fondis sur notre assaillant. Je tins l'outil comme une hache et l'abattis sur le Sarrasin à plusieurs reprises alors qu'il tentait d'extraire sa lame du corps de Virmagne. Il tomba au sol, impuissant face à ma charge. La vision brouillée par les larmes, je le frappai en aveugle. Je m'arrêtai quand je fus certain que la vie avait quitté son corps.

Comme saisis de stupeur, les yeux de Virmagne étaient restés ouverts vers le ciel. Archinric n'avait pas bougé et se cachait toujours le visage. Je lui saisis le bras pour le forcer à me regarder. Une profonde entaille traversait son avant-bras. Son visage était en pleurs. Il ne quittait pas des yeux la cime du frêne. Involontairement, je tournai les yeux dans la même direction que lui.

À plus de trente pieds du sol, de fines branches transperçaient en de multiples endroits une dizaine de corps humains. C'était comme si la croissance de l'arbre s'était faite en quelques heures. Comment un frêne centenaire pouvait développer des branches en une nuit ? Quelle sorcellerie contre nature était à l'œuvre ?

Parmi les cadavres, je reconnus la femme de Virmagne, et son fils aussi. Nulle trace d'Aelis. Il y avait aussi Isangarda, la femme d'Archinric. Il ne la quittait pas de ses yeux horrifiés. Les autres corps appartenaient à des Sarrasins. Je dénombrai neuf morts.

— Comment est-ce arrivé ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. Je me suis couché hier soir à ses côtés. Je me réveille ce matin, ici au milieu des bois, et Isangarda… là-haut, murmura-t-il.

— Qu'est-il arrivé à ton bras ?

— C'est le Sarrasin. Il m'a attaqué. Quand il vous a entendu arriver, il s'est caché.

— Tu ne pouvais nous avertir ? Virmagne est mort par ta faute, criai-je.

— J'avais si peur, bredouilla-t-il.

Sans outil, la terre était trop dure pour enterrer Virmagne. Pour protéger sa dépouille des charognards, je la recouvris de pierres arrachées au sol gelé. Virmagne, mon frère, mon protecteur, mon ami. Si fort et courageux. J'avais toujours pensé que tu me survivrais, je n'avais jamais imaginé un jour contempler ton corps sans vie.

Assis sur un tronc mort, Archinric soignait sa blessure infligée par le Sarrasin. Il pressait sur son avant-bras entaillé de l'étoupe que j'avais prise avec moi. Son sang ne coagulait pas et perçait la neige de petits trous rouges. Je trouvai du sirop d'ortie dans la sacoche de la Vieille et badigeonnai sa plaie.

— Tu dois être soigné. Tu dois redescendre voir la Vieille, lui dis-je.

— On est à deux pas de Spinosa, souffla-t-il.

— Tu seras bien avancé quand tu seras mort.

— Tais-toi, tu vas appeler le malheur, dit-il en se signant.

Il se releva avec difficulté. Je m'emparai de la besace de Virmagne et la lui donnai, puis m'engageai sur le sentier.

— Pourras-tu marcher ? lui demandai-je.

— J'ai pas le choix, murmura-t-il.

Sommaire

Sommaire

Je me tournai une dernière fois vers le tas de pierres sous lequel reposait le corps Virmagne.

— Je reviendrai te chercher, chuchotai-je.

La neige collante alourdissait nos pas et ralentissait notre progression. La *garriga* était réapparue au détriment de la forêt. À mesure que nous approchions du but, les genêts scorpion, d'abord rares, devenaient de plus en plus nombreux. Quand nous parvînmes au pied de l'éperon rocheux sur lequel Spinosa avait été bâti, ils formaient une barrière infranchissable.

En haut de la falaise, trois chaumières misérables se pressaient contre une petite chapelle de pierres. Ça et là, d'antiques murs apparaissaient au milieu des broussailles. Ainsi, avant nous, d'autres avaient tenté sans succès de coloniser ces pentes inhospitalières. Qui étaient-ils ? Que leur était-il arrivé ?

Le soleil était deux poings au-dessus de l'horizon et ne tarderait pas à disparaître derrière les montagnes.

— C'est la nuit dans deux heures, et aucune fumée ne s'échappe par les toits. Ce n'est pas normal, remarquai-je.

— Par où entre-t-on dans ce maudit hameau ? ronchonna Archinric. Je ne vois aucun accès.

— Je vais faire le tour. Cache-toi dans ce bosquet, lui dis-je en désignant un groupe de chênes verts.

— Je viens avec toi.

Son front dégoulinait de sueur. Sa blessure le faisait souffrir plus qu'il ne l'avouait.

— Reste ici et occupe-toi de ta blessure.

— Et je prierai le Seigneur pour ta famille, trouva-t-il la force de dire.

— Puisse-t-il t'entendre, murmurai-je en m'éloignant.

J'étais de retour une heure plus tard. Le mur de genêts scorpion formait une véritable muraille autour de Spinosa. Aucun passage ne permettait d'accéder au hameau.

Archinric se tenait debout sur ses jambes flageolantes. L'étoupe avait disparu de son bras et dépassait du rabat de la besace de Virmagne. Un filet de sang s'écoulait de sa plaie béante pour former une goutte épaisse au bout de sa main inerte. Sa robe était déchirée en maints endroits et sa peau marquée de multiples griffures rougeâtres et boursouflées.

— Que s'est-il passé ? m'exclamai-je.

— J'ai défriché un passage vers la falaise.

Il désigna une ouverture dans la haie de genêts en agitant faiblement la serpette qu'il tenait dans sa main affaiblie.

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendu, bougre d'animal ?

Avec lenteur, il rangea l'outil dans la besace et, soudainement, tomba à genoux. Il toussa, cracha puis vomit un liquide noir et épais, comme Riculfe lorsqu'il était arrivé la veille au village. Je jetai des regards de toutes parts craignant que le bruit attire des malveillants. Il parvint à se redresser. Son nez saignait, et il éprouvait des difficultés pour respirer. Au contact de sa blessure, la sève des genêts scorpion avait sans aucun doute empoisonné son corps et son esprit.

— J'ai prié, beaucoup prié, répétait-il.

Puis il s'effondra et se convulsa.

Sommaire

Sommaire

Il n'y avait plus de temps à perdre. Je le chargeai sur mes épaules et m'enfonçai dans la haie. Non loin de là, sur le versant nord de l'éperon rocheux, je découvris creusé dans la falaise un escalier usé par des siècles d'intempéries, peut-être contemporain des vieux murs que nous avions aperçus en arrivant. Je le montai quatre à quatre. Ils débouchaient derrière une des trois chaumières. De la mousse verte recouvrait le torchis des murs. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur.

Je m'approchai d'une fenêtre au volet ouvert. L'obscurité régnait dans la masure. Mes yeux s'accommodèrent, et j'aperçus alors mes jumelles, Alione et Elinore, assises sur des bancs se faisant face, autour du foyer éteint qui n'en portait que le nom. Fou de joie, je surgis dans la chaumière comme un diable. La tête d'Archinric frappa fort contre l'encadrement de la porte et produisit un bruit sourd.

— Seigneur ! Archinric, je suis désolé, lui dis-je en le déposant au sol et en vérifiant qu'il n'était pas blessé.

Mes filles restèrent assises, sans nous regarder, comme si elles ne s'étaient pas rendu compte de notre entrée fracassante.

— Dieu que vous m'avez manqué, balbutiai-je. J'étais tellement inquiet. Riculfe est arrivé hier soir au village. Il était blessé. Il est mort ce matin. Que se passe-t-il ici ?

Sans piper mot, elles se tournèrent vers nous avec une lenteur extrême. Toutes les deux semblaient souffrir d'un torticolis, car leur buste, leur cou et leur tête pivotèrent d'un seul bloc.

— Archinric s'est intoxiqué au genêt scorpion. C'est bien la première fois que je vois une réaction aussi vio-

lente. Moi-même, je me suis blessé en traversant la haie de genêts. Il nous faut de la poudre réjouissante. Vite !

Elles m'observaient et ne prononçaient toujours aucun mot. Archinric se contracta subitement et vomit à nouveau. Je le penchai en avant pour éviter qu'il ne s'étouffe.

— Si vous n'en avez pas, donnez-moi de l'*anisum* ou une teinture de souci. Vous en avez bien quelque part ? Ne voyez-vous pas qu'il est mourant ? Mais répondez, Bon Dieu, m'écriai-je.

— Ne mêle pas Dieu à ça, articula Alione d'une voix lente.

— Il ne voulait pas de lui, poursuivit Elinore tout aussi énigmatique.

— Il t'a observé et veut que tu le rejoignes, termina sa jumelle.

— De qui parlez-vous, sacrebleu ? m'exclamai-je.

— Mais de l'arbre-monde, voyons. Tu l'as croisé en venant ici, répondirent-elles à l'unisson. Il t'attend.

Je ne comprenais rien à leurs propos insensés. Mes filles avaient perdu l'esprit dans l'isolement de ces collines sauvages. Je me relevai et me mis en quête de simples dans l'espace réduit de leur chaumière.

— Ne te préoccupe plus de lui, il est déjà mort, déclarèrent-elles d'une seule voix.

Je me tournai vers Archinric. Que racontaient-elles ? Il était toujours en vie. Je saisis le bras d'Alione. Des appendices vermiculaires, que je pris tout d'abord pour des orvets, s'échappèrent des manches de sa robe. Là où aurait dû se trouver leur tête figurait une extrémité aveugle et

Sommaire

Sommaire

lisse. Ces choses sans nom se précipitèrent vers ma main et, sans que j'aie le temps de bouger, s'enroulèrent autour de mon avant-bras. Leur contact était dur et tempéré comme le bois. Je voulus reculer, mais d'autres appendices, sortis de sous la robe des jumelles, retenaient mes jambes. Les jumelles ne sourcillaient pas.

— Mes filles acoquinées avec le diable ? Des sorcières ? C'est ça ? Pourquoi ? Pourquoi faites-vous ça ? bredouillai-je.

— Ne mêle pas le Diable à ça. L'arbre-monde est bien plus vieux, commença Alione.

— Tu es son dernier espoir. Il t'attend pour livrer son dernier combat, termina Elinore.

La force des excroissances était telle que je mis d'abord un genou à terre, puis, n'y tenant plus, je m'allongeai de tout mon long sur la paille humide et froide. J'étais incapable du moindre geste.

— Parlez, bon sang. Pourquoi ne dites-vous rien ? C'est comme ça que vous traitez votre père ? les implorai-je à moitié suffoqué.

Elles continuèrent de me fixer sans prononcer le moindre mot.

Tout d'un coup, mon anus se contracta violemment. Quelque chose remontait mes intestins. Des filaments ténus étaient sortis du sol en grand nombre, s'engageaient dans mes yeux comme de fines aiguilles et s'introduisaient au plus profond de mes oreilles me faisant perdre toute notion d'équilibre. Mes orifices furent pénétrés les uns après les autres sans exception. Le même traitement avait été subi par les dépouilles de ceux que nous avions trouvés empalés dans le frêne. La douleur devint si forte que je perdis tout contact avec la réalité. Je ne voyais plus

qu'une multitude d'étoiles blanches et grises, je n'entendais plus qu'un sourd vrombissement. Une intense sensation de brûlure se fit sentir dans tout mon corps.

J'allais perdre connaissance quand la douleur disparut aussi violemment qu'elle était apparue. Une paix m'envahit, une paix comme je n'en avais jamais expérimenté. Un bonheur inconnu, chaud et apaisé, m'enveloppait tout entier. Ni haine ni douleur. Comme l'orphelin qui retrouve sa mère, comme l'alter ego qui découvre sa moitié, j'étais envahi d'une douce plénitude.

Je sentis alors la présence de mes filles. Leurs pensées chaleureuses rayonnaient et se déversaient en moi. Je ressentais leur amour comme s'il s'agissait du mien. D'autres entités en grand nombre signalèrent également leur présence. Parmi elles, il y avait des humains. Je reconnus la femme de Virmagne, apaisée comme elle ne l'avait jamais été. Il y avait aussi Isangarda, et les Sarrasins transpercés par le frêne. Beaucoup d'autres m'étaient inconnus. La majorité des êtres provenait d'époques où l'homme ne s'était pas encore établi sur cette terre.

Les mots n'avaient plus d'utilité. La communication avec les entités de l'arbre-monde s'était établie sans l'aide du langage. J'avais à ma portée un océan de pensées et de perceptions, de sentiments et de sensations. Pour la première fois de mon existence, je faisais réellement partie d'un ensemble. En réalité, c'était encore plus fort que ça. Je ne faisais pas seulement partie d'un ensemble. J'étais le tout, le tout était en moi, le tout était moi.

Puis je l'entendis. L'arbre-monde me montra son histoire. Il était né à une époque reculée où seuls de gigantesques dragons peuplaient cette terre. Sans encombre, il traversa les siècles. Quand prit fin le règne des dragons,

Sommaire

Sommaire

un nouveau monde émergea des cendres. Les terres et les mers se peuplèrent d'une multitude d'êtres dont les ancêtres avaient tremblé sous les pas des dragons. Bien des années plus tard, les hommes apparurent. Très différents de tout ce qui n'avait jamais existé, ces nouvelles créatures éveillèrent la curiosité de l'arbre-monde. Il les aima comme ses enfants. Les hommes le vénérèrent pendant des millénaires. Puis, ils prirent de nouveaux dieux et trahirent l'arbre-monde. Les hommes perdirent les premières batailles, mais bientôt, fort de leur nombre, ils les remportèrent toutes. L'arbre-monde, qui occupait autrefois toute la surface de l'ancien monde, vit son domaine se réduire sous l'action du feu et des haches. Affaibli et malade, il régnait sur les versants autour de Spinosa.

Soudainement, l'arbre-monde hurla. Fort. Si fort que je crus que ma tête allait exploser. J'ouvris les yeux, et des flammes rugissantes m'apparurent. Étais-je mort ? Était-ce cela la damnation éternelle ?

Sortant de sa semi-inconscience l'espace d'un instant, Archinric avait dû battre briquet puis projeter l'étoupe enflammée contre un mur. Le feu s'était rapidement propagé dans le torchis. Des cris s'échappèrent de l'autre pièce. Sans se lever, Alione et Elinore me regardèrent et eurent un sourire triste. Les filaments relâchèrent leur entrave, et je pus me libérer. J'accourus dans la pièce attenante et découvris Aelis prisonnière d'un entrelacs de ronces. Mes mains se refermèrent sur les épines et, sans prêter attention à la douleur, j'extirpai ma femme de sa cage végétale.

Aelis se maintenait à moi. D'un pas mal assuré, nous nous dirigeâmes vers la porte par laquelle j'avais surgi dans la chaumière. La chaumière allait s'effondrer d'un

instant à l'autre. Au milieu de cet enfer, Alione et Elinore, mes deux filles, étaient restées vissées à leur banc.

— Bon Dieu. Que foutez-vous ? Levez-vous et suivez-moi, vociférai-je.

Sans me répondre, elles me regardaient avec une tristesse croissante.

— Je ne peux pas vivre sans vous, seul, les suppliai-je.

— Dans l'arbre-monde, personne n'est jamais seul. Tu as encore le choix. Reste avec nous.

Soudain, un morceau de chaume enflammé s'effondra sur elles et mit le feu à leur robe. A ma grande surprise, leur corps prit feu comme du bois. Je ne pouvais plus rien pour elles. Elles appartenaient à l'arbre-monde.

J'entraînai Aelis au-dehors juste à temps. Le toit s'écroula sans que je puisse venir au secours de mes filles ou d'Archinric.

De retour au village, quelle ne fut ma surprise d'y trouver l'*episcopus* de Dinia qui nous attendait entouré de nombreux soldats et d'une armée de bûcherons. Comment pouvait-il savoir ? Il me questionna longuement, abattu et désemparé comme je l'étais, j'éprouvais des difficultés à lui répondre.

Le lendemain matin, il tint une messe pour les morts. Je n'en compris que de rares mots — Armageddon, la dernière bataille — même si l'ermite m'avait enseigné le latin. Durant son sermon, l'*espicopus* cita l'Apocalypse.

Vers midi, lui et sa troupe partirent pour Spinosa. Nous ne les revîmes jamais. L'arbre-monde avait-il mené son dernier combat ?

Sommaire

Sommaire

L'Hydre du Lerne

Olivier Jarrige

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

L'œil rougeoyant et grésillant brillait dans la pénombre. Il s'en dégageait une légère volute de fumée odorante qui montait dans la coursive d'acier et couvrait l'odeur d'huile et de graisse. Le pas lourd de l'homme s'était stoppé un instant pour profiter au maximum de la bouffée du Havane taille XXL qu'il s'était octroyé le temps d'une courte pause.

Il soupira d'aise, tirant dessus en fermant les yeux.

Puis il frotta doucement l'extrémité incandescente contre la paroi d'acier du vaisseau afin de l'éteindre et pouvoir le savourer plus tard. Une fois fait, il le remisa dans la poche intérieure de son uniforme gris anthracite non sans le humer avec délectation une dernière fois.

Le noir complet se fit alors.

L'homme réajusta son béret sur ses cheveux ras.

Vérifia que le grand couteau cranté était bien attaché sur son mollet, au dessus de la Rangers.

Reprit en main la mitrailleuse lourde qu'il venait de recharger quelques secondes auparavant.

Un cliquetis métallique annonça qu'on cherchait à le joindre par l'Intercom. Son oreillette vibra tandis que, tel un minuscule serpent, un mince appendice servant de micro se déployait délicatement devant sa bouche cernée d'une barbe fournie et grisonnante. Quelques interférences plus tard le son se fit plus net.

— Salut Tonton Zeus.

— Herc... comment ça va, fils ? Bien remis de la transubstanciation luminique ?

— Un léger étourdissement et un gros vomi à l'arrivée, mais ça boume. J'ai déjà dézingué trois de ces saloperies.

— Elles n'ont pas repoussé ?

— Croyez-moi les filles avec la dose massive de bastos que je leur ai refourgué dans le buffet sont pas prêtes de repousser!

— T'as rien trouvé ?

— Par « rien trouvé », t'entends « aucun de signe de l'équipage ? »

— Oui.

— Non.

— Fait gaffe, Herc, la dernière fois, ça a été plus compliqué que prévu.

— Avec le Lion-Clone ?

— Ouais avec le Lion...

Sommaire

Sommaire

— Oublie, Tonton, le Lion j'y étais allé au couteau. Je trouvais ça plus sport et j'avais envie de me faire une descente de lit.

— Et des pantoufles ? ?

— Ouais des pantoufles assorties. Pourquoi ?

— Heu...pour rien. Bon, on vient de te localiser. T'es sur la passerelle sud. T'avances encore quelques mètres et à ta droite tu verras une porte. Normalement, derrière il y a le cœur atomique du vaisseau. C'est le noyau central. La grosse bête devrait s'être posée et amalgamée par là.

— Coursive, couloir, porte, noyau, gros bestiau pas beau et bastos. OK, j'ai pigé. J'avance et je te recontacte.

— Ok, fils. Sois prudent.

— T'inquiète, Tonton.

La communication avec le vaisseau en orbite quelques parsecs plus haut s'interrompit. La station de commandement cybernétique Zeus dirigeait l'opération. Spécialisée dans les interventions furtives et, parfois, musclée, elle avait été contactée par le Consortium des Transports Interstellaires. Ceux-ci étaient inquiets, car ils n'avaient plus aucune nouvelle depuis plusieurs années-lumières de deux de leurs vaisseaux. Le NOSTROMO et le LERNE.

Un commando avait été envoyé sur le premier, un gros porteur perdu à l'autre bout d'une galaxie alienne quelconque. Et sur le second, un petit vaisseau-remorqueur, le commandant Hercule s'était désigné volontaire. Une mission rapide, propre et bien payée. Le seul souci était la téléportation, désintégré d'un côté, reconstitué de l'autre, mais avec le temps et quelques cachets de Nautamine on s'y faisait.

Sommaire

En débarquant dans le noir total, quelques minutes plus tôt, le grand colosse s'était retrouvé nez-à-nez avec l'une des têtes de l'Hydre qui surgissait d'un couloir face à lui. Aussi surpris l'un que l'autre, l'homme avait réagi le premier, inondant la tête verte et purulente d'un feu nourri de balles dont les douilles chaudes, tombant une à une sur le sol métallique de la navette en cliquetant, n'était qu'une douce musique à ses oreilles. La tête, elle, avait explosésous l'impact.

Le LERNE, dérivant dans le noir infini de l'espace, avait finalement été repéré par les radars-relais surpuissants de Zeus qui s'étaient alignés sur la trace luminique du vaisseau. En scannant l'appareil, la grosse masse sombre et informe de l'animal parasite avait été détectée. Il en restait très peu dans la galaxie connue. Celle-là en ferait encore une de moins.

Hercule fit quelques mètres, éclairé maintenant par la faible luminosité des milliards d'étoiles froides et lointaines, qui apparaissaient par les minces et rectangulaires baies vitrées blindées parsemant le couloir. Baissant la tête pour ne pas se cogner aux entrelacs de fer, il avançait prudemment, mitrailleuse lourde pointée devant lui. Après plusieurs minutes, il repéra la porte signalée par Zeus. Il s'en approcha prudemment, tendant l'oreille, mais n'entendit aucun bruit derrière. Il posa la paume de sa main sur la serrure-scanner automatique. La luminescence verte qui en émanait s'intensifia à ce contact. Tous les circuits du vaisseau avaient été recalibrés et alignés sur son code génétique dès son arrivée. L'identification ne posa effectivement aucun problème. Un discret bip so-

Sommaire

nore, puis un soupir hydraulique, et la porte s'ouvrit lentement. Hercule pénétra dans la pièce centrale.

Celle-ci était ronde.

La porte se referma derrière lui.

Six autres découpaient la salle circulaire. En son centre le cœur du réacteur, son alimentation nucléaire, vibrait comme s'il était vivant. De fines ridules de fumée s'échappaient par les côtés. Il battait. Rouge vif. Des pulsations rythmiques et lumineuses qui éclairaient l'endroit de leur éclat. Mais une membrane, plus sombre, recouvrait l'ensemble. De cette seconde peau, sept tentacules épais jaillissaient, se fondant au-dessus du réacteur en une sorte de cou unique, qui disparaissait à travers un conduit du plafond, parmi les tubulures en acier.

La salle était inondée de cette lueur rougeâtre, ainsi que des reliefs de combinaisons et de restes humains qui gisaient au sol.

L'headphone se déplia.

— Tonton Zeus ? Tu me reçois ?

— Oui. Un problème ?

— Je viens de retrouver l'équipage.

— Vivant ?

— Pas tout à fait.

— C'est à dire « pas tout à fait » ?

— C'est à dire « pas tout à fait » genre puzzle sur le sol.

— Mer... Elle a tout boulotté ?

— Tout. Elle s'est même déjà amalgamée avec le réacteur. Ça craint.

— Faut que tu la retrouves rapidement, fils, parce que...

— Je sais, Tonton, parce qu'une Hydre fusionnée avec un réacteur nucléaire qui va ensuite se jeter dans un trou noir, c'est pas bon pour notre petit univers à nous. Ça ferait un gros ppsshhhiitttt...

— Et un grand boum. Bouge-toi, Herc.

— Y'a pas de lézard, Zeus.

— Si, un gros.

— Façon de parler, Tonton.

Aux grands maux les grands moyens. La discussion close, il parcourut la salle du regard. Reposa quelques instants la mitrailleuse lourde sur le sol. Vérifia que son chargeur était à bloc. Fit craquer les muscles de son dos. Puis sortit le Havane de sa poche. Il le ralluma et tira une bouffée avec délectation. Tout à coup, il perçut une grande vibration, suivie d'un choc lointain.

Le LERNE vacilla.

Hercule se retint à la cloison derrière lui. Il se ressaisit de son arme.

— Allez viens.

Puis le vaisseau se stabilisa. Le cœur rouge palpitait toujours. Un grondement, comme une pulsation sourde et cadencée, se fit entendre.

Quelque chose approchait. Mais par où ?

Soudain on cogna aux portes.

Aux sept en même temps.

Hercule repointa la mitrailleuse devant lui en balayant la pièce.

Sommaire

Sommaire

— Bord…

Les coups se firent de plus en plus violents.

L'homme inspira une bouffée odorante du cigare en fermant les yeux, puis reporta son attention autour de lui.

Les sept portes de métal éclatèrent en même temps avec grand fracas. Dans un ballet monstrueux, les sept têtes de l'Hydre jaillirent des ouvertures, telles des tentacules gigantesques. Leurs yeux brillaient du même éclat vif que le cœur du réacteur, tandis leurs gueules s'ouvraient démesurément sur des doubles rangées de dents aiguisées et tranchantes comme des rasoirs.

— Tu parles d'une tête à claques…

Le staccato violent et lancinant de la mitrailleuse lourde démarra.

Les douilles brûlantes rebondissaient sur le sol.

Hercule se déplaçait, dos au mur de la salle, visant chaque appendice alternativement, tout en prenant soin de ne pas glisser sur les restes humides qui jonchaient le sol.

L'arme devint rapidement chaude.

Les têtes sifflaient en ondulant, encaissant les balles qui les déchiquetaient, dans un grand maelström de bruit et de fumée.

Des lambeaux de chairs et de substances visqueuses voletaient dans les airs avant de venir se déposer par terre à la manière de confettis ensanglantés.

Les deux combattants se livraient à une chorégraphie mortelle.

Une tête finit par exploser totalement sous les impacts.

— Oups. Un-zéro. Dommage.

Les muscles de son bras se tétanisaient et tremblaient sous le poids de l'arme qui continuait à cracher ses doses de plomb.

— Et de deux.

L'hydre rugit de douleur, lorsque son second cou fut tranché net. Les autres têtes continuaient à s'agiter en tous sens, tentant en vain d'attraper la créature devant elles. Mais celle-ci était bien trop agile malgré sa corpulence, et se déplaçait constamment.

Inlassablement, Hercule arrosait ses cibles mouvantes. Mais alors qu'une troisième tête était pulvérisée, la première se mit à repousser.

— C'est pas vrai...

L'homme regarda le membre qui reprenait vie comme un obscène bourgeon de chair. Il jeta également un œil à la jauge de munitions de la mitrailleuse. Celle-ci indiquait qu'il ne restait quasiment plus rien. Et c'était le dernier chargeur.

Hercule fit exploser une quatrième, puis une cinquième tête.

Alors l'Hydre s'immobilisa. Puis brusquement les longs cous refluèrent, comme aspirés, par les portes déchiquetées.

La mitrailleuse cessa, chauffée à blanc.

— Tonton Zeus, tu me reçois ?

— Bbbzzzttttttt....

— Tonton Zeus ?

Sommaire

Sommaire

— Oubbbzzzttttiiizttt... Herzzzttttttbbbzz.. bbbttzzzm'entenbbzzttt ?

Tandis qu'il essayait de régler la communication, les sept têtes sifflantes aux yeux rouges resurgirent brutalement autour de lui.

— Bon là, on a un problème.

— Herzzzzbbzzzttt...

Clic. Clic. L'arme ne répondait plus.

Vide.

— Ça, c'est fait, marmonna-t-il en la reposant.

Pendant que l'Hydre se dressait, menaçante, devant lui, Hercule dégaina le grand couteau cranté. En mâchonnant le cigare toujours allumé, qu'il passait nerveusement de droite à gauche de ses lèvres, il affermit sa poigne sur le manche d'ivoire. Son corps tous muscles tendus, aux abois et en position de lutte.

— Allez viens, on va faire ça à l'ancienne. Toi et moi, en tête à tête.

A chaque fois que l'une d'entre elles se penchait vers lui, Hercule répondait en pointant la lame brillante vers elle. Celle-ci reculait aussitôt, laissant la place à une autre, attisée par la curiosité.

L'homme était bien campé sur ses deux puissantes jambes. Concentré. Le couteau valsait avec assurance d'une main à l'autre, intimidant le monstre. Celui-ci semblait hésiter, se demandant ce que cette fragile créature en face de lui pourrait bien lui faire avec cette chose brillante qui semblait inoffensive.

Les têtes ondulaient en sifflant et crachotant dans la salle.

L'homme les suivait du regard, une par une.

La première tenta enfin une attaque.

Elle tendit le cou et plongea brusquement vers le colosse.

— Chérie, ça va couper…

Le bras d'Hercule fut vif et agile.

Dans un éclair de sang, la tête tranchée, roula sur le sol.

Par réflexe, les autres refluèrent en chuintant.

— Ça, ça pique, non ?

— Bbzzzttt…Hercbbbzzzttt…Herc, tu me reçois ?

— Ah quand même…Oui.

— Qu'est-ce qui pique ? Ne me dit pas que…

— Si. Au couteau.

— C'est pas vrai. C'est encore pour des pantoufles ?

— Non. J'ai déjà ce qu'il faut.

Un silence.

— Elle est grosse ?

— Quelques têtes de plus que moi, oui.

— Elles repoussent, c'est ça ?

— Ouais. Sans arrêt.

— Les munitions ?

— Elles, elles repoussent pas. Finies.

En parlant, Hercule évitait les têtes qui, maintenant, attaquaient de concert. Il se mouvait rapidement, bondissant, ripostant de taille et d'estoc à chaque saillie de la bête. Mais il ne les touchait plus.

Sommaire

Sommaire

— Faut que tu trouves une solution là, Tonton. Parce que je fatigue à danser avec elles.

— J'en ai une, mais tu vas pas aimer.

— Dis toujours.

— Vraiment pas aimer…

— Me fait pas languir, j'ai des crampes.

— Le réacteur luit encore ?

— Oui, mais la peau de cette saloperie le recouvre de plus en plus.

Une tête, d'un mouvement plus prompt que les autres manqua de peu d'arracher le poignet luisant de sueur du combattant.

— Wouaou c'est pas passé loin…

— T'as encore des cachets sur toi ?

— Quoi ?

— T'es prêt au voyage, fils ?

— Au voya… ? qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu vas courir et plonger ta lame dans le cœur du réacteur. Au moment où tu le touches, je te téléporte.

— Heu…t'as un plan B ?

— Non.

L'Hydre s'enhardissait de plus en plus. Hercule jaugea la situation. A nouveau sept têtes devant lui qui lui barraient le chemin du cœur. Il n'aurait qu'une chance. Une toute petite, mais ça valait la peine de la tenter.

— Ok. On y va. Tu me suis ?

— Je vois ta fréquence, oui.

— Te goures pas, sinon, tu vas m'entendre.

— T'inquiètes, je maîtrise.

— C'est parti.

Hercule arrêta tout mouvement. Surprise, l'Hydre fit de même. Les sept têtes, à sa hauteur, le fixèrent, leurs yeux étonnés s'étrécissant en de fins traits horizontaux.

Derrière, il vit le réacteur et estima la distance. Quelques mètres seulement.

L'homme tira calmement une grande bouffée sur le Havane. Celui-ci devint incandescent et rougeoya sous l'inspiration.

Alors Hercule le prit délicatement entre le pouce et l'index et, d'une pichenette agile, le lança en l'air presque au ralenti. Les têtes suivirent le mouvement et la courbe ascendante du cigare, lâchant l'homme des yeux.

Celui-ci, s'emparant à deux mains du couteau qu'il pointa devant lui, plongea entre les cous entrelacés et ondulant.

L'Hydre reporta son attention sur le déplacement rapide, mais trop tard.

Les têtes se baissèrent instantanément pour attraper leur proie, mais se cognèrent maladroitement les unes aux autres.

— Là je crois que tu vas plus me prendre la tête, bébé ...

Au moment où le grand poignard atteignit sa cible, frappant le cœur même du réacteur, Hercule s'évapora dans l'air en un bamfff discret.

Sommaire

Sommaire

Dans l'espace, le LERNE, brilla soudain de mille feux, à la manière d'une citrouille d'Halloween éclairée de l'intérieur.

Pendant quelques secondes, le temps se suspendit telle une image figée.

Des zébrures de lumière parcoururent de toutes parts la coque du vaisseau.

Puis il explosa en une multitude de champignons qui illuminèrent silencieusement les étoiles proches.

Quelques débris flottèrent un moment, avant que le vide glacial ne les aspire.

Tout avait disparu.

A bord du Zeus, Hercule finissait de vomir.

En s'essuyant la bouche d'un revers de manche, il se redressa.

— Tout va bien ? grésilla une voix dans l'interphone au-dessus de lui, dans le pode de réception.

— Ça va. Mais faut régler ce problème de balancement de l'estomac qui n'arrive pas en même temps que le reste, parce que franchement c'est pas très élégant comme arrivée.

— C'est quand même mieux qu'avant, non, quand on arrivait à poil...

— C'est pas faux...

— Bon pas le temps pour une médaille, tu te changes et tu repars...

— Quoi ? Déjà ? Où ça ?

— Y a un vilain truc qui a débarqué sur Augias IV. Il a mis un bazar pas possible...

— Faut tout nettoyer, c'est ça ?

— Oui.

— C'est plus des travaux, Tonton, c'est une vraie corvée...

— Je sais, Hercule, je sais...

La station cybernétique Zeus réorienta alors ses radars, et son signal de transubstanciation luminique vers la petite planète Augias IV, célèbre dans toute la galaxie pour ses écuries et ses courses de chevaux vapeur.

Dans quelques minutes, le commandant Hercule débarquerait pour faire le ménage.

En attendant, tandis qu'une mini-douche moléculaire nettoyait sa peau et réorganisait son uniforme, Hercule ouvrit une petite boîte en bois nacré. Il en caressa les contours. Puis, religieusement, il s'empara d'un Havane taille XXL qu'il huma et alluma, pour en tirer avec délectation une première bouffée.

La cabine de la mini-douche s'éteignit.

La pénombre se fit.

L'œil rougeoyant et grésillant du cigare se mit alors à briller avec éclat.

Sommaire

2.14.8.12

Sommaire

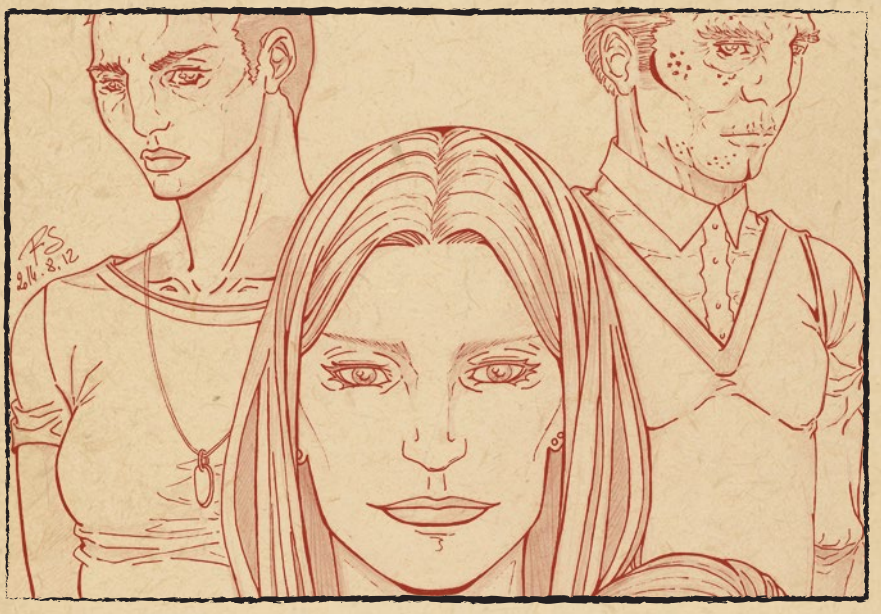
En haut comme en bas

Hugo Dorgere
https://www.facebook.com/hugo.dorgere

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



La Basilique de Fourvière s'est effondrée. C'est ce qu'un gars qui vit dans les quartiers inférieurs m'a raconté. C'est quand même incroyable que les gens soient choqués par la destruction d'un vieux tas de pierre. Certains veulent y voir un signe, une confirmation par la providence que le monde va mal, que notre société ne va pas dans la bonne direction. Moi, je m'en fous un peu. L'architecture et tout ce tralala, ça n'a jamais été mon truc. Je suis plutôt directe et expéditive comme meuf. C'est important dans mon métier. Mon nom, c'est Eileen Meza et je suis détective privé. Là, j'ai pris quelques photos d'un mari qui trompait sa femme avec une jeunette. D'habitude, ce genre de missions, c'est pas ce que je préfère mais là, c'était plutôt bien payé alors bon. J'attends tranquillement mon tour pour la capsule en commun sur la place Bellecour. J'ai hâte de remonter à la surface, le Lyon d'en Bas me branche pas trop, ça craint vraiment, à la base, ils avaient entassé tous les malades là-dedans, en

Sommaire

espérant éviter la contamination pour les gens d'en-haut. Heureusement, le gouvernement a réussi à trouver une solution, ils ont vacciné tout le monde et le virus a disparu. N'empêche, tous ceux qu'ils avaient foutus en bas, ils sont restés. Normal, il faut avoir un pass spécial pour prendre le Relais et si les habitants du haut peuvent descendre, l'inverse n'est pas vrai. Si tu viens du bas, déjà, il faut avoir le fric pour prendre les transports en commun et ensuite, il faut se soumettre à tout un tas de tests qui prennent des mois. En gros, tes chances d'obtenir un pass sont aussi fines qu'une lame de rasoir. La prochaine capsule vient d'arriver et heureusement, je fais partie des prochains passagers. La machine ressemble beaucoup à un train qu'on voit dans les vieux livres d'histoires, c'est une structure d'un gris argenté qui se déplace avec de l'air comprimé. Les portes s'ouvrent et la plupart des gens se précipitent, normal, on peut pas y rentrer à cinquante dans ces engins. Le voyage est très court, pas plus de deux minutes mais j'ai le temps de voir qu'on m'a dit vrai sur la Fourvière. L'orgueilleuse façade de la basilique n'est plus qu'un amas de pierres. Je me demande ce qui s'est passé. Ha, c'est peut être un affrontement qui a mal tourné. Ou alors, il s'est vraiment passé quelque chose de grave. J'ai pas le temps de réfléchir plus qu'il faut que je sorte de la capsule. Je peux enfin respirer l'air de la surface. Le Lyon d'en-Haut, c'est vraiment une ville sympa. C'est assez impressionnant, il faut dire, les gratte-ciel sont raccordés entre eux par le Relais, lui-même connecté au réseau mondial par la Tour du Millénaire.

— Mademoiselle Meza ! Mademoiselle Meza !

Sommaire

Je me retourne pour voir un petit gars essoufflé qui me court après. Il porte le t-shirt noir d'un des derniers groupes de rock alternatif à la mode.

— Votre associé voudrait que vous rentriez immédiatement à votre cabinet. Les canalisations ont explosé.

C'est le signal d'urgence qu'on a défini avec Cavendish. En cas d'affaire grave, on ne communique qu'oralement, c'est beaucoup trop risqué d'envoyer des messages. Depuis la révolte des vétérans, la Confédération européenne surveille la France très attentivement et décortique les conversations les plus privées. En plus, je ne tiens pas à ce que le gouvernement soit au courant de toutes mes activés. Je prends une autre capsule. Mon cabinet se trouve à l'écart du centre-ville. Les bureaux dans les tours, c'est pour les gens pleins aux as. Moi, j'ai choisi le calme et le confort de la banlieue pavillonnaire du Lyon d'en Haut. Dès que j'arrive dans le petit local qui nous sert de cabinet, Cavendish me saute dessus et me secoue par les épaules.

— Tu ne vas pas deviner qui est venu me voir ce matin, dit-il avec un accent britannique, c'est très mauvais pour nous. Quand un type aussi haut placé fait appel à des détectives de bas-étage, c'est qu'il ne peut pas prendre le risque que ça s'ébruite. Ca signifie donc qu'il ne peut pas faire confiance à ses collaborateurs les plus proches. Ca sent vraiment mauvais.

Bernard Cavendish est un type longiligne, vraiment grand, avec des petits yeux marron et une chevelure blonde assez clairsemée. C'est quelqu'un de nerveux, que tout le monde déteste au premier abord. Quasi insomniaque, il passe ses nuits à déchiffrer des codes qui ont tenu en échec des générations de chercheurs. Sa dernière

lubie, c'est l'étude du manuscrit de Voynich, un livre ésotérique qui date du XVe siècle. Pour moi, c'est du charabia de scientifique.

— Du calme, on est pas obligé d'accepter, lui répondis-je. Tu connaissais le type ?

— Stéphane Mégemont. Un Immortel.

— Ah oui, quand même.

Des millions de fidèles vénèrent les Immortels comme des dieux. C'est vrai qu'ils ont pas changé d'apparence depuis trois siècles mais il pourrait très bien s'agir de clones humains. En tout cas, ils mijotent des trucs louches et les gouvernements se méfient d'eux. À un tel point que l'autorité fédérale les a déclaré ennemis publics, ce qui a provoqué des grosses manifestations en leur faveur à Paris, à Madrid et à Rome.

— Il voulait quoi ? demandais-je en me laissant tomber sur notre tout nouveau canapé.

— Que tu descendes dans la ville basse….

— Mais j'en viens. Il pouvait pas passer plus tôt ? Merde.

— Il veut que tu descendes dans le Lyon d'en-Bas pour retrouver quelqu'un. Une femme qui a disparu, continua Cavendish. D'après ce que j'ai compris, elle serait responsable de tout ce qui s'est passé dernièrement.

— Les massacres ? La destruction de la Basilique ?

— Peut-être. Je reste méfiant. Il n'a aucun intérêt à nous dire la vérité. Imagine, ça se trouve c'est quelqu'un qui cherche à fuir ces malades. On raconte pas mal de truc sur eux. Ils ont des fidèles un peu partout dans le monde.

— Mouais. Il paye combien ?

Sommaire

Sommaire

— Un million. Il nous a déjà fait une avance. Sans condition.

Cavendish s'alluma une cigarette et aspira lentement la fumée. Je pris un moment pour penser à la situation. Nous n'étions pas particulièrement riches, une somme pareille représentait plusieurs années de boulot et la perspective de continuer à vivoter dans cette entreprise de seconde zone ne m'enchantait guère. D'un autre côté, la ville d'en-bas devenait de plus en plus dangereuse, on ne savait pas exactement ce qu'il s'y passait mais les cadavres s'empilaient à une vitesse alarmante, sans que cela ne préoccupe beaucoup le gouvernement. Faut dire, la plupart des résidents d'en dessous n'ont pas vraiment d'existence légale, ils vivent, se reproduisent et meurent sans laisser la moindre trace. On peut pas recenser tout le monde, c'est plus possible, on est trop nombreux. Je suis toujours un peu triste dès que je pense à tous ces trimardeurs. Cavendish me sert un café que je bois à petite goutte.

— Il nous a donné un nom ? On a quoi comme info sur cette nana ?

— Elle s'appelle Emilia Taggert, c'est une Américaine qui aurait fait partie de leur cercle. Selon lui, elle est devenue complètement folle et représente maintenant un danger pour la société.

— Ben voyons ! En gros, il compte m'envoyer comme appât pour sonder le terrain et voir si une intervention est possible.

— Quelque chose comme ça, acquiesça mon associé.

Ce type est vraiment gonflé. J'ai un contact dans la ville basse qui m'a déjà dépanné mais ça risque quand même d'être chaud. La dernière fois que j'ai tué quelqu'un

là-bas, j'ai bien failli y laisser ma peau. Mais je décide quand même d'accepter la mission. Si jamais les choses se corsent trop, je tire ma révérence et je lui rembourse son fric. Mais bon, un million, on peut pas y cracher dessus, quels que soient les risques.

Cavendish envoie une lettre à Mégemont pour lui dire que c'est d'accord. Encore une fois, le papier, c'est plus sûr que l'interface holographique. On peut tout intercepter mais pas beaucoup de gens songent à surveiller les communications écrites. Ce qui en fait un moyen privilégié pour ceux qui veulent transmettre des infos sensibles et conserver leur anonymat. Le repérage électronique se fait désormais en un clic. Quelques secondes et cela suffit pour connaître les déplacements d'une personne, avec qui elle est en contact, ce qu'elle achète, ses notes à l'école et son éventuelle affiliation politique. C'est ouf et terrifiant tout à la fois. Le lendemain, je me mets en route pour le Lyon d'en-Bas. J'ai pris mon flingue à double tir ou « pistolet énergétique » comme on dit, ça tire des balles mais je peux aussi balancer un rayon laser avec. Il ne marche qu'une fois par contre, ma cellule de recharge est trop petite. Je descends sur la place Bellecour en passant loin de la statue brisée du roi et je me dirige vers le vieux Lyon. En chemin, je croise des gens tout à fait normaux mais qui ressemble à des clodos. Ils me dévisagent avec leurs regards éteints car ils savent que je viens d'en haut. Il y en a peut-être quelques-uns qui ont une idée lubrique derrière la tête. Mais bon, l'arme qui bat mon flanc gauche doit faire son effet. Je porte une veste en cuir un peu démodée et j'ai attaché mes cheveux en un chignon austère pour ne pas attirer l'attention. Je trace ma route jusqu'aux quais et ce que je découvre me glace le sang. Plusieurs cadavres, une dizaine à tout casser, sont entas-

Sommaire

Sommaire

sés près de l'ancien pont Bonaparte. Un type avec un tablier blanc s'active autour d'eux, sélectionne les meilleurs morceaux et les balance froidement dans une sorte de vieux caddies. Je me contente de le dévisager, horrifiée mais le gars m'interpelle.

— Vous êtes choquée, mademoiselle ? Il y a plus rien à bouffer dans le coin mais la faim, tu connais pas. Si jamais il t'arrive un truc, c'est moi qui m'occuperais de toi. Je découperais tes nichons, c'est la meilleure partie chez une nana !

Je pose mes doigts sur la crosse de mon revolver. Ca suffit à le calmer mais son sourire pervers ne quitte pas son visage un peu bouffi. Ça bouge derrière moi. Putain, je suis à cinq cents mètre à peine de l'arrêt de capsule et je me fais déjà agresser ! Que font les gardes ? Je dégaine mon flingue et je me retourne rapidement. Sept personnes s'avancent vers moi, cinq femmes et deux hommes, ils sont tous armés d'armes contondantes, des sortes de massues artisanales. Une des nanas tient un pistolet, qu'elle pointe vers moi. Elle ne va pas s'en servir de suite mais son but est de me tenir en joue suffisamment longtemps pour que l'autre enfoiré puisse m'estourbir par derrière. Je n'hésite pas une seconde, je dégaine et je tire non pas pour tuer mais pour handicaper sévèrement, histoire de lancer un avertissement pour dissuader les autres. La balle la touche en plein ventre et elle tombe à terre en se tordant de douleur. Mes agresseurs reculent un peu mais le boucher a le temps de me mettre un coup de pied dans le dos qui me projette violemment sur le sol. Je lâche mon arme et je n'ai pas le temps de voir où elle est passée. Ses mains tachées de sang s'enroule autour de mon cou à la manière d'un serpent qui se jette sur sa

proie. Je tente désespérément de retrouver mon flingue mais la seule chose que j'arrive à choper, c'est le bout d'un vieux pavé qui s'est décollé de la chaussée.

— Vas-y, bute-la, cette salope, hurlent-ils.

— Crève-la !

Quelqu'un immobilise ma main. C'est là que je réalise que je suis vraiment foutue. La dernière chose que je vois avant de tomber dans les pommes, c'est que les mains de mon ennemi ont lâché ma gorge. Quand je me réveille, je suis dans un lit plutôt confortable, avec des draps pas super propres et un mal de tête affreux. Bien entendu, ma nuque est un peu douloureuse mais j'arrive à respirer sans trop de difficultés.

— Salut, Eileen.

Il me faut un petit instant pour comprendre qui s'adresse à moi.

— Soumaya ?

C'est mon contact. Elle dirige une cellule d'un réseau terroriste qu'on nomme La Faucille, qui a pour but d'envahir les villes du haut. Eux se disent combattants de la liberté. C'est une jeune femme à la peau de couleur noire, assez musclée, avec des traits carrés. Elle reste assez jolie, si on aime le type dominateur, j'imagine. Elle passe la main dans mes cheveux et me dit :

— Tu as vraiment eu de la chance qu'on soit là, m'informe-t-elle, ça faisait un moment que j'avais l'œil sur le salaud qui t'a attaqué. Un vendeur de chair humaine. Je les ai butés, lui et ses potes. Mais ce genre d'incidents se multiplie depuis que le Lyon d'En Haut a coupé le ravitail-

Sommaire

Sommaire

lement. On est livré à nous même ici. C'est pas le genre d'endroit pour une apprentie détective.

Je me redresse dans mon lit et je mets un oreiller derrière mon dos.

— Comment ça ils ont coupé le ravitaillement ? Vous avez plus de bouffe ? C'est un des engagements de l'autorité fédérale pourtant !

Elle soupira et me pinça la joue avec condescendance.

— C'est l'histoire du virus qui se répète. On veut nous faire crever. Il y a plus de place sur cette planète. La ligne du Relais va bientôt être coupée. Bientôt, il n'y aura plus aucune communication entre le haut et le bas. Je suis persuadée que ça arrive dans toutes les villes du réseau mondial. Le haut se débarrasse du bas. On est d'aucune utilité pour eux. On ne travaille pas, on ne produit rien, on ne paye pas d'impôts. En revanche, on leur coûte de l'argent et on consomme des ressources.

L'odeur de vieille pierre et l'état délabré des murs de la pièce m'indiquent qu'on se trouve dans le Vieux Lyon, le quartier qui craint le plus pour ceux d'en haut. Je connais des gens très sympa dans le coin mais il y a aussi des groupes de pillards qui ne reculent devant rien. Ils transforment cet endroit en un véritable enfer urbain, où viols et meurtres sont monnaie courante.

— Du coup, c'est pour ça qu'il y a du trafic de chair humaine, lui dis-je, ce mec-là voulait faire des provisions avant que le stock de nourriture soit épuisé et revendre après. Quelle petite crevure !

Je fis mine de me lever mais Soumaya m'en empêche. Son ton devient plus cassant. Je me fais la réflexion que je lui porte un peu sur le système.

— Pourquoi tu es redescendue ? Tu ferais mieux de rester en haut et de te trouver un autre job. Ce quartier, c'est pas pour les gamines même pas majeures. Je sais que depuis que tu as collecté la prime pour le Brigadier, tu te prends pour une légende de l'Ouest mais te fais pas d'illusions, c'était uniquement de la chance. Comme aujourd'hui.

Soudain, on ouvrit la porte et une femme d'une quarantaine d'années entra. Elle tendit un message à Soumaya, qui le lut et fronça les sourcils. Peut-être qu'elle avait raison. Mais je n'avais pas envie de renoncer au million aussi aisément. Je n'ai jamais été riche, j'ai toujours galéré dans ma vie et la seule chose qui me faisait continuer, c'était cette envie enfouie en moi, l'envie d'être reconnue, d'avoir une réputation, d'être plus que cette pauvre fille perdue dans un monde absurde.

— J'ai juste une question, si tu me permets, Soumaya. Est-ce que par hasard tu as entendu parler d'Emilia Taggert ? Elle serait arrivée assez récemment.

Elle secoua la tête.

— C'est pour ça que tu es venue ? Une prime ? Je connais pas ce nom et si elle se cache ici, tu la trouveras pas.

Je ne connais personne de mieux informé sur ce qui ce passe, sa réponse me mine le moral. Mon retour en haut s'annonce déprimant. Et puis que vais-je dire à Cavendish ? Remarque, il sera heureux que je m'en sois sortie vivante. On pourra fêter ça en allant boire un verre à la tour du Millénaire. Soumaya me permet de rester quelques jours le temps de me rétablir. Elle me donne une petite chambre poussiéreuse à l'écart des logements de ses troupes parce qu'elle a peur qu'ils viennent me cher-

Sommaire

Sommaire

cher des noises. Faut dire, je suis peut être menue mais mon teint mat et mes longs cheveux noirs me donnent un air un peu exotique qui doit faire tourner la tête à ces pauvres garçons. J'ai une aventure assez brève avec l'un d'entre eux, un mec assez radical dans ses idées et l'un des rares, avec Soumaya, à avoir eu une expérience militaire. Les hommes et les femmes qui ont participé à la révolte des vétérans occupent une place de choix au sein de la Faucille. Enfin bref, ça ne dure qu'une nuit, il est bien trop énervant de toute façon et je ne recherche rien de sérieux. Je ne suis même pas fixée sur mes préférences. On me propose un poste de courrier que j'accepte sans grand enthousiasme, en gros, je dois relayer des informations aux différents membres du réseau qui sont dispersés dans le Lyon d'en-Bas. Pendant certains de mes voyages, je croise des vendeurs de chair humaine que je prends soin d'éviter. Je discute souvent avec un vieux qui s'appelle Brian et il me dit de faire gaffe car un ami aurait entendu parler d'une opération d'esclavagistes dans le coin.

— Il y a une augmentation des disparitions, me lance-t-il, très sérieux, surtout de jeunes filles de ton âge. On me traite de vieux gâteux mais c'est loin d'être impossible avec tout ce qui se passe de nos jours. La vie humaine n'aura plus de valeur bientôt.

Il s'allume une cigarette, m'en glisse deux dans la poche pour la route et se remet à écrire dans son carnet. Brian vit dans un ancien restaurant et sa chambre est remplie par des bouquins en tout genre. Il se considère comme un journaliste de la vieille école, il publie des nouvelles et des recommandations sur du papier grâce à une imprimerie qu'il a remise en état lui-même. C'est un indé-

Sommaire

pendant, il n'est pas affilié à la Faucille mais il a pas mal d'influence ici. Il traque les vendeurs de chair humaine et expose leurs têtes coupées sur la place Saint-Jean pour qu'ils comprennent qu'ils ne sont pas les bienvenus ici. De sa fenêtre on a une vue plutôt stylée sur le Rhône et la Saône, ainsi que sur Bellecour. Il fait toujours sombre dans le Lyon d'En Bas car les colonnes qui soutiennent la ville haute sont super épaisses et empêchent la lumière de rentrer. La pénombre a établi sa demeure en bas et n'en repartira pas. La fermeture de la ligne du Relais a été annoncé pour dans deux mois. J'ai encore le temps de rester un peu. Bizarrement, je me sens pas trop mal avec les gens de la Faucille, même si certain ont des méthodes un peu expéditives. Hier, cinq franc-tireur ont pris en embuscade des gardes fédéraux qui faisaient juste leur boulot et assuraient la sécurité de plusieurs habitants d'en haut, qui venaient simplement rendre visite à leurs familles. Oui, parce qu'une fois, qu'on est en bas, c'est pas facile de remonter. Bref, ils les ont tous flingués. Un homme a bien tenté de fuir mais il a été cueilli par une balle à quelques mètres du Relais. J'avoue que ça m'a mis dans un sale état. Mais j'ai beaucoup de mal à remettre en cause leur idéologie et à leur en vouloir. Est-ce que ça fait de moi une meurtrière ?

— T'inquiète pas, je fais attention, je suis armée, lui signalai-je.

— Il suffit d'une seconde. C'est toi qui as capturé le Brigadier, si mes souvenirs sont bons ?

— Ouaip, confirmai-je, fière comme un paon.

— T'as bien fait, c'était une pourriture ce type, grogna Brian, j'aurais aimé m'occuper de son cas.

Sommaire

Je reste discuter encore une bonne heure, puis je me décide à retourner au QG, pas loin de la place Saint-Jean. Je vais me poser dans ma chambre et j'allume mon portable que j'avais laissé éteint, par précaution. Cavendish m'a envoyé une dizaine de messages et je lui réponds que je suis toujours en vie. Il a dû se faire un sang d'encre pour moi, il est un peu stressé ces derniers temps. Avant de s'associer avec moi, il travaillait pour la police fédérale, c'était un briseur de codes, apparemment, il avait connu son heure de gloire mais pour des raisons qui me sont inconnues, ses supérieurs l'ont poussé à la démission. Peut-être qu'il en savait trop. Je commence à m'endormir et vers deux heures du matin, quand j'entends des coups de laser dans la nuit, je réalise mon erreur. Il leur a suffi d'une petite minute pour me localiser. Putain. Ma stupidité causera ma ruine et celle des autres. Putain de merde. Je me fais toute petite dans ma chambre alors que j'entends distinctement les gars de la Faucille mourir les uns après les autres dans un concert de cris abominables. On défonce ma porte et trois hommes armés de fusils énergétiques surgissent dans ma chambre. Ils sont vêtus d'une armure noire d'intervention, à l'épreuve des balles, qui les recouvre de la tête au pied. Le casque, très sobre, ne laisse rien transparaître, pas une once de peau et la visière couleur vert sombre n'est rien d'autre qu'un scanner à infrarouges. Je mets les mains en l'air, l'un d'entre eux me fouille rapidement et me confisque mon flingue. Ils me font signe de les suivre. Avec ces gars-là, vaut mieux obtempérer. On passe dans un couloir où je dois enjamber plusieurs corps carbonisés, complètement méconnaissables. On arrive dans le réfectoire. Soumaya est menottée sur une chaise, sous bonne garde. Je crois qu'on est les seules survivantes. Il a fallu que

Sommaire

j'allume mon téléphone. Depuis le début, tout était prévu. Une arnaque de haut vol, impossible à détecter pour une novice. Un homme se tient au milieu des soldats, il est habillé de manière assez élégante, d'un caban bleu qui enveloppe sa silhouette musculeuse. Il a les cheveux frisés, la peau d'une blancheur translucide et les yeux d'un violet presque surnaturel. J'ai compris qu'il s'agissait de Stéphane Mégemont, mon commanditaire. Il me sourit.

— Mademoiselle Meza, quel plaisir de vous voir. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de ce petit… nettoyage (le mot semble soigneusement choisi). Tout comme je vous pardonne de m'avoir laissé sans nouvelle.

Son accent triomphant m'exaspère. Soumaya me lance un regard accablé, qui me fait mal au cœur.

— Vous l'avez certainement deviné, Emilia Taggert n'existe pas, poursuivit-il, nous voulions simplement votre contact du Lyon d'en-Bas. Nous savons que c'était elle qui vous avait tuyauté pour le Brigadier et une personne qui possédait ce genre de connaissances ne pouvait que nous intéresser.

— Pourtant Cavendish a sécurisé mon portable…

— Ha ! Tu comptes sur ce vieil imbécile ? Même quelqu'un d'aussi doué ne fait pas le poids face à nous.

Mégemont savourait sa victoire. J'aurais aimé pouvoir effacer son insupportable sourire d'une balle de revolver. Mais si j'essayais de m'emparer d'une arme, on me réduirait probablement en cendres. Il valait mieux tenter de négocier ma survie.

— Bon, on va repartir à la maison, Soumaya, persifla Mégemont, on t'a fait cadeau de l'immortalité et c'est comme ça que tu t'en sers ? Ton châtiment t'attend. Ce

Sommaire

que l'on t'a donné, il m'est très facile de le reprendre. On a juste interrompu le cours de la nature, si tu vois ce que je veux dire.

— Cela me fait doucement rire, répliqua-t-elle, que l'homme qui échappe à la mort veuille la donner aux autres. Tu n'es qu'un lâche qui se prend pour un dieu. C'est pathétique. J'allais résoudre le problème. Mais bien entendu, il a fallu que tu interviennes.

— Le conclave a voté, ton idée a été retenue. Mais empiler les villes les unes sur les autres ou trouver un antidote pour notre virus, ça ne résout rien. Les ressources vont finir par manquer, tu le sais. Ce monde n'en peut plus. Seule notre science peut le sauver.

Elle baissa les yeux et garda le silence. Jamais je n'aurais soupçonné que Soumaya ait été aussi… importante. Je n'ai même plus les mots pour exprimer ce que je ressens. Tout se déroule très vite mais l'instant s'étire dans le temps comme s'il refusait de mourir. Mégemont soupira puis reprit la parole.

— Je tiens à dire que c'est du gâchis. Ta rébellion a été inutile. Le nettoyage a déjà commencé à Paris, Londres et Madrid. Demain, ce sera Shanghai, Pékin, New Delhi, Bombay. Puis les autres suivront. C'est l'aboutissement de notre projet scientifique, la préservation des esprits les plus brillants qui travaillent à protéger l'humanité d'elle-même.

Mégemont emprunta un fusil énergétique à celui qui semblait être son second et le régla sur le mode laser. Sans hésiter un seul moment, il tira sur Soumaya qui n'eut même pas le temps de pousser un gémissement de douleur. La décharge projeta une lueur cramoisie sur la

pierre. Ses cendres se déposèrent avec délicatesse sur le sol et son squelette tomba en morceaux. Seul le crâne subsista. Ses orbites vides continueraient de me hanter pour un bon moment. Mégemont parlait mais je n'entendais pas vraiment ce qu'il disait.

— On s'est occupé de Cavendish. Il est mort d'un accident cardiaque, c'est plutôt propre non ? J'ai déjà assez de sang sur les mains. Tu ne mérites pas que je t'élimine, tu n'as aucune valeur. Je vais te confier aux bons soins d'un trafiquant de chair humaine. Telle sera ta punition pour avoir désobéi à un Immortel.

Je pleurais sans m'en rendre compte. Les soldats m'emportèrent comme si je n'étais qu'une poupée de chiffons. Je sentais que l'on soulevait la manche de mon pull pour m'administrer un tranquillisant. Le réconfort de l'inconscience m'attendait. Au fond de moi, quelqu'un hurlait devant la désolation dont j'étais responsable.

Le Lyon d'en-Bas n'est plus qu'une ruine fumante. Mais je continuerais d'écrire jusqu'à ce que la mort vienne me trouver. Les soldats aux armures noires nous traquent sans relâche mais plusieurs d'entre nous ont réussi à s'en sortir. Nous nous cachons dans les catacombes de Lyon. Mon père possédait une carte des différents points d'entrée qu'il avait élaboré lui-même. J'écris actuellement d'un réseau de galeries que l'on surnomme les Arêtes car ça ressemble à un squelette de poisson. Hadrien pense que les souterrains mènent jusqu'à l'extérieur de la ville mais je n'en suis pas certain. Voilà à quoi nous en sommes réduit, à ramper dans le Lyon d'En Dessous pour survivre. Mais nous ne renoncerons pas. Je refuse de m'incliner devant ces salauds. On m'a raconté deux trucs intéressants qui ont éclairé, si je puis me permettre, cette journée.

Sommaire

Véronique ose sortir à l'extérieur, elle est plutôt discrète et elle m'a dit que nos ennemis sont sur les dents depuis plusieurs jours. Sept d'entre eux ont été assassinés et c'est pas très beau à voir apparemment. Ils disent que c'est une gamine qui est responsable.

Journal de Brian Sturgis, 14 juillet

Sommaire

Juin 2013
YMAGINÈRES
LE WEBZINE VENU D'AILLEURS
Hors-Série 2
GRATUIT
Les Contes d'Ailleurs et d'Autretemps
6 nouvelles de
Lachésis
Aaron McSley
Tepthida HAY
Mike Barisan
Solenne Pourbaix
Eva Simonin
Téléchargeable gratuitement sur
www.ymagineres.net
Christophe Duflot
2013
Mage Blanc

Sommaire

Mélanie's hope

Jane Griffin

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Un vague geste de la main. Mélanie s'inclina et regarda par-dessus le rebord du toit sur lequel elle se trouvait, avant de se retirer à reculons. Elle ferma paisiblement les yeux et plongea dans ses souvenirs.

C'était ce qu'elle savait faire le mieux. Être silencieuse. Discrète. Se fondre et disparaître. C'était un peu handicapant de n'être qu'une ombre aux yeux des autres. Abandonnée par ses parents et par sa famille toute entière, ignorée des autres, sans amis, ni existence dans le cœur des gens. C'était d'autant plus douloureux lorsqu'un jeune homme de son âge sembla être le seul à lui accorder de l'importance, à faire attention à elle, à savoir qu'elle était là et non pas l'ignorer.

Mélanie sourit en rouvrant les yeux sur la ville. Du haut de cet immeuble, on pouvait voir au moins une centaine de bâtiments, sans compter qu'à l'horizon, il y en avait tout autant. Dans les rues, il y avait un nombre incalcu-

lable de voitures, de personnes et de lumières. Il faisait nuit, il faisait froid, mais la vue qui s'offrait à elle valait bien ce petit supplice.

— Peut-être qu'un jour tu lèveras les yeux et, à peine conscient, tu te demanderas s'il n'y a pas quelqu'un qui manque, murmura-t-elle.

Mélanie soupira et laissa une mince larme s'échapper d'un de ses yeux, parcourant douloureusement son visage, avant de s'écraser dans son cou.

— Je sais que tu ne pleureras pas mon absence. Tu m'as oublié il y a bien longtemps déjà.

Dans sa mémoire, figurait encore et toujours le visage de l'homme qui avait tourné la tête pour la regarder.

— Suis-je tellement sans importance ? Suis-je aussi insignifiante ? N'y aura-t-il jamais quelqu'un à qui je manque ?

Mélanie s'écarta encore plus du petit muret qui la séparait du vide. Ses pas ne résonnèrent pas. Discrète. Même l'écho ne savait pas la trouver et ce, malgré l'endroit où elle se trouvait. Le bout de tapis, sur lequel elle posa les pieds sans prêter attention, n'eut pas besoin d'étouffer le bruit de ses bottes. Elle atteignit un vieux banc humide, mais elle put à peine sentir sa froideur.

Personne ne l'avait vu traverser les rues, mendier, ou pleurer à chaudes larmes. Personne ne l'avait jamais remarqué. Effacée.

Si on lui avait dit un jour que quelqu'un la cherchait, elle en aurait sûrement ri. Elle que personne ne distinguait. Et pourtant, un jour, un jeune homme s'était présenté devant elle. Il avait été le premier à la voir, le premier à re-

Sommaire

Sommaire

connaître son existence. Elle était juste restée immobile, silencieuse, le fixant intensément. Comme si elle n'arrivait pas à croire que quelqu'un pût la voir. Il avait souri, puis demandé son nom. Elle lui avait répondu avec timidité et à nouveau, il avait souri. Elle s'était mordue la lèvre et pour la première fois depuis longtemps, elle avait ri et pleuré en même temps. Il l'avait prise dans ses bras en lui demandant d'être son amie. D'être ses yeux et sa force. Elle avait refermé ses bras sur sa nuque en lui promettant d'être tout ce qu'il voulait. Il avait doucement secoué la tête en souriant.

Alors qu'une petite flamme s'était ravivée au bord de son âme, sans prévenir, elle s'était ensuite transformée en une passion brûlante et incontrôlable. Son cœur, voletant ici et là avec peine, était alors tombé au creux des mains de cet homme.

Dix ans qu'elle n'avait pas rompu sa promesse. Dix ans qu'elle était prisonnière de ses doigts, de ses lèvres, de lui tout entier. Même si c'était quelque chose qui ne pouvait être toléré, du moment qu'il la remarquait, elle s'en fichait.

Mélanie se laissa alors tomber sur le banc, s'étalant sur le morceau de bois, pleurant toujours, pleurant silencieusement.

Dix ans qu'elle côtoyait cet homme, qu'il lui parlait, qu'il la voyait et qu'il l'écoutait. Dix ans qu'elle lui avait confié sa vie. Dix ans qu'elle brûlait pour lui, qu'elle se consumait à chaque mot prononcé, que chaque action qu'elle effectuait était empreinte d'un désir de perfection juste pour voir son sourire.

Si on lui avait dit plus tôt qu'elle devrait attendre vingt ans en bas de cet immeuble avant de le rencontrer, elle aurait regardé pendant vingt ans les gens passer avec impatience.

Mélanie secoua la tête. Ça lui reprenait. Elle ressassait à nouveau le passé. Elle se redressa sur le banc et essuya ses larmes, mais sans pouvoir contrôler son inconscient, elle se souvint.

Un jour, alors que l'appartement de l'homme était vide, Mélanie avait tiqué. Elle était sortie rapidement de sa chambre, courant dans tout l'appartement. Personne dans la cuisine, personne dans le salon. Elle avait froncé les sourcils et avait remarqué que depuis un moment déjà, l'homme qui l'avait recueillie se faisait de plus en plus absent ; il ne la voyait plus. C'était quand elle avait remarqué que le lit du jeune homme restait nuit après nuit vide, qu'elle avait commencé à paniquer. Elle avait ouvert la porte de sa chambre et une fois encore, un lit inoccupé lui avait fait face. Elle avait donc fait demi-tour. L'appartement était resté silencieux à son passage. Pas un seul écho. Discrète.

Mélanie soupira, porta une main à sa gorge en croyant s'étouffer. Son cœur se serra et elle se refusa à verser une larme. Insupportable.

Le même jour, elle était allée dans le bureau du jeune homme. Elle avait tiré la porte de toutes ses forces et le battant n'avait fait aucun bruit en lui cédant le passage. Elle avait levé les yeux vers son siège, espérant le trouver dans sa position habituelle ; assis, les jambes croisées, le menton sur sa main, alors que ses yeux ennuyés luttaient pour ne pas se fermer. Mais seul le fauteuil était à sa place. En sortant, la porte n'avait pas claqué derrière

Sommaire

Sommaire

elle. Toujours ce silence. Cette discrétion. A bien y penser, même les meubles de l'appartement semblaient l'ignorer. Elle était retournée dans sa chambre, ne sachant pas où aller, où chercher. A chaque seconde qui passait, il était de plus en plus dur pour elle de supporter cela. Elle avait fini par retourner le chercher, puis par s'arrêter au milieu du salon, les bras ballants, le regard un peu vide. Elle s'était mordue la lèvre, en se demandant ce qu'elle pouvait faire, murmurant tout bas le prénom de cet homme absent :

— Esteban…

Un son étouffé qui s'était échappé de ses lèvres. Elle s'était ensuite laissée tomber au milieu de la pièce. Les murs semblaient la narguer, car ils ne seraient jamais seuls. Elle pensait que c'était stupide, d'envier de la pierre, et pourtant. Elle avait posé ses mains au sol, libérant ses genoux d'un peu de poids.

— Esteban…

Son murmure était à peine audible. De l'eau avait glissé sur ses joues blanches, presque transparentes, et elle avait levé la tête. Songeant qu'il ne pouvait pas pleuvoir dans l'appartement, elle s'était senti stupide. Sa vision s'était alors troublée légèrement et elle avait fermé les yeux.

Mélanie sentit sa gorge se nouer, leva la tête, fixa la lune et attendit. Le silence ne se brisa pas. Elle trembla et entoura son corps de ses bras.

Il ne lui restait plus rien ? Avait-elle imaginé l'appartement et ses occupants ? Esteban et sa promesse ? Allait-elle ouvrir les yeux pour voir qu'elle avait juste dormi un peu trop longtemps ? Allait-elle se réveiller dans une ruelle, les muscles douloureux, ne se souvenant même plus de son rêve ? Était-ce une façon de lui faire admettre

que c'était sans espoir ? Discrète. Silencieuse. Effacée. Être une femme comme les autres lui était-il interdit ?

Elle avait ri. Dans ce salon désert, elle s'était mise à rire, sans ouvrir les yeux. Ses rires n'avaient pas résonné contre les murs indifférents.

Le corps de Mélanie se crispa, puis frissonna de douleur.

Elle avait eu peur d'ouvrir les yeux. Discrète et silencieuse. Même ses pleurs n'avaient pas réussi à percer le silence. Dix ans qu'elle ne s'était pas sentie comme ça. Il n'y avait plus aucune chance pour elle dans ce monde. Elle s'était laissée glisser contre le sol froid, sa main cherchant à s'agripper à quelque chose. Elle avait ouvert les yeux et avait fixé le plafond, secouée de tremblements alors que de ses yeux ruisselait la douleur de son âme. L'appartement, vide, apparaissait toujours devant ses yeux. Elle avait essuyé ses larmes en se redressant, car autour d'elle, tout semblait encore si réel. Ses yeux rougis la piquaient. Elle les avait ignorés et s'était levée. Elle avait marché jusqu'à un mur et l'avait frappé, avant de serrer les dents, lorsque sa main rencontra le bloc. Elle avait finalement posé son front contre la construction, murmurant encore et encore le nom de celui qu'elle attendait. Un souffle qui s'échappait de ses lèvres. Elle voulait bien oublier son rêve. L'appartement. Les dix années. Mais pour rien au monde elle ne voulait l'oublier, lui. Elle voulait à jamais croire qu'il avait été réel. Qu'il avait un jour, tendu sa main vers elle.

Mélanie sentit le vent venir la frôler et elle tressaillit. Elle essuya alors ses joues humides d'un revers de main, puis secoua la tête et, sans réfléchir, se leva pour s'approcher du bord du toit.

Sommaire

Sommaire

Ce même jour, après une longue attente, elle s'était résignée à partir. Elle était passée au travers de la porte d'entrée qui ne voulait pas s'ouvrir et avait gravi les marches du grand bâtiment. Montant encore et encore, allant de plus en plus haut, jusqu'à se trouver sur le toit de la bâtisse où se trouvait l'appartement. Là où elle était en ce moment.

Mélanie ne sanglotait plus, mais son corps trahissait ses inquiétudes. Douloureux souvenir, dans sa mémoire le visage de l'homme qui s'était servi de sa peine pour faire d'elle sa simple femme de ménage. Ses pensées s'embrouillèrent. Discrète. Effacée. Elle posa ses mains sur sa bouche, secoua la tête et ses larmes revinrent. Elle rit.

— Tu ne reviendras pas pour moi. Pourtant j'irais jusqu'à mourir une nouvelle fois pour savoir si tu m'aimes.

Ce murmure que personne n'entendra jamais, elle aurait voulu le crier haut et fort.

— Je sais ce que tu fais. Tu sais que je suis toute seule et pourtant tu n'essaieras rien pour moi, tu ne prononceras pas les mots qu'il faut et n'arrêteras pas le feu qui brûle en moi.

Mélanie inspira profondément et continua de s'approcher du bord. Elle sentit à nouveau ses larmes glisser le long de ses joues. Discrète. Silencieuse. Disparue. Il ne la voyait déjà plus. Ce n'était ni un rêve, ni une illusion. Elle cligna des yeux plusieurs fois et fixa sa main, la main qu'il lui avait enfin rendue. Elle déplia ses doigts, puis referma sa main et la serra contre sa poitrine.

Elle avait froid. Sa route était déserte. Cette nuit était noire. Le malheur s'accrochait à elle et ne la lâchait plus. Elle en était prisonnière.

Mélanie posa son pied droit sur le muret, écarta ses bras et les tendit. Puis elle approcha son pied gauche et se mit dos au vide. Mais avant de sauter, elle se demanda :

— Où est ma raison de vivre ? Qui m'empêcherait de sauter ? Qui pleurera ma mort ?

Mélanie n'en pouvait plus. Alors, depuis le toit de ce bâtiment, où son calvaire n'avait fait qu'empirer, elle franchit l'écart entre le rebord et le vide, pliant ses jambes et bondissant subitement en arrière. Libre comme l'air, elle put admirer la ville sous un autre angle. Elle put également sentir le vent passer furtivement entre ses vêtements. Elle tomba, la tête vers le bas, voyant un paysage nouveau. Le vent fouettait son visage et elle eut du mal à garder les yeux ouverts. Ses cheveux bruns s'entremêlèrent à cause du vent, ces mêmes cheveux qu'elle avait pris soin de coiffer chaque matin.

Elle songea, pensa à cette belle et jeune Mélanie, cette femme qu'elle était. Elle savait qu'elle n'allait plus se réveiller et que les dernières lumières s'éteindraient bientôt. Elle se voyait tomber. Mais elle détestait cette vie, elle détestait ce monde, elle détestait le fait de savoir que personne ne la voyait. Mais elle aimait cet homme et ne souhaitait plus que quelques choses. Qu'il prît son cœur, qu'il prît tout son espoir et toute sa douleur dans sa main et ne les lâchât plus.

Mélanie tombait, admirant toujours ce paysage qui défilait tel un film sans fin. Elle ne s'était jamais demandé comment cela allait finir, ou encore si cela allait bel et bien se finir, et regarda en bas, affrontant son propre choix. Elle n'était pas une personne lâche. Elle n'avait plus peur. Plus peur de dire la vérité, plus peur de verser des larmes, plus peur d'être faible, plus peur de la vie et encore moins de la mort.

Sommaire

Sommaire

Devant ses yeux défilèrent les fenêtres des différentes habitations. Elle songea : « Plus que trois mètres et personne ne pourra plus m'ignorer. Plus que deux mètres et mon existence disparaîtra entièrement de cette terre. Plus qu'un mètre et je n'aurai plus rien à voir avec la vie ». Du moins elle espérait tout ça, elle l'avait espéré la première fois qu'elle avait sauté et pourtant elle était encore là.

Elle ne pouvait plus y échapper. C'était fini. Son corps heurta violemment le sol. Elle ne pleurait pas, mais son âme le faisait à sa place. Chaque parcelle de son corps pleurait, mais pas ses yeux. Elle était persuadée qu'elle n'avait rien à perdre et que personne ne regrettait sa mort.

Elle était Mélanie. Ses yeux et sa force. Pour toujours. Elle était attirée par Esteban comme un aimant. Même si elle partait, elle espérait qu'ils pussent se retrouver à nouveau. Elle était tombée et ne pouvait pas revenir en arrière, mais c'était très bien comme ça. Car l'espoir de Mélanie ne serait jamais perdu. Son âme demeurerait à jamais en ces lieux et elle savait qu'un jour son esprit rejoindrait cette pauvre âme perdue qu'elle avait laissé, dans l'attente que sa main fût enfin rattrapée. Mais elle pouvait sauter encore et encore, autant de fois qu'elle le voulait, elle resterait à jamais ce qu'elle était vraiment depuis bien longtemps. Un fantôme.

FIN

Nouveau Monde

N° 4 – Juin 2014

Civilisations Disparues

Téléchargeable gratuitement sur
http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/

2016.7.11

Sommaire

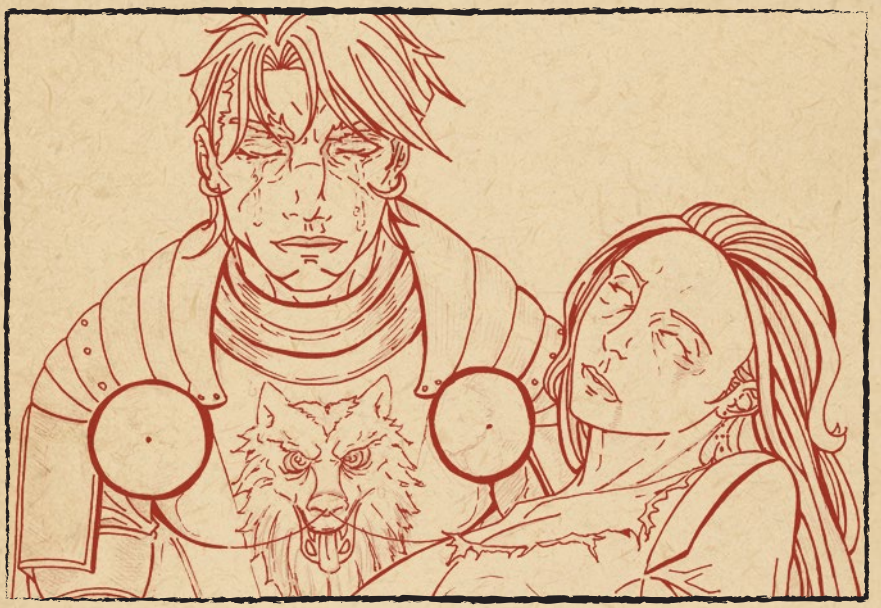
La légende du loup rouge

Emmanuel Delporte
https://www.facebook.com/aimdel
http://emmanuel.delporte.free.fr/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



Préface

Par Henry Waterley, Professeur de lettres à l'université Miskatonic d'Arkham, Massachussetts

Il existe des légendes enfouies à jamais dans d'obscurs grimoires, condamnées à l'outrage du temps, et qu'il vaudrait sans doute mieux oublier.

Mais il ne convient pas à un chercheur d'en décider. Lorsqu'un érudit se voit présenter un texte inconnu et ancien, il se doit de l'étudier, et d'enquêter sur sa genèse, aussi horrible que soit le récit qu'il porte.

C'est le cas peu banal qui s'est présenté à moi lorsqu'un étudiant qui cherchait de la documentation pour sa thèse, dans la célèbre bibliothèque de l'université, a mis

la main sur un fragment très ancien qui avait été semble-t-il oublié au hasard d'un rayonnage, échappant à tout inventaire.

Étant donné le nombre invraisemblable d'ouvrages et de références que contient la bibliothèque, -on pourrait facilement s'y perdre et y mourir de faim et de soif- il serait injuste d'en faire porter la faute à qui que ce soit.

Cet étudiant vint me trouver car l'extrait qu'il avait trouvé lui semblait très étrange, sordide et inquiétant. Rédigé en un dialecte proche du vieux Français, il y était fait mention d'un chevalier et de magie noire. Le texte fut très difficile à traduire, était fort concis, mais fit teinter de vieux souvenirs dans ma mémoire pourtant vieillissante. En le recoupant avec des fabliaux mais surtout des contes anciens, mineurs, pour la plupart sombres et hérétiques, j'eus la surprise de constater qu'une histoire cohérente quoique effrayante se dessinait. Le chevalier Geoffroy De Guilde était mentionné dans plusieurs écrits disparates, qui une fois recollés les uns à la suite des autres, composaient une tragédie sanglante.

Avec l'aide de plusieurs étudiants et de certains professeurs en lettres et en langues, nous reconstituâmes peu à peu le puzzle, qui au final nous offrit une légende venue des tréfonds du temps.

Nous avons été incapables de la dater, ne retrouvant pas ses origines. Il semble que des bribes en aient perduré jusqu'au milieu du XIXe siècle, où elle tomba visiblement dans l'oubli.

Ce qu'il en est finalement ressorti nous laissa chancelants, sans voix. Nous nous demandâmes si ce n'était finalement pas un canular, notamment parce qu'il y figurait

Sommaire

Sommaire

un passage perturbant qui fut des plus difficiles à traduire. Trois mots y figuraient, rédigés dans une langue que nous savions fictive, inventée de toute pièce par un éminent confrère passé à la postérité, le professeur J.R.R. Tolkien ; car enfin, malgré nos objections, nous fûmes bien obligés de concéder qu'il s'agissait de la langue noire, le funeste langage du Mordor.

Je n'en tirerai pour ma part aucune conclusion, laissant le lecteur se faire seul son opinion.

La légende du loup rouge est ainsi un texte effroyable qu'aucun historien digne de foi ne pourrait juger authentique ; de date inconnue, peut-être jamais rédigé d'un seul tenant, il est arrivé jusqu'à nous par morceaux éparpillés.

Le lecteur pardonnera le style ampoulé et disparate de l'ensemble, n'oubliant pas qu'il tient entre ses mains un témoignage de l'histoire, rempli de trous qu'il fallut combler, plus qu'un livre de divertissement.

Les astérisques marquent les phrases ou les mots qui ont été ajoutés de nos mains afin de rendre le texte plus facilement lisible par des lecteurs contemporains.

Linguistes, Docteurs ès lettres, universitaires, amateurs de jeux de rôle, de jeux vidéo, de Wargames et des terres du milieu, tous cependant, s'accordent à dire que ce texte n'est qu'une fiction.

Et en effet, comment pourrait-il en être autrement ?

Geoffroy de Guilde n'était pas un noble comme les autres. Il s'intéressait davantage à l'amour qu'à la guerre. Il n'avait qu'une femme et s'y tenait, et ce depuis bien avant leur mariage.

Les cheveux de sa douce Cécilia étaient d'un blond doré, ils balançaient doucement sur ses épaules quand elle traversait les hautes salles et les longs couloirs du château.

Sa démarche était légère, son pas souple, et leurs trois filles égayaient le château de leurs rires.

Geoffroy avait été adoubé depuis peu. On l'appelait maintenant « Seigneur ». On lui avait offert une épée dont l'acier de la lame avait été trempé à Tolède, au royaume d'Espagne.

On lui avait offert un cheval, un pur-sang Arabe ramené d'Ascalon par Henri de Ventadourn, son parrain, au retour des croisades. Il vérifiait chaque jour que son écuyer avait bien nettoyé son armure et le blason frappé en son milieu, du fameux loup aux yeux rouges.

Mais la seule chose qui comptait vraiment à ses yeux, la seule chose pour laquelle il se serait battu sans compter, était sa famille aimée.

Il était prêt à tout pour eux, n'aurait pas hésité à se laisser transpercer par une lance pour sauver sa femme et ses filles.

Tout le monde s'agitait dans le château, car une quatrième naissance approchait ; on espérait un fils. Pour s'assurer les bonnes grâces divines, il fallait faire la fête, les paysans redoublaient d'effort pour gaver les dindes et produire de beaux légumes, les chasseurs traquaient daims et sangliers, le raisin était mûr pour le vin.

Sommaire

Sommaire

Le jour du grand banquet approchait, et l'ambiance dans le comté était heureuse et légère. Le souffle putride de la guerre était encore trop loin pour qu'on le sente.

Il y avait des rumeurs, on disait que la guerre n'allait pas avoir lieu, on disait que le Roi allait céder et abandonner. On disait que le Roi ne voyait pas l'utilité de ce bellicisme, qu'il n'arrivait pas à trouver de bonnes raisons de se battre. Les barons prétendaient en secret que le Roi faiblissait.

La date du banquet approchait.

Et puis, la guerre surgit brusquement.

La rumeur disait que des châteaux étaient pillés par les troupes ennemies.

L'ennemi s'était infiltré dans l'arrière-pays, il tuait et violait, il pillait et brûlait.

Il était d'une sauvagerie sans égal.

Les barons étaient furieux. Ils perdaient leurs terres, leurs gens, leurs biens. Certains d'entre eux conspiraient et chuchotaient, envisageaient des alliances avec l'ennemi.

Les châteaux tremblaient, et le Roi observait son royaume qui s'effritait. Il ne pouvait laisser l'ennemi agir ainsi sans rien faire. Il fallait qu'il reprenne les choses en mains.

Le banquet approchait. Le ventre de la blonde Cécilia enflait.

Et le banquet fut annulé. Geoffroy De Guilde y vit un sinistre présage. Cécilia pleura.

Le Roi avait décidé : c'était la guerre. Il avait visité plusieurs châteaux victimes des cavaliers ennemis qui s'étaient infiltrés dans l'arrière-pays. Il ne restait rien des forteresses glorieuses, les cadavres entassés pourrissaient lentement en exhalant leurs relents nauséabonds.

Les soldats ennemis avaient semé la mort. La désolation avait grandi, était devenue arbre qui recouvrait le Royaume de son ombre.

Le Roi écouta ses conseillers ; les augures, terrorisés, prédirent qu'un grand malheur allait s'abattre sur eux tous. Ils distinguaient dans les ténèbres profondes une agitation cauchemardesque ; Ogdru Jahad se réveillait par-delà les arcanes du temps, et le mal prenait corps.

[Il semblerait que ce nom fasse référence à un dragon légendaire, maître du chaos, dont il est fait mention brièvement dans une poésie Russe du XIXe siècle :

Au-delà de l'abîme

Les limbes se font corps

De l'obscurité jaillit cet hymne

Au son des bois et cors

Le dragon très bientôt

Ogdru Jahad et sitôt]

La nuit tombait, les loups hurlaient à la lune blafarde.

Sommaire

Sommaire

Non loin du château du Roi, une troupe de cavaliers approchait. Leurs blasons étaient ceux de l'ennemi. Ils campèrent dans la forêt sombre, qui jouxtait les douves de l'imposante bâtisse, où Geoffroy De Guilde couvait sa belle Cécilia, et avait interdit à ses filles de sortir de l'enceinte du château. L'heureux homme. Le naïf. Persuadé que l'amour vaincrait la guerre.

A l'aube, les cavaliers ennemis attaquèrent.

Six mois plus tard.

Geoffroy tira doucement sur les rênes, freinant sa monture. Le cheval, à l'arrêt, renifla le cul d'une grenouille qui passait par là. Il restait bien peu de choses vivantes. Dans un croassement, la bête, surprise, bondit en bordure du chemin de terre labouré par le passage des charrettes, des soldats et des cavaliers de toutes sortes qui sillonnaient le pays en flammes.

Le chevalier, les traits tirés, épuisé, cherchait une auberge où s'arrêter pour la nuit.

La fatigue.

Les muscles douloureux, les chairs meurtries, les paupières qui tombaient, les yeux injectés, la tête confuse qui perdait le nord. Les hallucinations. Les cauchemars. La voix monstrueuse qui le terrorisait ; les flammes infernales ; l'armure noire et le fléau d'armes, et le son des flûtes.*

Sommaire

Cela faisait six mois que Geoffroy et sa fidèle monture sillonnaient la campagne, traversaient les villages, cherchaient des indices, sans prendre un instant pour se reposer. Six mois à devenir fou.

Six mois à chercher des pistes. La piste des cavaliers qui avaient attaqué le château et détruit les rêves de Geoffroy, massacré les seules choses auxquelles il tenait. Tout le monde avait péri dans l'attaque du château, sauf lui et son cheval. Le cavalier et sa monture étaient à bout. Même l'herbe ne poussait plus, les arbres rabougris perdaient leurs branches mortes, tristes squelettes de bois. Les seuls bruits étaient ceux des canons, des épées, du vent qui sifflait à travers les maisons détruites des villages pillés, des rats et des loups qui erraient la nuit, à la recherche des blessés. Et puis, les visions, les cauchemars.

Geoffroy De Guilde voyait les stigmates de la guerre mais ne prenait pas le temps de regarder, obsédé par une idée fixe : venger Cécilia, venger ses enfants morts. Il se dirigeait vers la frontière ennemie, vers la gigantesque ville d'Atlas.

Le soir tombait, les lueurs des étoiles naissantes s'écorchaient dans les ombres de la nuit.

Il arriva devant une auberge. Il n'y avait aucun cheval dans les stalles, mais la maison était éclairée.

Geoffroy ôta le mors et la selle à son destrier, et le laissa dans l'écurie. Les bras chargés du lourd harnachement, il marcha péniblement jusqu'à la porte d'entrée.

Sommaire

L'aubergiste, un homme grand et maigre, apparut devant lui. Souriant tristement, il le débarrassa de son chargement et lui indiqua une table.

— Mettez-vous où bon vous semble, mon Seigneur, ce n'est pas la place qui manque.

En effet, l'auberge était vide.

Geoffroy se laissa tomber sur une chaise. Il commanda du foin et de l'eau pour son cheval, à manger et à boire pour lui.

Il mangea et il but.

La nourriture lui fit du bien. Il ne mangeait qu'un jour sur deux, puisqu'un jour sur deux, il n'avait pas faim. Il avait maigri. Ses proches auraient sans doute eu du mal à le reconnaître. Mais tous ses proches étaient morts.

Son teint blafard, ses yeux enfoncés au sein d'orbites noires, faisaient peur. On aurait dit un fantôme, dont le visage gardait les traces d'un combat décisif qui fut perdu et avec lui, toute idée d'espoir.

L'alcool lui fit du bien.

Il s'enivrait tous les soirs afin de pouvoir dormir, et passer des nuits sans rêves.

Ses nuits se remplissaient de créatures, de monstres terrifiants, de masques grimaçants, de flammes et de cris. Des soldats sans visage qui rigolaient, des dents aiguisées au glaive. Une terreur indicible s'introduisait dans son sommeil et lui envoyait des images qui le faisaient se

réveiller en sueur, muet d'angoisse, les draps remplis de pisse. Des cris, des flammes, des visages. Des cheveux blonds. Des rires d'enfant. Et une autre vision, qui l'effrayait plus que tout et le laissait à demi asphyxié. Il se tenait au centre d'un grand bûcher, et hurlait de douleur tandis que les flammes le dévoraient. Une présence indicible était là, à ses côtés, et lui tendait une armure noire, hérissée de pointes, un heaume troué de deux fentes noires, et une masse d'armes, en lui sifflant à l'oreille des mots atroces, dans un langage qu'il ne connaissait pas, mais qui provoquait sur tout son être un maléfice sans nom.

Il but encore. L'alcool le soulagea un peu.

Il but encore.

De nouveaux clients s'installèrent au fur et à mesure que tombait la nuit. Un moine, quelques paysans du village, puis plusieurs soldats.

Ils allaient au front. Leurs armures étincelaient. Ils furent traités royalement. On leur offrit leur repas. On leur offrit à boire. Ils riaient bruyamment, ils buvaient bruyamment, ils mangeaient bruyamment. Geoffroy ne leur offrit rien. Il les regardait d'un oeil vide. Il but, et but et but encore et encore.

Il fut ivre à force de boire autant.

Il ne quittait pas les soldats des yeux. Il scrutait leurs visages. La haine l'emplissait comme la marée remplit un lagon.

Il avait envie de les tuer, tout de suite. Sa main glissa vers le pommeau de son épée.

Sommaire

Sommaire

Quelqu'un s'assit à son côté, et posa sur son bras sa main délicate et douce. Il sursauta et tourna son visage halluciné vers la jeune fille qui le regardait. Elle était blonde. Elle était très belle. Elle lui sourit, d'un sourire éclatant. Sa voix était douce. Tendre. Chaude.

— Vous devriez aller dormir, mon seigneur. Vous êtes épuisé.

Geoffroy resta bouche bée devant cette apparition. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il dit :

— Cécilia !

Il pleura. La fille commença à prendre peur, mais il lui saisit le poignet, et le serra.

Il cria :

— CECILIA !

Il pleura.

Il hurla :

— CECILIA !

La fille blonde cria aussi, de douleur, parce qu'il lui broyait le poignet sans s'en rendre compte. Il la relâcha et elle s'éloigna rapidement. Les soldats ne firent plus de bruit, plus personne ne dit rien. Tous le regardaient.

La tête vers le ciel, il hurlait, il hurlait avec une force incommensurable. Il hurlait comme personne n'avait jamais hurlé. Il hurlait, mais aucun son ne sortait de sa bouche, et pourtant chacun, dans l'auberge, percevait la puissance de ce cri. Et quelque part dehors, une mélodie funeste se fit entendre, et les hiboux moururent sur l'heure.*

À l'aube, Geoffroy reprit sa route, sans se retourner. Il voulait arriver à Atlas avant la tombée de la nuit. Au bout de cinq cent mètres, il s'arrêta pour vomir, à genoux, le nez dans l'herbe trempée de rosée.

Il repensa aux soldats, qu'il aurait tués si la fille blonde ne l'avait pas retenu. Depuis six mois maintenant, il en avait tué un nombre incalculable. Il était devenu un expert en armes. Lui qui n'avait aspiré qu'à se marier et vivre paisiblement, s'était découvert un talent inconnu : celui d'ôter la vie, celui de faire souffrir.

Il haïssait les chevaliers et les guerriers. Il était son propre soldat. Il était en mission, une armée à lui seul, et se battait contre son destin, contre la fatalité, contre ce qui lui avait été ôté.

Le soleil était haut maintenant, il brûlait les champs nus et les peaux. Geoffroy fit boire son cheval. Il but lui aussi, de l'eau. Il gardait l'alcool pour le soir. Pour dormir. En journée il voulait disposer de toute sa lucidité, de

Sommaire

Sommaire

toutes ses aptitudes. Il devait être prêt, aux aguets, les réflexes aiguisés.

Il reprit la route.

Le soleil tapait fort, il n'y avait ni vent ni nuages. Ils dépassèrent une ancienne ferme qui avait subi les outrages de la guerre.

Il vit une colonne de fumée s'élever dans le ciel. Quelques mètres plus loin il sentit l'odeur familière de la chair brûlée. Il arrêta son cheval et tendit l'oreille. Des cavaliers, des armures, le cliquetis des armes. Il fit demi-tour pour revenir à la ferme saccagée. Il fit coucher son cheval derrière le vieux mur de pierres et se cacha, l'oeil rivé sur la route, prêt à trancher quiconque viendrait à lui.

De vieux ossements humains gisaient sur le sol de la ferme, à quelques centimètres de son visage. Des crânes, petits et grands. Des enfants, des adultes. Des petites filles.

Les bruits se rapprochaient, se faisaient plus distincts. Un chariot, des chevaux, des fantassins. Bruits de bottes. Conversations. Rires gras.

— Vivement une auberge à piller, j'ai la démangeaison !

Rires gras.

— On vient pourtant de se gratter !

Rires gras.

Il les vit alors. Une petite colonne de soldats. Il compta cinq cavaliers et dix fantassins. Un chariot. Armures brûlées, éraflées, bosselées. Traces de sang séché. Les stigmates des combats, des boucheries.

Armoiries aux couleurs de son pays. Aux couleurs de son comté, héraldique identique à celle qu'il portait sur son armure : une tête de loup aux yeux rouges.

Il resta caché, força son cheval à faire de même.

Les soldats s'éloignèrent, emportant au loin leurs rires gras et leurs cliquetis.

Geoffroy se releva, et reprit sa route vers la colonne de fumée. Il percevait un grincement lointain. Il grimpa une côte abrupte, s'arrêta au sommet et contempla le spectacle : un village s'étendait en contrebas.

La plupart des maisons brûlaient encore, et les charognards attaquaient déjà les cadavres frais. Le vent se leva brusquement, dans une rafale nauséabonde, les grincements se firent plus distincts. Une forêt incendiée bordait la route. Le chevalier leva les yeux vers le haut des arbres. Il compta vingt corps. Vingt pendus qui se balançaient, le nez et les oreilles coupées.

Il n'y avait que les hommes. Des paysans.

Les femmes étaient restées au village.

Il reprit la route et descendit jusqu'au village martyr. Il descendit de cheval et regarda les flammes ronger les

Sommaire

Sommaire

vieilles bâtisses. L'odeur de chair brûlée imprégnerait même ses vêtements, il le savait.

Plusieurs corps nus gisaient ici et là.

Il entendit une sorte de bruit à demi étouffé. Il l'avait déjà entendu, et savait ce que c'était, redoutant ces apparitions cauchemardesques. Il chercha un peu et trouva l'enfant, les yeux crevés, le nez et les oreilles coupées. Il essayait de hurler mais n'avait plus de langue. Geoffroy sortit son épée et d'un coup sec mit fin à sa souffrance.

Il fit le tour du village, et trouva ce qu'il cherchait, le corps d'un soldat. Il voulait identifier les auteurs de ce massacre gratuit. Le soldat avait une hache plantée dans le dos. Juste à côté de lui, le corps de la femme qui l'avait tué.

Elle l'avait payé cher.

Geoffroy De Guilde retourna le cadavre du soldat. Une armoirie qu'il ne connaissait que trop bien. Le loup aux yeux rouges. La colonne de soldats qu'il avait croisée était donc responsable de cette hécatombe.

Il serra les poings, remonta sur son cheval et reprit la route en sens inverse.

Il repassa à côté de la ferme saccagée. Son cheval était déjà au galop. Il lui fit forcer l'allure, mais c'était trop tard. Lorsqu'il arriva près de l'auberge, il faisait nuit. Les cinq chevaux et la charrette étaient là. Le patron, qui avait offert leur repas à d'autres soldats la veille, était cloué à la porte par une lance, les yeux exorbités.

Geoffroy repensa à la jeune fille blonde, à qui il avait fait mal sans le vouloir, qui l'avait empêché de tuer les

soldats. Il ne savait plus s'il l'avait rêvée ou si elle avait vraiment existé, souvenirs vaporeux évanouis dans les vapeurs de l'eau de vie. Il était terrorisé à l'idée de savoir qu'elle était réelle. Il ne voulait pas voir son corps, voir ce qu'ils lui avaient fait.

Il ne le supporterait pas. Ç'aurait été la vision de trop, la porte ouverte à *[Ici, un mot dont il manquait des lettres et qui ne fut pas traduit.]*

Il descendit de cheval, et sortit son épée du fourreau.

Il approcha de la porte, à pas mesurés. On n'entendait aucun bruit.

Ses yeux s'enflammèrent d'une lueur démente.

Il compta dix soldats. Ils ronflaient tous, ivres morts, à même le sol ou écroulés sur la table. L'auberge était saccagée, rien ne restait debout.

Il ne vit pas le corps de la jeune fille blonde.

Il supposa que les autres soldats dormaient en haut.

Il sortit la dague de son fourreau, une lame infaillible qui tranchait la matière rien qu'en l'effleurant.

Sans un bruit, avec des gestes assurés, il égorgea rapidement les dix soldats.

On n'entendit plus aucun ronflement.

Il essuya la lame et entreprit de monter l'escalier.

C'est alors que jaillit un sifflement. Geoffroy eut juste le temps de se décaler et d'empêcher ainsi la flèche de le transpercer. Il la prit dans le bras. L'archer qui lui fai-

Sommaire

Sommaire

sait face dans l'encadrement de la porte était en train de l'ajuster une deuxième fois.

Il était rapide. Il visait juste.

Geoffroy arracha la flèche qui l'avait touché et se jeta au sol. Il sentit la deuxième flèche frôler son casque.

D'une petite roulade il se décala sur sa gauche, se releva d'un coup et lança sa dague.

L'archer, la main dans son carquois, tomba à genoux.

Avant de mourir, il cria.

Des bruits se firent aussitôt entendre à l'étage. Le reste des soudards s'était réveillé.

Geoffroy se coucha sous l'escalier qui menait à l'étage, face contre terre. Il tenait son épée sous lui.

Le premier soldat arriva en bas. Il contempla le spectacle, horrifié. Geoffroy laissa ses compagnons le rejoindre.

Quand ils furent tous descendus, Geoffroy se leva sans un bruit et sortit de sous l'escalier, son épée à la main, derrière leurs dos.

Il tua ces hommes mal réveillés et encore à demi saouls, hébétés par la surprise.

Il essuya sa lame et hésita à monter l'escalier. Il resta longtemps sans bouger, n'osant plus faire un pas. La sueur coulait le long de son visage. Debout au pied de l'escalier, au milieu des corps transpercés, il prit finalement sa décision. Comme dans un rêve, il se vit monter

l'escalier grinçant, pas à pas, ne respirant plus. Il le regretta aussitôt. Parce qu'il trouva ce qu'il redoutait, la jeune femme blonde de la veille. Le tableau était devant lui, exposé, et ce fut l'image de trop, celle qui déclencha tout. Les cris, la rage qui submergea son esprit. La haine au-delà de tout. *[Phrase intraduisible]* Il accepta silencieusement l'invitation irréelle de la présence maléfique, et les cordes le tirèrent en haut et vers le bas, à la fois dans le passé et le présent, et le chevalier suivit le son des flûtes, leurs harmonies démoniaques, se rendit devant l'autel infernal et s'y jeta à genoux, reniant Dieu et la vie terrestre. Les crânes morts le regardaient de leurs orbites noires.*[Phrase manquante]*

Les cauchemars se mêlèrent à la réalité, devant cette vision abominable de la jeune femme blonde, qui lui rappelait Cécilia et ses filles, l'innocence perdue, le saccage de la beauté sur terre. Il erra dans un délire infernal qui le fit convulser, l'entraîna au-delà des frontières de l'espace et du temps, dans le chaos naissant de toutes choses. Il brûla dans les flammes éternelles, d'une douleur sans nom, et bientôt sentit à ses côtés la bête indicible qui lui susurra les mots à l'oreille, dans une langue interdite, oubliée, qui le rendit à jamais sourd au monde des humains.*

« Gimabatul burzum ishi »

Geoffroy De Guilde mourut cette nuit-là, pourtant quelque chose sortit de l'auberge ravagée. La silhouette

* **Ce passage fut soumis à de très nombreuses relectures et déclencha une polémique entre les différents lecteurs et traducteurs. L'éditeur a choisi la traduction qui lui paraissait la moins incompréhensible.**

Sommaire

Sommaire

était coiffée d'un casque hérissé de pics et tenait à la main un lourd fléau d'armes.

Il faisait nuit noire à présent, et pour toujours.

La silhouette monta sur son lourd cheval de guerre, et reprit la route.

Les troupes se massaient à la frontière du Royaume.

Atlas : la dernière ville avant le pays ennemi.

Elle n'était plus à présent que vagues souvenirs, à jamais effacée de tout livre d'histoire, sa grandeur et sa gloire annihilées dans les cendres du temps. *

Elle était, en ces temps anciens, devenue une vaste garnison, un camp fortifié où se regroupaient les soldats.

A chaque guerre, la ville géante se retrouvait quasi détruite, croulant sous les soldats amis et ennemis qui étaient tous aussi sauvages.

De nouvelles troupes rentraient dans la ville en flots ininterrompus, jusqu'à la faire craquer. Atlas était enceinte, et l'heure de l'accouchement approchait.

La délivrance la laisserait exsangue, pantelante, affaiblie et malade. Vidée de ses forces. Mais pour l'instant, elle enflait.

Dans les rues remplies de détritus, des soldats dépensaient l'argent pillé ailleurs. Ils achetaient des armures, des armes. Ils achetaient à boire. Ils allaient dans les auberges, boire et parier, et éructer et vomir. Ils organisaient des concours de beuverie, des combats. Ils achetaient des nuits de plaisir. Ils achetaient des sexes féminins pour la nuit. Parfois ils ne payaient pas.

Ils attrapaient un commerçant qui avait refusé une ristourne et le brûlaient vif.

On n'avait plus de nouvelles de l'ennemi, personne ne savait où il était ; personne ne savait qui commandait ce ramassis, ni même ne s'en souciait. Personne ne savait plus s'il y avait encore un Roi. Les jours passaient et les soldats s'entretuaient, et les habitants d'Atlas désespéraient.

Et puis, une ombre immense déboula en ville comme un mauvais présage, amenant un froid glacial et une odeur insoutenable dans son sillage. Ce qui avait été Geoffroy De Guilde, un amas de cellules collées ensemble les unes avec les autres.* Son cheval noir faisait claquer ses sabots sur les pavés détrempés de la cité en proie au chaos, les naseaux fumants. L'ancien chevalier regardait sans les voir les futurs fantômes des soldats qu'il croisait et qui, effarés, ouvraient de grands yeux devant son aspect lugubre, terrifiant. Son armure paraissait de rouille tant le sang l'avait imprégnée, giclées funèbres indélébiles. Son heaume était effrayant, et personne n'osait le regarder en face. Sous un masque acéré de pics, il n'y avait que deux fentes noires pour des yeux qu'on ne distinguait même pas. Son destrier était harnaché d'épaisses plaques d'armure d'obsidienne, et ses yeux rouges, sa façon de se déplacer, tout évoquait des légendes anciennes et impies concernant des créatures oubliées. L'aspect global du chevalier était épouvantable ; la peur, la mort, la désolation, exsudaient de tout son être. Le blason du loup aux yeux rouges, à demi effacé, qu'il portait encore sur son torse, rappelait ces vieilles histoires de loup-garou que l'on racontait aux enfants pour les effrayer.

Sommaire

Sommaire

Le chevalier fit stopper son cheval, qui hennit dans un cri ne ressemblant en rien à celui d'un cheval. C'était une longue plainte grave et aiguë à la fois, qui eut un effet désastreux sur ceux qui l'entendirent. La pluie se mit à tomber, de fines gouttes d'abord, qui devinrent un torrent hallucinant, charriant le long des rigoles les détritus jetés par les soldats, leurs immondices qui avaient tout souillé.

Un attroupement commença à se former autour du sinistre cavalier et de sa monture. D'abord hésitants, les soldats raillèrent Geoffroy puis prirent confiance, devant son absence de réaction. Enhardis et saouls, ils l'insultèrent, crachèrent sur son blason, prirent des poses ridicules, lui montrant leurs culs blancs et lui tirant leurs langues épaissies par la cirrhose. Mais le cavalier ne bougeait toujours pas, semblant ne pas même les voir. On eut dit qu'il était mort, sous son invraisemblable armure.

C'est alors qu'une jeune femme blonde eut le malheur de croiser la route des malandrins. Un panier de linge sur la tête, elle bravait le mauvais temps en plissant les yeux et souffrait sous la peine. Un des soudards la prit aussitôt à partie, fit tomber le panier, et entreprit de déchirer sa robe, rigolant de ses chicots brunis, s'efforçant de sortir son membre gonflé de désir brutal, sous les acclamations des autres qui déjà se mettaient en file indienne.

Celui qui fut Geoffroy, dans un autre temps, tourna alors la tête vers eux. Les étoiles s'éteignirent, un rideau de pluie glacée hacha la nuit brutale, et d'étranges lueurs se mirent à danser dans le ciel. Sans un mot, dans une expiration glaciale, le chevalier prit en main un lourd fléau d'armes où pendaient des morceaux de peau pourrie et d'os brisés.

Puis il lança son lourd cheval au galop et fracassa les crânes et les corps qui passaient à sa portée, les pulvérisant à la chaîne, gerbes sanguinolentes, fractures d'os et de tendons, sous les cris épouvantés des malheureux humains. Tous essayèrent de s'enfuir, aveuglés par la nuit d'encre, assourdis par les hennissements, encerclés par des fantômes de petites filles mortes qui riaient.

Et alors, ce fut la curée.

Un massacre que les livres d'histoire ne purent jamais relater, car il ne resta pas un seul témoin vivant pour raconter ce qui se passa ce jour-là, dans la ville d'Atlas.* Seuls les racontars de vieillards perdurèrent sous forme d'allusions, de vieilles rumeurs, de bribes au hasard d'un livre à demi-effacé.

Les soldats, les femmes, les enfants, et même les chiens, les chats. Tout ce qui marchait, rampait, respirait, en réalité tout ce qui comportait plus de deux cellules, fut exterminé sans aucune pitié, sans aucune raison, sans aucun répit, sous des hurlements inhumains, au son, dit-on, d'un abominable chuintement de flûtes maigres.

Tard le jour suivant, lorsque tout fut achevé, le chevalier mit le feu à la ville d'Atlas, qui flamba pendant une semaine entière, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une montagne de cendres. Le cavalier fit alors repaître son cheval de cette cendre, en absorba lui-même une partie et utilisa les restes pour reforger ses armes et armures, qui devinrent noires comme l'ébène. Il s'entailla le bras et utilisa le sang pour repeindre son blason.

Sommaire

Sommaire

Condamné à errer sur terre jusqu'à la fin des temps, le cavalier noir suit comme son ombre la folie des hommes, parcourt les champs de bataille et encourage les mauvaises volontés, les tortionnaires et les charognards, se nourrissant de leur peur, de leur haine, de la mort et du malheur qu'ils sèment. Spectre à jamais lié aux pires entités démoniaques, il accompagne toujours, sans qu'on le voie ni ne l'entende, tout ce qui sème la mort.

Bien des soldats, au cours des différents conflits, au fil des siècles, jurèrent avoir entraperçu, à travers les ombres, éparpillés dans les volutes des combats, deux yeux de loup, deux billes terrifiantes, deux yeux rouges qui brillaient dans le noir, et avoir entendu par-delà le tonnerre des canons, le hennissement dénaturé d'un cheval irréel, et des cris d'enfants ; des rires de petites filles.

Mais tous, cependant, s'accordèrent à dire que ce n'était qu'hallucination.

Et en effet, comment pourrait-il en être autrement ?

* À paraître au quatrième trimestre 2014